

Et pour le pire

Boudou, Noël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le tourbillon des mots

... **ET**
POUR LE



NOËL
BOUDOU



Thriller

PIRE



Noël Boudou

... Et pour le pire

© 2021, Taurnada Éditions – Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37258-085-4

ISSN : 2276-0717

Avertissement

Les opinions exprimées par les personnages de ce roman leur appartiennent, elles ne sont nullement le reflet de celles de l'auteur. Ce texte est une fiction, toute ressemblance avec des personnes ou des organismes existants relèverait de la pure coïncidence.

Ce livre est dédié à Adrien Pergay et Émile Boudou : mes grands-pères. J'espère que vous avez été fiers de moi pour autre chose que mes écrits, car vous n'aurez jamais l'occasion de les lire. Je ne crois pas que vous soyez où que ce soit, mais je sais que vous êtes dans mon cœur.
Pour toujours.

Avant-propos

Depuis plus de vingt années je travaille auprès de personnes âgées. J'en ai rencontré d'adorables, d'autres moins, certaines franchement désagréables, mais jamais de vraiment mauvaises. Il y a (presque) toujours une faille. Il faut avoir la patience de la trouver et de s'y infiltrer.

Prenez soin de vos aînés comme ils ont pris soin de vous.

Noël Boudou

« La vieillesse n'est pas supportable
sans un idéal ou un vice. »

Antoine de Rivarol

« La misanthropie de la vieillesse est moins une haine qu'une indigestion des
autres. »

Jean-Paul Richter

Première partie :

On se prépare au pire

Prologue

Quand j'étais gamin, mon père avait pour habitude de poser ses pouces sur mes yeux pour m'aider à m'endormir. Il n'appuyait pas, c'était un homme bon et doux. Un père aimant. Les yeux fermés de cette façon, je finissais toujours par sombrer dans un sommeil profond. C'était il y a longtemps, depuis j'ai oublié la plupart des souvenirs remontant à cette époque. Mais celui-ci restera gravé dans ma mémoire jusqu'à la fin, ma fin. Jusqu'à ma mort.

La tête du chien est coincée entre mes genoux et je pose mes pouces sur ses yeux, je n'ai jamais pu avoir d'enfant, alors je donne le peu d'amour qu'il reste en moi à cette bête. Pourquoi le peu d'amour qu'il me reste ? Parce que « ma douce » en a emporté la plus grande partie dans sa tombe. Il y a vingt ans. Vingt longues années de solitude. Même si à 86 ans, vingt ans ne représentent pas grand-chose, cette période fut sans aucun doute possible la plus difficile à vivre de ma longue existence.

Je suis assis sous mon auvent à l'abri du soleil, qui semble vouloir brûler cette planète et tout ce qui y vit. Une bière bien fraîche est posée à côté de moi. Le chien ne s'endort pas, il profite de cet instant de proximité avec son maître en me léchant les poignets de sa longue langue baveuse.

Un camion de déménagement a débarqué depuis une heure environ. Je n'ai pas encore aperçu mes nouveaux voisins et le moins que l'on puisse dire c'est que je ne suis pas pressé de faire leur connaissance. Seul un immense déménageur noir fait des allers-retours du camion à la maison. Vu d'ici il paraît immense, alors de près il doit être gigantesque. Un genre d'homme baobab, des bras aussi épais que le tronc d'un chêne. Et vu la facilité avec laquelle il transporte les meubles, le bonhomme doit être doté d'une force hors du commun.

Une voiture débarque et se gare devant le camion, une belle fille en descend. Foutrement belle. Foutrement noire. Deux gamins en sortent à leur tour pour se précipiter vers le colosse en criant des « Papa » joyeux.

O.K., le géant noir n'est pas le déménageur, mais mon nouveau voisin. C'est bien ma veine !

La petite famille se dirige vers la maison et y pénètre. Le père plaisante, les autres rient aux éclats. La parfaite image du bonheur. Tout ce que je déteste. Je ne leur en veux pas, c'est bien pour eux qu'ils soient heureux, mais est-ce qu'ils sont obligés de me cracher leur bonheur à la face comme ça ?

J'avale ma bière en trois gorgées et reprends mes massages oculaires.

Je ne suis pas franchement raciste : pendant la guerre j'ai combattu aux côtés de ces tirailleurs sénégalais. De bons gars, courageux et fiers de se battre pour la France. J'ai trouvé dégueulasse que le de Gaulle les ait renvoyés chez eux comme il l'a fait. Ils n'ont pas eu droit aux honneurs, eux, juste le droit de

garder des souvenirs atroces de mort, de boue, de corps en charpie, de sang. Seulement voilà, les Noirs qu'on se coltine chez nous aujourd'hui sont bien loin de ces héros anonymes. En plus, les gosses, ça gesticule, ça braille, ça crie toute la journée ; et les parents, ça écoute de la musique à fond autour du barbecue le soir avec leurs nombreux amis jusqu'à pas d'heure...

Si un jour quelqu'un me cherche, je ne vois pas pourquoi ça arriverait mais sait-on jamais, il peut demander à n'importe qui dans le coin. Tout le monde me connaît. Je suis ce que l'on pourrait appeler une figure du village. J'y suis né et je vais y mourir d'ici peu ; j'ai le temps, mais à mon âge on apprend vite à ne pas se faire d'illusions. On lui expliquera où me trouver, mais on prendra sûrement le temps de l'avertir, de lui causer de mon mauvais caractère parfumé à la soupe au lait et à la Kro. Oui, je picole pas mal. Depuis le départ de ma douce et les conditions atroces dans lesquelles elle est partie, la bière et le bourbon sont ce qui se rapproche le plus d'amis pour moi.

Au village, beaucoup se demandent comment il est possible que je sois encore en vie. Et sur ce point je les comprends. Je suis même complètement d'accord avec eux, mais moi je sais pourquoi je suis encore là, comme une mauvaise herbe dont on essaye de se débarrasser au milieu d'un parterre de fleurs et qui revient chaque semaine. Ma Bénédicte est morte, donc, il y a vingt ans. À 65 ans. Violée, battue, sodomisée, aveuglée, battue, violée de nouveau. Son calvaire a duré dix-huit heures. Dix-huit heures pendant lesquelles ses agresseurs se sont défoulés sur elle. Acharnés. Comme des hyènes sur une carcasse de bidoche. Jamais rassasiés. Ligotée sur un lit de fortune, elle a servi pendant dix-huit heures, et à tour de rôle, de punching-ball, de poupée gonflable, de cendrier, de chiottes. Toutes les horreurs que trois jeunes mâles défoncés à je ne sais quoi sont capables de commettre. Il y a vingt ans, ces trois jeunes animaux en ont pris pour vingt ans. Voilà ce qui me tient en vie.

Je rentre regarder mon jeu de l'après-midi, comme tout vieillard qui se respecte, tout en me disant que dans seulement quelques jours ces trois fils de chiens seront libres. Libres de se promener en pleine rue, libres d'aller se faire un bon resto, libres de rencontrer une femme et de tomber amoureux, libres de faire des enfants. Libres de se faire charcuter la bite à coup de cutter au détour d'une rue sombre.

Et, pour la première fois de la journée, un sourire se dessine sur mes lèvres.

C'est toujours au moment de la finale que ça se produit. Ça n'arrive pas souvent qu'on me téléphone ou qu'on sonne à ma porte. La plupart des gens qui n'ont pas de mes nouvelles le vivent très bien. Mais le jour où ça se produit, c'est inévitable, c'est au moment de la finale de mon jeu.

Donc, on sonne à ma porte.

Je râle, bien sûr, et je geins parce que me lever est douloureux, ça craque de partout, mais je finis par me retrouver sur mes deux pieds. Je me dirige vers l'entrée en continuant à râler. Ça me détend.

J'ouvre et... Oh bon sang qu'elle est belle ! Je ne suis pas chasseur, j'ai quand même gardé les fusils de papa, mais je sais reconnaître deux superbes yeux de biche quand j'en vois, ses cils sont si longs ! Et ce sourire éclatant, ces dents blanches et parfaites. Même ma Bénédicte n'a jamais eu un aussi beau sourire, surtout sur la fin avec son vieux dentier qui ne tenait plus très bien. J'en oublierais presque qu'elle est foutrement noire, de la tête aux pieds ; tout ce corps aux formes parfaites est noir. Et ça, j'aime pas trop. Mais nos maisons sont les deux seules de l'impasse et les premiers voisins sont à plus de cinq cents mètres. Autant essayer de faire bonne figure.

Je colle un sourire sur ma vieille face ridée. Ce doit être effrayant, mais elle n'en montre rien.

« Bonjour, Monsieur, je suis votre nouvelle voisine. Je m'appelle France et vous êtes monsieur ?

– Dolt, monsieur Dolt. Vincent Dolt.

– Je ne voulais pas vous déranger, mais auriez-vous un tournevis cruciforme ? Mon mari n'a que des plats et il voudrait monter les chambres des petits pour qu'ils se sentent plus vite chez eux.

– Je vais vous trouver ça, entrez. »

Elle entre et je vois son étonnement de se retrouver dans une charmante maison parfaitement entretenue.

« Votre femme doit être une perle pour tenir son intérieur aussi bien.

– Morte, ma femme est morte. C'est moi qui fais le ménage.

– Oh seigneur, je suis tellement désolée, monsieur Dolt.

– Laissez tomber. »

Je m'éloigne dans le couloir, vers le cagibi où je range mes outils. Il est parfaitement organisé et je sais où trouver son bonheur, mais je prends deux minutes. Il y a une Noire dans mon salon et je vais lui prêter un de mes très chers outils. Je me demande si une quelconque démenche n'aurait pas commencé à grignoter mes neurones.

C'est parce que ma Bénédicte aurait voulu que j'aide la voisine que je vais le faire. Elle a fait de moi un homme meilleur pendant nos quarante ans de mariage, et je lui ai promis tout en chialant sur sa tombe que je resterais celui

qu'elle avait fait de moi.

Je regagne le salon, trois tournevis en main.

« Votre mari devrait y trouver son bonheur, je vous ai mis trois tailles différentes.

– Oh, c'est très gentil à vous. Il va finir les chambres des petits ce soir, et demain il apportera le reste des meubles. On espère pouvoir dormir ici demain soir.

– Hum, dites-moi, il fait ça tout seul votre mari ?

– Oui, on est dans la région depuis peu et on ne connaît pas grand monde. Les rares amis que nous avons travaillent à cette heure-ci, et comme Bao, c'est mon mari, est infirmier aux urgences souvent de nuit... »

Bao, tu parles d'un prénom ! Bao, baobab. Je n'étais pas si loin de la vérité.

« ... il a du temps dans la journée. »

Et là je me dis que ce serait une très bonne occasion de faire chier mon neveu, ce sale gosse de cinquante balais qui ne sait rien faire d'autre que claquer le pognon de mon frère, qu'il avait durement gagné, dans des clubs de golf ou des restos hors de prix. Ce petit fumier qui prétend m'adorer en attente de mon héritage à moi.

« Il pense être là vers quelle heure votre mari demain ?

– Vers 8 heures, il ne travaille pas ce soir et voudrait en profiter pour avancer. »

8 heures, c'est mon jour de chance. L'autre traîne-savates qui ne se lève jamais avant 10 heures va être ravi.

« Je dois passer un coup de fil. »

Je repars vers mon bureau et reviens quelques minutes plus tard.

« Mon neveu sera là à 8 heures demain pour filer un coup de main à votre mari. Je lui ai aussi demandé de rester pour aider Bao à monter quelques meubles et faire un peu de rangement. »

Quitte à le faire chier...

« Oh ! C'est adorable, mais vous n'étiez pas obligé de faire ça.

– Ça lui fait plaisir, pas de souci... »

... et il a tellement peur que son patronyme n'apparaisse pas sur mon testament qu'il ferait n'importe quoi pour m'être agréable.

« Vous êtes si gentil, vous joindrez-vous à nous pour un apéritif, disons... après-demain, le temps de tout mettre en ordre.

– Écoutez, je veux bien vous rendre service, mais je préférerais éviter qu'on nous voie ensemble. »

Douche froide, le sourire a disparu, l'œil de biche s'est transformé en puits sans fond, froid.

« O.K., je vois. Merci pour les outils en tout cas. Je vous les ramènerai vite. J'attendrai qu'il fasse nuit si vous le voulez, pour être sûre que personne ne me voie sonner chez vous. »

Elle se retourne et sort de la maison sans prendre la peine de claquer la porte. Je trouve ça assez classe et je dois dire que même en colère elle est

foutrement belle. Mais foutrement noire.

Vers 21 heures, la sonnette d'entrée retentit de nouveau. Je m'apprêtais à éteindre pour aller me coucher. La télévision est une compagne dans ma solitude, mais passé une certaine heure, je me dis qu'il vaut mieux être seul que mal accompagné.

J'ouvre la porte, fermée à clef depuis 18 heures. Et à cause de l'arthrose qui étouffe mes cervicales, je n'ai pas le temps de lever la tête pour voir le visage de mon visiteur qu'une voix tonitruante se fait entendre :

« Je vous ai ramené vos tournevis. Merci. »

J'ai l'impression que la terre tremble sous mes pieds tant la voix est grave et profonde. Le yéti ne prend pas la peine de se présenter. Sa femme a dû lui raconter comment s'était terminée notre rencontre cet après-midi.

« Je vous en prie, comme je l'ai dit à votre femme, si je peux rendre service...

– Non, vous ne pouvez pas. Ma femme est très attristée par ce que vous lui avez dit. Nous ne viendrons plus vous importuner. Bonsoir. »

Le colosse me tourne le dos et se dirige vers l'escalier. Je tremble pour ma terrasse en bois. Elle aussi tremble, d'ailleurs. Le bonhomme est vraiment impressionnant : ma porte d'entrée est haute de deux mètres, et il la dépassait de dix bons centimètres. Il devait sortir de la douche et était torse nu, ce qui m'a permis de découvrir des muscles dont j'ignorais l'existence. Son dos forme un V impeccable, et là aussi je vois des renflements qui n'existaient pas à ma connaissance. Je l'interpelle :

« Vous faites quoi comme sport ?

– Ça vous intéresse ?

– Disons que malgré mon très grand âge, je n'ai jamais vu quelque chose de semblable, pourtant j'en ai vu des gars costauds.

– Eh bien voilà, vous l'avez vu. »

La terre tremble de nouveau, il traverse la rue et rentre chez lui. Au moment où il ouvre la porte, je vois les deux mioches se jeter sur lui en riant.

Je me dirige vers ma chambre et me déshabille aussi vite que mon vieux corps meurtri me le permet, ce qui veut dire très lentement. Par la fenêtre j'aperçois mes voisins qui repartent en voiture.

Je passe mon pyjama et m'allonge sur le lit sans prendre la peine de l'ouvrir. Mon regard embrasse la pièce, les rideaux à froufrous, les miroirs, les cadres, tout ce qui me rappelle ma douce. Elle était comme ça, toujours à chercher des babioles pour décorer la maison. J'entretiens tout ça du mieux que je peux, ça me prend du temps chaque matin, mais je le fais avec application en craquant de partout et en grimaçant. Un dernier coup d'œil vers la photo de Bénédicte qui repose, en paix, sur ma table de nuit. Je lui lance un baiser, comme chaque soir depuis sa mort, et j'éteins la lumière.

« Le moment approche, ma douce, ils seront bientôt libres et, je ne sais pas encore comment, mais ils payeront plus cher que ce qu'ils ont déjà payé. »

Je ferme les paupières en me disant qu'il est temps de me faire des amis, jeunes, en bonne santé et n'ayant pas froid aux yeux. Le torse monumental de mon nouveau voisin m'apparaît comme un flash. Non, sûrement pas ! Je m'endors avant que la culpabilité ne s'éveille.

À mon âge, se lever n'est pas une partie de plaisir. Ma vieille carcasse craque de partout, les douleurs se réveillent en même temps que moi. Je passe vider ma vessie, l'odeur d'urine est forte, surtout celle du matin. J'ai encore ma prostate, fatiguée, mais elle fait son taf comme elle peut. Le solide gaillard que j'étais il y a de nombreuses années a disparu au profit d'un vieux pantin désarticulé, plein d'arthrose, aussi rapide qu'une tortue sous tranquillisants. Je maudis, encore une fois, ce miroir qui me lance mon reflet à la figure comme une insulte. On a beau me dire que je ne fais pas mon âge, chaque année de ma vie a laissé une trace sur mon visage. La cataracte attaque mon œil gauche, mon nez, qui était plutôt fin, est devenu une sorte d'excroissance à la forme d'un légume quelconque. Un de ces vilains légumes qu'il est à la mode de vendre. Mes rides forment un parchemin sur lequel on pourrait lire toutes les joies, toutes les peines que j'ai traversées. Surtout les peines, ce sont elles qui ont fait le plus de dégâts.

Je fais ma toilette avec application comme chaque jour. Une fois par semaine, une auxiliaire de vie vient m'aider à prendre une douche et me faire un shampoing, car, oui, j'ai encore une épaisse tignasse blanche. Quand on est jeune et que l'on a le goût du risque on fait du saut en parachute ou du ski hors piste, à mon âge on prend une douche.

Je passe des vêtements propres et me rends à la cuisine pour allumer la cafetière. J'ouvre les volets et un événement rare se produit : je souris. Mon crétin de neveu souffle comme un bœuf en portant un buffet avec Bao, qui de son côté ne tient le meuble que d'une main pour ouvrir le passage de l'autre. Guy, mon neveu, semble être sur le point d'exploser, son visage déjà rougeaud commence à tirer vers le bleu. J'espère qu'il sera trop épuisé pour venir me passer le bonjour. Supporter son hypocrisie et sa suffisance dès le matin est un exercice qui me tente moyennement.

Bill, mon fidèle compagnon à quatre pattes, nommé ainsi en hommage à Bill Haley, se met à gratter le sol à côté de sa gamelle pour réclamer son petit déjeuner. Je lui verse quelques croquettes et m'installe devant mon café noir et ma chocolatine. Depuis deux jours, Bill a cessé de renifler la porte de la cave en grognant. C'est assez amusant de voir ce petit bout de clébard qui doit peser à peine quinze kilos faire le courageux face à cette porte. Si je l'ouvrais pour le laisser descendre voir ce qu'il s'y passe, son espérance de vie serait réduite à quelques secondes face au monstre que j'y cache.

À peine mon café terminé, la sonnette de la porte d'entrée résonne dans la maison. Si mon neveu a les clés de chez moi, il m'a fallu plusieurs semaines pour lui faire comprendre que j'apprécierais qu'il sonne avant d'entrer. Je l'entends qui ouvre avec son double.

« Salut, tonton, tout va bien ? Tu es présentable ?

– Cuisine. »

Il pénètre dans la pièce, précédé par une odeur désagréable de transpiration. Son T-shirt est trempé de sueur, son visage est rougi par l'effort, ce qui ne doit pas lui arriver souvent.

« Je ne te fais pas la bise, je suis en sueur.

– Pourquoi, tu me fais la bise d'habitude ?

– Si tôt le matin et déjà bougon. Je peux me servir un café ?

– Vas-y. C'est une heure de la journée à laquelle j'aime être tranquille. Je ne suis pas du matin, je ne l'ai jamais été, je ne vais pas commencer à essayer de me forcer à mon âge.

– Je ne vais pas te déranger longtemps, rassure-toi, je voulais juste voir si tu avais besoin de quelque chose.

– J'ai tout ce qu'il me faut.

– Tes voisins sont pratiquement installés, ils restent quelques meubles à monter, je reviendrai cet après-midi pour filer un coup de main à Bao. Ils sont très sympas, ça va te faire un peu d'animation dans l'impasse.

– Si tu le dis.

– Écoute, tonton, on a causé un peu avec Bao et France. Ils m'ont raconté comment tu as chassé France de chez toi hier. Je ne comprends pas.

– Tu ne comprends pas quoi ?

– Pourquoi tu as fait ça. Ce n'est pas toi. Ils sont adorables et ce sous-entendu sur... euh...

– Leur couleur de peau ?

– Oui, ça. Depuis quand tu ne veux pas qu'on te voie en compagnie de Noirs ? »

Et là, le petit con frappe fort. Parce que je ne suis pas raciste, je ne l'ai jamais été. Bien que j'essaye de m'en convaincre depuis hier. Je n'ai rien contre les Noirs ou contre qui que ce soit d'autre. Bon, je n'aime pas les curés, mais ça, c'est dans les gènes, je tiens ça de mon père. « Coco » jusqu'au bout des ongles. Le jour où ma mère est morte de sa belle mort, le curé du village est venu frapper à la porte de mes parents pour présenter ses condoléances et voir s'il pouvait faire quelque chose. Lorsqu'il a ouvert la porte et reconnu son visiteur, mon père n'a rien dit ; il a fait demi-tour pour revenir quelques secondes plus tard se planter, sans prononcer un mot, devant le curé en caressant la crosse de son fusil de chasse. Celui-ci est parti, son inutile queue entre les jambes, effrayé à l'idée de rejoindre ma mère dans son paradis illusoire.

« Tu peux pas comprendre.

– Qu'est-ce que je ne peux pas comprendre ? Que mon oncle, qui a vécu dix ans au Sénégal et qui pleurerait le jour où il a dû quitter ce pays qu'il aimait tant, se mette à détester les Noirs et à mal les accueillir ? En effet, je ne peux pas comprendre ça. »

Merde ! Le petit con n'est pas si con que ça. Et il appuie là où ça fait mal.

Oui, mon boulot m'a conduit dans ce merveilleux pays pendant dix ans, jusqu'à ce qu'une belle promotion me ramène en France. Il ne faut pas oublier que jusqu'au 4 avril 1960 le Sénégal était une colonie française. On y était comme chez nous. On y était chez nous. Oui, j'ai adoré vivre là-bas, j'ai adoré ces gens qui même dans la misère ont toujours une joie de vivre et un sens de l'accueil impeccable. Surtout quand tu es un Blanc, ce n'est pas du racisme de leur part, mais quand tu es blanc et que tu arrives là-bas, ils ont des billes plein les yeux, alors ils te traitent comme un seigneur. Quand tu arrives à Saly Portudal en étant blanc, tu es le roi du monde. Et nous, on ne bossait pas très loin, alors on était les rois du monde. Oui, j'ai déprimé pendant plusieurs mois après mon retour au pays parce que ces gens-là me manquaient. Oui, j'essaye de me convaincre que je n'aime pas les Noirs depuis hier.

Oui, France est une femme sublime et qui a l'air adorable. Oui, Bao aurait pu débarquer chez moi pour me foutre la trouille de ma vie et m'insulter après que sa femme lui a raconté la fin de notre entrevue. Il ne l'a pas fait, il est resté digne et c'est une attitude que j'ai admirée. Oui, me mettre bien avec eux pourrait me faire beaucoup de bien et en mettre un bon coup dans la gueule de ma solitude.

« J'ai des projets, je ne veux pas qu'ils soient mêlés à ça ou essayent de me faire changer d'avis.

– Ces projets n'ont bien sûr rien à voir avec ce qui va se passer dans quelques jours, n'est-ce pas, tonton ? »

Je garde le silence et balance à mon neveu mon regard le plus froid, glacial. J'ai les yeux très clairs, ma Bénédicte avait l'habitude de me dire qu'en plein été le simple fait de se plonger dans mon regard la rafraîchissait tant mes pupilles étaient claires. Mon neveu se fige, une petite pointe de fierté vient se planter dans ma colonne vertébrale et je me redresse un peu, content que ce regard fasse encore son petit effet à mon âge. Glacial.

« Tu devrais retourner voir s'ils ont encore besoin de ton aide.

– Tonton, tu mijotes quoi ? Tu vas te venger, c'est ça ? À 86 ans ? Ces types avaient 20 ans, ils en ont 40 aujourd'hui. C'étaient des fous furieux, violents et incontrôlables et tu crois qu'après vingt ans de prison ils seront devenus doux comme des agneaux ?

– Et toi, tu crois qu'à mon âge je vais me mettre à tenir compte de ton opinion ? Laisse-moi, j'ai du ménage à faire.

– Tonton, tu...

– Sors de chez moi immédiatement ! »

Je passe l'aspirateur en gémissant ; chaque jour cet engin de malheur me paraît un peu plus lourd que la veille. Mon dos me torture, mais je m'acharne : ma Bénédicte ne s'est jamais plainte en astiquant notre maison chaque matin, alors je fais de même. Pour elle, pour sa mémoire. Et là je me mets à me demander ce qu'elle aurait pensé de ce que j'ai fait à mes nouveaux voisins. Je sais qu'elle aurait détesté ça. Je sais qu'elle aurait pointé son doigt toujours impeccablement manucuré sur moi et qu'elle m'aurait traité de tous les noms d'oiseaux lui passant par la tête. Elle ne se fâchait pas souvent, ma Bénédicte, mais lorsque cela lui arrivait son vocabulaire était aussi fleuri que celui d'un capitaine Haddock non censuré.

Elle aurait détesté ça, et je me déteste de l'avoir fait. La première larme me surprend, les suivantes me poussent à m'asseoir tout en laissant l'aspirateur en marche, hurlant comme s'il râlait d'être ainsi abandonné. Bill vient poser sa tête sur mes cuisses et me lèche les doigts pour me consoler. Il ne m'a pas vu pleurer souvent et ne doit rien comprendre à ce qui se passe, à ce qui tourmente son maître au point de le mettre dans cet état. La voix de Bénédicte résonne dans ma tête : *Tu vas aller les voir et t'excuser !*

Elle me connaît bien. Elle sait que malgré mon corps puissant, il y a longtemps de ça, et mon caractère grognon, je n'ai jamais eu honte de reconnaître mes torts et de présenter des excuses quand celles-ci étaient justifiées. Et celles-ci le sont.

Bénédicte ne veille pas sur moi de son petit loft au paradis. Je pense la même chose des curés que de ces fables. Non, Bénédicte est sur des photos et dans mon cœur. Nulle part ailleurs. Elle ne saura jamais si je l'ai écouté ou non, mais je vais le faire, je vais aller voir mes nouveaux voisins et présenter des excuses. En plus, ça tombe bien car c'est le jour de la douche.

Je finis mon ménage en ayant un peu moins mal partout et je vais préparer du café frais en attendant mon auxiliaire de vie : Magali, ce petit rayon de soleil.

En sortant des petits gâteaux pour les mettre dans un plat je repense à la première personne que l'association m'avait envoyée pour m'aider à la douche. Dès que j'ai ouvert la porte, j'ai su qu'elle ne foutrait pas les pieds dans ma salle de bains et encore moins ses mains sur moi. Elle était plutôt jolie mais c'était bien sa seule qualité. Si tant est qu'être beau puisse être considéré comme une qualité. On y est pour rien, qu'on soit beau ou moche, cela ne dépend pas de nous. J'ai donc ouvert la porte et vu cette jeune fille qui puait la clope à cinquante mètres malgré le chewing-gum qu'elle mâchait bruyamment.

« Z'êtes Vincent Dolt ? Chuis Agnès de Lotadom. Je viens pour la douche, mais je dirais pas non à un café d'abord. Vous avez le temps de toute façon.

– Y a un bistro à moins de deux kilomètres d’ici, ils seront ravis de vous en servir un. Au revoir. »

Et j’ai claqué la porte avant de me ruer sur mon téléphone pour appeler mon neveu, l’engueuler un peu, beaucoup, passionnément. Lui rabâchant encore que son idée de m’envoyer quelqu’un pour m’aider était nulle. Il a insisté et a fini par me convaincre de donner sa chance à une autre auxiliaire de vie. Il allait appeler la responsable du secteur et arranger ça. Le soir même, il me rappelait pour me dire qu’une certaine Magali viendrait le lendemain, que la responsable lui avait assuré qu’elle était adorable et compétente, etc. J’ai répondu « O.K., on verra » et j’ai raccroché.

Le lendemain matin il pleuvait des trombes d’eau et mon humeur était en accord avec le temps. On a sonné à la porte à 10 heures pétantes, j’ai ouvert en râlant et le soleil est entré dans ma maison. Un petit bout de femme, jolie comme un cœur avec un sourire qui vous réchauffe le dedans. Un accent chantant et mélodieux. En une minute, j’ai su que j’allais l’adorer, je l’adorais déjà quand la porte s’est refermée sur elle à la fin de son intervention. Je n’étais pas ravi à l’idée d’être à poil devant une minette qui verrait tout de mon intimité usée, mais sa façon de faire était telle qu’à aucun moment je ne me suis senti mal à l’aise. Lorsque je me suis retrouvé propre comme un sou neuf et bien habillé, il lui restait trente minutes à passer chez moi.

« Voulez-vous que je passe un coup d’aspirateur ? Ou si je peux faire autre chose pour vous, n’hésitez pas à me le demander.

– Non merci, le ménage c’est mon boulot. Cependant, il y a bien quelque chose que je voudrais vous demander.

– Si c’est dans mes cordes, ce sera avec plaisir.

– Eh bien voilà, ma femme Bénédicte faisait des crêpes à tomber. J’ai sa recette dans un tiroir de la cuisine, mais je n’ai jamais réussi à les faire aussi bonnes que les siennes...

– Alors c’est parti, allons-y pour les crêpes. Je ne vous promets pas qu’elles seront aussi bonnes que celles de votre épouse, mais je vais faire de mon mieux. »

Elle s’est mise à la tâche pendant que je lui préparais un café dont j’ai le secret. Discuter avec elle était un vrai plaisir. Elle était vive et ouverte d’esprit. L’odeur des crêpes qui s’accumulaient dans une assiette à côté de la gazinière m’a mis les larmes aux yeux et pendant quelques secondes j’ai fermé mes paupières et je suis revenu vingt ans en arrière. Nous avons parlé, beaucoup. Nous avons ri, beaucoup. Nous avons pleuré, un peu, quand je lui ai raconté le calvaire de ma douce Bénédicte. Depuis ce jour, chaque semaine, quand elle arrive à la maison, j’ai le refrain de cette chanson qui vient me trotter dans la tête.

Let the sunshine,

Let the sunshine in...

Me voilà douché, rasé et habillé. Je prépare le café dans la cuisine et j'entends Magali qui, tout en nettoyant la douche, fredonne une chanson que je n'ai jamais entendue. Je l'appelle pour qu'elle vienne boire le café et la gronde gentiment, car je lui dis chaque semaine que je le ferai moi-même après son départ. « Vous n'êtes pas ma femme de ménage. » Elle me répond que beaucoup de gens le pensent, et je lui réponds que beaucoup de gens sont des cons. Elle me gronde à son tour en riant. Il lui reste vingt minutes à passer chez moi, et je n'ai pas envie de l'entendre astiquer ma salle de bains, j'ai envie de profiter de sa bonne humeur en buvant un bon café. Elle me dit qu'elle me trouve soucieux aujourd'hui. Je lui explique que cet après-midi j'ai un truc pas facile à faire mais que je me dois de faire. Elle est assez discrète pour ne pas m'en demander plus. J'apprécie.

« Je commence à bien vous connaître, Vincent, et je sais que vous ferez pour le mieux. Vous êtes grognon mais vous avez un grand cœur.

– Faut que j'aïlle aux toilettes. »

Il faut surtout que j'aïlle planquer mes larmes dans un endroit où elle ne les verra pas.

Let the sunshine,

Let the sunshine in...

Par la fenêtre, je regarde Magali partir. Faut pas croire que je suis amoureux de la gamine ou quelque chose dans le genre, c'est juste qu'elle apporte un peu de bonheur à un vieux type grincheux et que ce vieux type c'est moi. France est dehors et commence à planter des fleurs dans des jardinières. Magali lui fait un grand bonjour souriant, France lui rend son bonjour et son sourire puis son regard se porte vers la fenêtre par laquelle je les observe. Je lâche le rideau et me planque comme un gamin surpris à regarder sa voisine se faire bronzer, les seins à l'air, dans son jardin. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

J'enfile un gilet léger parce que même s'il fait une chaleur à crever dehors, à mon âge on aime bien avoir une petite laine sur les épaules. Bill se met à sauter dans tous les sens, persuadé que l'heure de la promenade a été décalée pour des raisons obscures. Je le renvoie se coucher dans son panier, il boude un peu et s'endort comme une souche. Quel chanceux !

Je traverse la route d'un pas aussi alerte que mes rhumatismes me le permettent. France me regarde avec un air méfiant, mais ne rentre pas chez elle en courant. Un bon point pour moi.

« Bonjour, France, j'espère que je ne vous dérange pas.

– Bonjour, monsieur Dolt. Bao a-t-il oublié de vous rendre un de vos tournevis ? Je l'appelle.

– Non, non, il n'y a aucun souci. Mais vous pouvez l'appeler, j'aimerais

vous parler. »

Sans un mot superflu, elle se relève et rentre dans la maison. Je regarde ses jardinières, les fleurs qu'elle y plante sont magnifiques. Bien plus belles que ces horribles géraniums qui envahissent généralement tous les jardins du quartier. J'aime les géraniums à peu près autant que les curés.

Bao et France sortent enfin, le géant m'adresse un « monsieur Dolt » froid, glacial.

Je fais un mouvement du menton vers le portillon et demande si je peux entrer. Bao hoche la tête sèchement comme s'il avait voulu me donner un coup de boule à distance. Je m'approche d'eux et tends la main poliment. Bao glisse les siennes dans les poches de son short.

« Je ne voudrais pas salir vos jolies mains blanches avec mes sales pattes noires.

– Écoutez, je suis venu vous présenter mes excuses. »

France regarde son mari puis ils s'écartent pour me laisser entrer. Ici, pas de capharnaüm d'un lendemain de déménagement, tout est nickel, rangé comme s'ils habitaient là depuis des mois. La décoration est moderne comparée à mes froufrous et mes bibelots, mais le rendu est chaleureux et accueillant. Une mini France dort paisiblement sur le canapé, elle doit avoir 5 ou 6 ans et on peut déjà deviner la beauté qui sera la sienne dans dix ans.

« Vous n'avez pas chômé, je suis impressionné.

– Nous avons hâte d'être bien installés et de nous sentir chez nous. Et votre neveu a bien aidé Bao. »

Ce dernier n'a pas l'air décidé à desserrer les mâchoires. Je ne peux pas lui en vouloir, moi non plus je n'aime pas les vieux cons.

« Pourrions-nous nous installer dans un endroit où nous ne risquons pas de réveiller votre fille ? Elle est magnifique au passage. »

La fierté du père réveille Bao, qui me remercie en me faisant signe de passer à la cuisine. Nous nous asseyons autour d'une table ultramoderne, en verre et en acier. Les sièges sont confortables même pour une personne de mon âge, alors j'imagine que lorsqu'on est bâti comme l'homme de la maison il vaut mieux avoir des meubles de bonne qualité. Mais ce n'est pas le moment de parler décoration ou solidité des matériaux, alors je me lance :

« Voilà. Je suis donc venu pour m'excuser pour hier. Pour ce que je vous ai dit, France. Je suis un vieux con et personne à vingt kilomètres à la ronde ne vous dira le contraire. »

Un très, très léger sourire se dessine sur les lèvres de France, et Bao hoche de nouveau la tête comme pour confirmer ce que je viens d'annoncer.

« Seulement, voilà, je suis un vieux con mais je ne suis pas raciste. J'ai vécu dix ans au Sénégal avec ma regrettée Bénédicte et j'ai adoré vivre là-bas. J'ai adoré les gens de là-bas. J'ai pleuré quand nous avons dû revenir vivre en France. Je n'ai aucune excuse pour l'accueil que je vous ai réservé, France. Mais je vous dois des explications. »

Là, j'hésite. Que dois-je dire ? Que dois-je taire ? Et surtout, par où

commencer ? Ma bouche est sèche, je me racle la gorge et me mordille la langue pour essayer de réveiller un peu mes glandes salivaires.

Bao se lève d'un coup, comme un diable sortant d'une boîte et se dirige vers le frigo. Un truc immense, aux proportions de son propriétaire. Il en sort deux bières et un soda, et revient s'asseoir avec nous. D'une pichenette du pouce, il décapsule les bouteilles, me tend une bière et donne le soda à sa femme. Je le remercie et bois deux longues gorgées. La bière est fraîche et délicieuse.

« Voilà : ma femme est morte il y a vingt et un ans. Après un an de procédures, les responsables de sa mort ont pris vingt ans ferme. Ils sortent dans moins de deux semaines. Ce... Ce n'était pas un accident. Elle a souffert pendant des heures avant qu'ils ne l'achèvent. Et vingt ans... Eh bien, ce n'est pas grand-chose comparé à la barbarie dont ils ont fait preuve.

– Je suis désolé, monsieur Dolt, pour ce que vous avez traversé, mais quel est le rapport avec nous ? Ses agresseurs étaient noirs ? »

Le géant semble s'être adouci, mais le timbre de sa voix puissante ferait trembler un ours.

« Absolument pas. C'étaient trois gars du village, bien blancs et totalement maîtres de leurs actes. Le plus vieux était un des fils du maire. Cela n'a rien à voir avec vous et votre magnifique petite famille. C'est la raison pour laquelle je suis là. Pour vous demander de bien vouloir m'excuser pour mon attitude détestable. »

France a les larmes aux yeux. Elle ne me regarde plus avec colère mais avec pitié. Je ne veux pas de pitié.

« Que lui ont-ils fait ? demande-t-elle.

– Je ne vais pas entrer dans les détails. Ils l'ont torturée, violée, son calvaire a duré des heures. »

Bao frappe du poing sur la table et ses doigts se crispent, la bouteille de bière explose dans sa main. Il se lève en s'excusant, il saigne un peu, mais il ne semble pas s'en rendre compte. Il va chercher une éponge, nettoie la table puis s'éclipse pour aller se soigner. Je n'ai pas osé prononcer un mot devant sa colère. Je regarde France, elle pleure en silence.

« Excusez-moi, est-ce que vous avez été victime de...

– Non, la sœur aînée de Bao a été violée dans une cave de la cité où ils habitaient. Il n'avait que 13 ans, mais il s'en est toujours voulu de ne pas avoir été là pour la défendre.

– Oh, je suis navré. Je n'aurais peut-être pas dû...

– Au contraire, nous apprécions beaucoup votre geste et votre franchise. C'est juste qu'il lui est encore très difficile d'entendre ce genre d'histoire.

– Je comprends. Je vais peut-être vous laisser, je ne veux pas vous déranger. »

La voix de Bao résonne de la pièce à côté :

« Monsieur Dolt... »

Il apparaît dans l'encadrement de la porte. Quand il en ouvre une, on a l'impression qu'elle s'efface sur son passage.

« ... j'aimerais que vous restiez dîner avec nous. On ne peut pas vous laisser repartir comme ça. S'il vous plaît, acceptez.

– Eh bien, j'avais un délicieux plat préparé à faire réchauffer mais si vous insistez, je me ferais un plaisir de le mettre à la poubelle en rentrant. »

Des sourires apparaissent. Bao se dirige vers sa femme et lui demande de lui bander la main pour qu'il puisse passer aux fourneaux. Devant mon regard étonné, France rit franchement.

« Eh oui, cet homme a de nombreux talents. Ce n'est pas pour rien que je l'ai épousé. »

De nombreux talents. Je n'imaginais pas à ce moment-là tout ce que cela sous-entendait.

« Tu vas nous cuisiner quoi, chéri ?

– J’ai ma petite idée, mais je garde la surprise. Tu veux bien faire un saut en voiture pour prendre du vin, s’il te plaît. Vous aimez le vin rouge, monsieur Dolt ?

– Pour ce qui est du vin, laissez tomber, j’ai quelques merveilles à la maison. Et oubliez le “monsieur Dolt” aussi, ça me donne l’impression d’être un vieux con. »

Le rire de France est magnifique, cristallin, celui de son époux est relativement effrayant, un peu comme un volcan qui entre en éruption.

« Je fais un tour chez moi et je vous ramène ça. »

Arrivé à la maison, je fais sortir Bill pour qu’il fasse ses besoins après m’avoir fait la fête comme si j’étais parti depuis une semaine. Je passe une tenue un peu plus confortable tout en évitant le débardeur ou le T-shirt, j’aurais l’air de quoi à côté de Bao en débardeur, hein ?

Je me sens soulagé d’avoir eu cette conversation avec eux tout en étant désolé d’avoir fait remonter à la surface les mauvais souvenirs de Bao. Je prends une de mes meilleures bouteilles dans ma cave à vin, un Château Eugénie Haute Collection 2010, un élixir magnifique. Si je ne bois pas ces bouteilles de mon vivant, elles finiront chez mon neveu, qui ne ferait pas la différence entre un Château Petrus 1987 et un beaujolais nouveau. Je fais rentrer Bill, qui rejoint aussitôt son panier et le pays des rêves.

Je sonne à la porte et j’entends la voix tonitruante de Bao :

« Entrez, monsieur D... euh, entrez ! »

Je fais un pas dans la maison et je me retrouve au Sénégal : ça sent l’oignon et le citron vert, c’est toute une époque heureuse de ma vie qui me passe par les narines pour aller direct au cœur. Là où je garde précieusement mes meilleurs souvenirs.

Bao sort de la cuisine et je ne peux me retenir de rire. Il a posé son T-shirt et porte un tablier d’une taille ridicule pour lui. Il dépasse de partout et les ustensiles culinaires ressemblent à des jouets pour enfant dans ses mains énormes. Ses longs cheveux tressés sont retenus par un chouchou rose sur le dessus de son crâne.

« Ma fille est persuadée que je suis une poupée à taille humaine, je ne peux rien lui refuser, que voulez-vous, c’est comme ça. Si demain matin elle décide que je suis une sirène, je serai une sirène.

– Si je peux me permettre, Bao, une poupée un peu plus grande qu’à taille humaine. Faut que je lui demande de vous ordonner de ne plus m’appeler monsieur ? Ce sera peut-être plus efficace que si je vous le demande moi.

– Ou alors vous me dites votre prénom, ce serait plus simple, non ?

– Oh, désolé : Vincent. C’est moins original que Bao mais à mon époque il

n'y en avait pas tant que ça.

– Venez, Vincent, allons nous installer dans la cuisine, France prépare les enfants pour les amener chez ma mère.

– Oh quel dommage, j'aurais aimé faire leur connaissance.

– Désolé, c'était prévu depuis plusieurs jours. Et je ne peux pas appeler ma mère pour annuler, si vous me trouvez costaud, vous devriez la voir, elle. »

Il éclate de rire, les basses vibrent dans ma poitrine comme dans un concert de rock'n'roll. Je me marre aussi. Depuis quelque temps, c'est les montagnes russes des émotions : je ris, je pleure. Je me dis que ça ne peut pas être mauvais de se sentir vivant. Surtout en étant si proche de la mort.

Nous passons à la cuisine, les odeurs sont encore plus fortes et mon estomac se met à gargouiller.

« Bao, ne me dites pas que vous avez préparé un yassa de poulet ?

– Vous avez du flair, Vincent. Vous m'en direz des nouvelles, c'est la recette de ma grand-mère.

– Vous êtes du Sénégal ?

– Je suis du Mali, mais ma mère est Sénégalaise. Je serais content de vous la présenter un jour. »

Ces odeurs, ces épices, cette chaleur dans l'air, humaine, cette beauté partout, ces sourires, ces tambours, cette misère partout, ces rires partout. Cette vie. Partout. Je pleure encore, comme un gosse. Une main se pose sur mon épaule, elle pourrait me briser sans aucun effort. Elle me réconforte. Bao se penche pour être à ma hauteur.

« C'est dur d'être seul, Vincent. »

Infirmier aux urgences, mon cul ! Ce mec est psy, le putain de meilleur psy que j'ai jamais connu. Cela dit, moi les pys, j'en ai pas connu des masses. Si, une fois, j'en ai salué un à la guerre, mais j'étais nul en grade. On nous avait envoyés tuer des gens sans nous expliquer les grades de nos supérieurs. Parce que oui, si je me mets à chialer toutes les trois secondes, ce n'est pas parce que les odeurs du Sénégal me manquent, ce n'est pas parce que j'ai été un méchant vieux con. C'est juste parce que je crève à petit feu du manque de Bénédicte. Je ne vieillis plus comme je pouvais vieillir à ses côtés. Je meurs.

« Je sais que c'est dur, Vincent. D'être seul et de crever de culpabilité. Je n'ai jamais été vraiment seul, on est neuf frères et sœurs, mais devant ma peine, devant ma colère, j'étais seul. »

Freud est noir ! Jung aussi ! Ce type a lu en moi comme dans le magazine *Psychologies* que Bénédicte adorait. Je meurs de son manque et je meurs de n'avoir pas été là. Je n'aurais rien pu faire, je le sais. Mais j'aurais été là et je serais mort pour elle. Au lieu de crever seul. Sans elle.

« On va parler vous et moi, Vincent. On va parler sérieusement. Comme des amis qui ont les mêmes souffrances. France va emmener les enfants et là on pourra parler. Mais ils vont descendre et comme c'est la première fois que mes enfants vont rencontrer un vieux con, j'aimerais autant qu'ils en rencontrent un souriant. »

Et c'est plus fort que moi, je souris.

Les montagnes russes.

Une cavalcade résonne dans la pièce à côté et les deux bambins déboulent dans la cuisine en riant, suivis par France, essoufflée mais joyeuse.

« Bonzour, monsieur.

– Salut, les enfants, moi, c'est Vincent et vous, comment vous vous appelez ? »

Les regards et les sourires sont timides. Aucun des deux n'ose répondre. France s'y colle à leur place :

« Vincent, je vous présente Makan, qui a 6 ans, et Adama, qui fêtera ses 9 ans le mois prochain.

– Ce sont de bien jolis prénoms pour de bien beaux enfants. Adama, il faudra me faire penser à ton anniversaire, à mon âge on oublie vite ce genre de chose.

– Oui, monsieur, mais vous êtes qui ? Pourquoi vous êtes si vieux ? »

J'éclate de rire devant l'innocence bienfaitrice de la gamine et devant l'air déconfit et désolé de Bao et France. Bao s'accroupit puis soulève les deux bambins comme si c'étaient des plumes.

« Allez, les monstres, vous allez être en retard chez mamie, et papa va se faire tirer les oreilles la prochaine fois qu'il la verra. Dites au revoir à Vincent, vous aurez tout le temps de lui poser toutes les questions gênantes qui vous passent par la tête un autre jour. »

Les gosses me saluent dans un bel ensemble ; Adama m'envoie même un baiser que je saisis au vol pour faire mine de le glisser dans ma poche.

« Je le garde pour plus tard si tu veux bien. »

Bao et moi saluons les enfants par la fenêtre du salon. Une fois la voiture de France hors de vue, mon tout nouvel ami me tape sur l'épaule.

« Venez, Vincent, le plat doit mijoter encore un moment. Allons boire une bière sur la terrasse de derrière. Installez-vous, je vais chercher des munitions. »

La terrasse arrière est ombragée par deux immenses parasols, je m'y assois en remarquant qu'un sourire est toujours collé à mes lèvres. Bao me rejoint, armé de quatre bouteilles de bière ; il en pose une devant moi puis s'installe de l'autre côté de la table, me cachant la majeure partie du jardin de ses épaules.

« À la vôtre, Bao, et merci pour votre accueil. Je ne suis pas sûr de le mériter après ce que j'ai fait.

– Vous serez toujours le bienvenu ici, Vincent, tant que vous laissez le vieux con de l'autre côté de la rue. »

Il glousse comme son fils quelques minutes plus tôt puis avale une longue gorgée de bière. Ses gestes sont presque gracieux, en contraste total avec son gabarit.

« Je tiens à vous dire à quel point je suis désolé pour ce qui est arrivé à votre

épouse, Vincent. C'est atroce, surtout à un âge aussi avancé. Maintenant que nous sommes entre hommes, dites-moi ce que vous nous avez caché tout à l'heure.

– Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, Bao.

– Oh si, vous le voyez très bien. Ce que vous nous avez raconté est terrible, mais cela ne justifie en rien votre comportement avec France, donc je me doute qu'il y a autre chose. Quelque chose d'assez important pour vous, qui pourrait expliquer votre attitude. »

C'est un complot, je suis entouré de psys en herbe. Et de bons en plus !

« Il me semblait que France m'avait dit que vous étiez infirmier aux urgences, pas psychiatre ou devin.

– J'ai travaillé dix ans dans une unité psychiatrique. En secteur fermé, avec des patients violents et dangereux. Je n'avais aucune expérience lorsque je me suis présenté pour le poste, mais dès que je suis entré dans le bureau du directeur, j'ai vu dans ses yeux qu'il allait m'embaucher.

– À cause de, ou grâce à votre, euh... gabarit ?

– Eh oui. Je pense qu'il n'a même pas jeté un œil à mon dossier. Il m'a posé deux trois questions pour la forme puis m'a dit qu'on me tiendrait au courant. Je suis monté dans ma voiture et j'avais à peine fait trois kilomètres que sa secrétaire m'a appelé pour savoir si je pouvais commencer une période d'essai le lendemain matin.

– Il a bien fait, si vous y êtes resté dix ans, c'est que vous avez fait l'affaire.

– Oui, mais vous savez, ma force physique ne m'a pas été utile si souvent que cela. Observer et trouver les bons mots est bien plus important que de jouer des biceps, la plupart du temps. Je reconnais que mon allure peut dissuader pas mal de types de taper une crise quand je suis dans la même pièce qu'eux, mais ça ne suffit pas. Quand un psychotique a décidé de vous planter avec la petite cuillère qu'il aiguise sur les barreaux de son lit depuis deux semaines, ce ne sont pas cent trente kilos de muscles qui vont l'en empêcher. Il le tentera, en traître, mais il le tentera.

– Je ne veux pas faire de vous une bête de foire, j'imagine que vous êtes fatigué de parler de vos biscotos à longueur de journée. Mais, rassurez-moi, vous n'êtes pas né comme ça quand même ? »

Bao rit puis termine sa bière en une gorgée avant de décapsuler les deux autres et d'en poser une devant moi.

« Vous dites que je suis bon psychologue, mais vous êtes assez doué aussi dans votre genre pour détourner une conversation. Je vais vous parler de moi, un peu, puis on parlera de vous.

– Allons-y, Bao, allons-y. »

Bao était né chétif, comme le dernier chat de la portée, un petit bébé d'à peine deux kilos cinq. Jusqu'à l'âge de 14 ans il était le plus petit de sa classe et bien souvent le souffre-douleur de ses « camarades ». Puis la croissance s'est rappelée de lui et a commencé à faire son œuvre. À une vitesse effroyable. Au début de l'année scolaire il était le plus petit de sa classe, à la

fin de l'année il dépassait tout le monde d'une tête. Cela ne calma en rien les autres enfants qui ne voyaient là qu'une raison supplémentaire de s'en prendre à lui. Deux choses allaient changer sa vie cette année-là : le viol sauvage de sa sœur aînée dans une cave, puis, le dernier jour d'école avant les grandes vacances, alors qu'il rentrait chez lui tout heureux en pensant aux bons moments qu'il allait passer avec ses frères et sœurs, son tabassage par quatre types. Un massacre : trois mois d'hôpital, des cicatrices, et des blessures plus profondes et plus graves. De celles que l'on ne soigne pas avec des points de suture. Après l'humiliation, la rage, la colère, et la haine l'envahirent. Un de ses frères aînés pratiquait la boxe dans une salle miteuse. Il n'avait jamais l'air très motivé quand il partait s'entraîner, mais il avait l'air tellement apaisé et calme lorsqu'il rentrait que Bao demanda à l'accompagner. Après trois séances, il était devenu totalement accro : l'odeur de cuir des sacs de frappe, l'adrénaline lorsque le coach le laissait monter sur le ring pour de vrai. Ses muscles commencèrent à se développer, il prit de l'assurance. À 17 ans il mesurait un mètre quatre-vingt-douze pour quatre-vingt-huit kilos. À 19, il était champion d'Europe de boxe thaïlandaise. Le sport devint une drogue, il avait besoin de sentir son corps gonfler, de malmenier ses muscles qui ne cessaient de grossir. Pas d'égoïsme chez lui, il soignait juste ses souffrances. Plus jamais personne ne l'humilierait, ni lui ni les siens. Son corps était un avertissement.

« Je les ai retrouvés. Tous les quatre, chacun leur tour. Ceux qui avaient violé ma sœur ont disparu de la circulation. J'ai leurs visages gravés dans ma tête. Au cas où. Car je n'ai rien fait d'autre que de les retrouver. »

Ses poings se serrent, ses yeux se brouillent de larmes. À cet instant, je ne vois plus le sympathique papa de tout à l'heure : c'est un animal, une machine de guerre, un instrument de mort. Puis il pose son regard sur moi et il sourit. À peine un sourire, plus dans les yeux que sur les lèvres. Mais le sourire d'un homme serein. Patient surtout. L'homme qui sait qu'un jour ou l'autre sa vengeance sera accomplie.

« C'est ton tour, Vincent. On va boire une autre bière, tranquillement. Il nous reste environ trente minutes avant que France ne rentre. Je vais aller surveiller mon plat et pendant ce temps tu vas en boire une et ne penser à rien, tu vas juste la savourer et quand je reviendrai, je ne te demanderai plus rien, mais j'espère que tu me parleras. »

Elle faisait du Yoga. Pour ses articulations. Pour son stress. Pour son bien-être. Elle faisait du Yoga. Pour vieillir mieux. Elle faisait du Yoga et elle en est morte. Ce n'est pas le Yoga qui l'a tuée. C'est le hasard. Ce truc contre lequel personne ne peut lutter. Pas cette connerie de destin. Pas cet enfoiré de Dieu. Je ne devrais pas le traiter d'enfoiré, je sais. Ça lui donne une existence qu'il ne mérite pas. Le curé du village s'étoufferait avec sa piquette de messe s'il m'entendait.

Elle se serait fait kidnapper avant d'y aller, ses amies du yoga se seraient inquiétées. Elle ne loupait jamais un cours. Elles auraient appelé à la maison et j'aurais fait... pas grand-chose de mieux, mais j'aurais pu tenter quelque chose. Non. Ils l'ont chopée à son retour. Son cours finissait à 21 h 30 et à cette heure-ci je dois bien avouer que j'étais bien souvent assoupi devant le déferlement de bons sentiments télévisuels. Je me suis réveillé à 23 h 30. Dans une maison vide, seul.

C'est sur son trajet de retour que les trois pourritures lui sont tombées dessus. Bourrés, défoncés, les trois jeunes mâles en rut sortaient d'un bar qui se trouve à mi-chemin entre chez nous et la salle où se déroulaient ses cours. Ils sortaient au moment où ma Bénédicte passait par là. Elle était belle, ma femme. Elle l'avait toujours été, mais plus l'âge marquait son corps et son visage, et plus elle l'était. Ses longs cheveux noirs, restes d'une ascendance espagnole lointaine, étaient devenus gris puis blancs assez tôt, mais elle les portait avec classe. Son corps pouvait être appétissant pour trois jeunes fauves alcoolisés et défoncés. Un coup derrière la tête et ma Bénédicte ne l'était plus, elle était leur objet, leur défouloir. Traînée dans un squat, elle allait souffrir, atrocement souffrir, toute la nuit et une bonne partie de la matinée suivante. Jusqu'au coup de trop. Après l'avoir violée avec tout ce qui leur tombait sous la main, quand leurs bites ne bandaient plus. Après lui avoir pissé et chié dessus. Après les scarifications au cutter, les brûlures de cigarette, les clous plantés sous les pieds, les ongles arrachés à la tenaille, la javel dans les yeux. Après tout ça, le coup de batte en plein visage, trop fort, qui enfonce le nez assez loin pour qu'il perfore le cerveau. La fin des souffrances.

Vingt ans. Seulement vingt années derrière les barreaux. Pour avoir pris la vie de ma femme et détruit toute la mienne. Oui toute la mienne. Car à mon âge, les bons souvenirs sont loin et de moins en moins nombreux. Ils s'effacent petit à petit. Et dans quelques jours ils seront libres. Mais moi aussi je suis libre, plus rien ne me retient de me venger. La peur de perdre ma liberté ? Quelle liberté ? Celle de continuer à vivre seul ? De ne plus pouvoir prendre ma douche tout seul sans me fracturer le col du fémur ? Celle de profiter de mes douleurs constantes ? Je me fous de la liberté, je me fous de mourir. Je veux qu'ils souffrent à leur tour. Plus que leur raison ne pourra le

supporter. Je veux qu'ils deviennent fous de douleur... Et que le cureton ne vienne pas me parler de pardon, sinon je le noie dans son putain de bénitier.

Bao pleure. Les poings serrés, les mâchoires crispées. Il pleure en silence. Pourtant, je ne vois pas de tristesse ou de pitié dans ses yeux. Plus noir que jamais, son regard n'est que rage et colère. Il ne bouge pas d'un pouce, comme si le moindre mouvement pouvait déclencher sa fureur et lui faire perdre la raison. La table vibre au rythme de sa respiration, comme un gigantesque champ d'énergie.

« Je n'ai jamais pu venger ma sœur, Vincent. J'ai fini par apprendre à vivre avec, à surmonter tout ça.

– Ce n'est pas l'impression que j'ai, Bao.

– Je sais, mais j'ai mes enfants maintenant, ma femme, ma famille. Ça apaise ma haine. Elle est en cage.

– Je n'ai rien de tout ça, moi. Je n'ai que ma solitude, tout ce temps pour ne penser qu'à ça. À chaque instant.

– Je ne t'aiderai pas, Vincent. En tout cas pas de cette façon.

– J'espère bien. Je refuserais dans le cas contraire. C'est pour ça que je me suis comporté comme un vieux con. Je veux que personne ne soit mêlé à ça. Surtout pas un jeune papa ayant une aussi délicieuse épouse.

– Par contre, ne dis plus que tu es seul. Ce n'est plus le cas. Qui sait, avec deux nouveaux amis et deux bambins qui vont faire la foire en face de chez toi à longueur de journée, ta colère va peut-être se calmer... Putain ! ça sent le cramé ! »

Bao se lève et se précipite vers la cuisinière. La vitesse à laquelle il déplace son corps monumental est impressionnante. Et moi qui ai du mal à déplacer ma table basse pour passer l'aspirateur...

« Ouf ! On est sauvés, ce n'est pas brûlé.

– Bao, ce n'est pas tout. J'ai... »

La porte d'entrée claque et la voix de France envahit la pièce, elle fredonne un truc moderne que je n'ai jamais entendu. Je n'aime pas la radio, les animateurs sont souvent d'une bêtise ahurissante et ils ne sont même pas capables de passer les chansons en entier, toujours amputées par leurs blagues nulles et la plupart du temps grossières. D'un regard, Bao me fait comprendre que nous devons reprendre cette conversation plus tard.

Les rares fois où j'ai raconté le calvaire de ma Bénédictte, il m'a toujours fallu plusieurs heures, voire plusieurs jours, pour m'en remettre, mais là, en compagnie de mes nouveaux voisins, je retrouve le sourire assez rapidement. France n'est pas que belle, elle est aussi très drôle. Leur complicité et l'amour évident et puissant qui les unit est rassurant. Cela faisait des années que je n'avais pas passé un aussi bon moment.

Après avoir dégusté le succulent repas préparé par Bao, nous passons sur la terrasse ombragée. Les saveurs des épices tournent encore dans ma bouche. Le soleil déchaîné, l'accent léger mais bien présent de mes hôtes, et pendant quelques instants je me crois revenu au Sénégal. Et bon sang ! je me sens

aussi bien que le curé lorsqu'il se tripote en écoutant les cochonneries que ses ouailles lui balancent dans le confessionnal.

Quand Bao annonce qu'il doit se préparer pour aller travailler, je regarde l'heure et bondis, presque, de mon fauteuil. Bill doit être mort de faim et doit tourner en rond dans la cuisine en essayant de contenir sa vessie.

Je traverse la rue en titubant un peu. Bao est un homme généreux, aussi bien concernant la bière, le vin, le digestif que pour le reste. Je réalise que je fredonne *Crazy Man*, *Crazy* du grand Haley. Bill dort paisiblement dans sa panier et ne prend même pas la peine de lever la tête ou d'ouvrir un œil à mon arrivée. Je le secoue du bout du pied pour qu'il sorte faire ses besoins. Alors que j'entre dans la cuisine, le minuteur au-dessus du frigo se met à sonner furieusement, me faisant sursauter. Il est temps d'aller chercher le fusil planqué sous mon lit.

« Fusil » est un bien grand mot. « Carabine » serait peut-être plus approprié, mais mes connaissances en matière d'armes sont très limitées. Tout ce que je leur demande, c'est de faire leur boulot.

J'ouvre la porte de la cave, vise vite et presse la détente. Le tir est précis et atteint la cible à la gorge avant qu'elle ne se réveille tout à fait. La fléchette retombe au sol, j'irai la récupérer dans un moment quand tout danger sera profondément endormi. Je verrouille la porte et vais m'installer sur mon fauteuil fétiche pour voir la fin de mes jeux.

J'ai à peine et difficilement posé mon derrière que le téléphone retentit, de l'autre côté de la pièce. Je laisse sonner et le répondeur me remplace à l'accueil.

« Monsieur Dolt, c'est la gendarmerie. Nous aurions besoin de vous voir demain. Je pensais passer dans la matinée, si jamais vous ne deviez pas être chez vous, merci de me rappeler dans la soirée. À demain. »

Je reconnais la voix : l'adjudant-chef Albas. Un type assez sympa, bien que très froid au premier abord. J'ai travaillé avec son père une paire d'années et on a fait quelques péripéties qui n'auraient pas beaucoup plu à son gendarme de fils. Son prénom ne me revient pas, à l'adjudant, mais une chose est sûre, ce mec doit chier le Code civil tous les matins tellement il est à cheval sur tous les règlements qui peuvent exister. « Nul n'est censé ignorer la loi », je suis à peu près persuadé que c'est lui qui a inventé cette expression quand il a commencé à causer. Une fois, au bureau de poste, je l'ai vu engueuler un jeune qui avait dépassé la ligne de confidentialité ; s'il avait eu son uniforme sur le dos il aurait sûrement trouvé un prétexte pour l'embarquer et le foutre en garde à vue pour s'assurer qu'il ne recommencerait pas de sitôt. Ne sachant pas à qui il avait à faire, le même l'a envoyé promener. Deux jours après ils se retrouvaient à un rond-point, le jeune n'avait ni sa ceinture ni le « A » au cul. En deux jours il a appris à fermer sa gueule et à respecter le Code de la route.

Je n'ai rien contre les gendarmes, après tout ils n'essayent pas de vous faire croire en des trucs dignes d'un mauvais roman de science-fiction, ni de vous coller des chips dans la bouche, des chips sans sel et sans goût en plus.

Ce coup de fil ne m'inquiète pas plus que ça, je préfère avoir leur visite que celle du nouveau cureton du village. Un type vilain comme tout, qui transpire constamment, qui porte un nom à coucher dehors, venu d'un pays qui n'existe plus, mais qui est aussi lourdingue que les curés bien de chez nous. Ils doivent suivre des cours pour être aussi lourds. Je ne vois pas d'autre explication.

Je me couche tôt, encore un peu enivré, ça dissipe mes douleurs plus efficacement que toutes les cochonneries que le médecin s'obstine à me prescrire. Je le laisse faire et il m'arrive même de les prendre, le jour de la douche quand la petite Magali me les sort du pilulier pour les laisser sur la

table à côté de mon assiette. Elle se donne de la peine, alors je fais un effort.

Un baiser à l'image intemporelle de ma Bénédicte et je sombre dans un profond sommeil d'ivrogne.

C'est la sonnette de l'entrée qui me réveille. J'ai dormi comme un loir, il est 9 heures, je n'ai pas dû me lever aussi tard depuis la mort de Pompidou en 1974. La sonnette s'impatiente et pour qu'elle soit aussi peu tolérante j'imagine l'adjudant-chef Albas devant ma porte, le doigt tendu, prêt à sonner une troisième fois. Il doit compter jusqu'à cent et appuyer à chaque nouvelle dizaine. Je vois d'ici ses mâchoires serrées et ses sourcils froncés. Il doit rager intérieurement parce que je lui fais perdre son précieux temps alors qu'il a des brigands à foutre derrière les barreaux. Des voleurs de chocolatinas ou pire, des sales gosses qui traversent en dehors des clous.

Je me lève, me dépêche de passer une robe de chambre, et me précipite vers la porte au bout d'à peine dix minutes. À mon âge, on se précipite lentement.

« Vincent, je vous réveille ?

– Pas grave, j'ai tellement de choses à faire de mes journées que tu as bien fait.

– Je peux entrer ?

– Bien sûr, gamin, entre. Tu es seul ? Comme disait ton père, les gendarmes c'est comme les couilles, ça va par deux.

– Ce n'est pas une visite officielle.

– Tu me rassures, pendant un moment j'ai cru que le gérant de la supérette m'avait vu piquer des berlingots dans sa boutique. »

Essayer de faire sourire Gaspard Albas (oui, c'est ça ! Gaspard, son prénom c'est Gaspard !), c'est un peu comme se lancer dans l'ascension du mont Blanc à mon âge. Ce type est droit comme la justice qu'il représente.

On passe à la cuisine. Si je lui propose un café, il va refuser, alors je lui en sers un sans lui demander son avis. Je manque tomber de ma chaise lorsqu'il ose me demander un sucre.

« Comment allez-vous, Vincent ?

– Oublie le "vous", gamin, tu peux me tutoyer.

– Très bien, Vincent, alors comment vas-tu ?

– J'évite les projets à long terme, les sports extrêmes, comme tondre la pelouse ou enfiler mes chaussures sans chausse-pied, et dans l'ensemble je me porte plutôt bien, merci. »

Une esquisse de sourire, ce qui dans la famille Albas est l'équivalent d'un éclat de rire.

« Ça se passe bien avec tes nouveaux voisins ? Pas de souci ?

– Pourquoi ? Parce qu'ils sont noirs ?

– Je ne suis pas comme ça, tu le sais.

– Si c'était le cas, tu ne serais pas assis dans ma cuisine en train de boire mon café. Ce sont des gens adorables. Ils m'ont invité à manger hier et j'ai passé un très bon moment.

– J’ai entendu dire qu’il avait eu quelques petits ennuis avec la justice, il est du genre sanguin apparemment. Si jamais il se passe quoi que ce soit, n’hésite pas à m’appeler, j’irai le calmer.

– Tu l’as rencontré ?

– Pas encore, pourquoi ?

– Si tu devais aller le calmer, comme tu dis, viens avec le reste de la brigade, quelques chiens policiers et autant d’amis que tu pourras. Ce n’est pas un balèze, c’est un putain de monument humain. Mais tu n’es pas venu jusque-là pour me parler de Bao.

– Bao ?

– Oui, c’est son nom.

– Non, en effet. Écoute, Vincent, tu sais que...

– Qu’ils sortent la semaine prochaine, oui, je le sais.

– Tu le vis comment ?

– Comment tu veux que je le vive ? Tu crois que je vais organiser une fête pour arroser ça ?

– Calme-toi, Vincent, je voulais juste te dire que je vais les avoir à l’œil quelque temps. Il y en a deux qui ne m’inquiètent pas, mais le fils de l’ancien maire est une vraie pourriture. Ce mec est dangereux. Si tu as le moindre doute que ce type s’approche de chez toi, appelle-moi aussitôt. Tu as toujours mon numéro perso ?

– Oui, je l’ai et si ce type se pointe ici, je t’appellerai pour venir ramasser son cadavre, les fusils de mon père sont anciens mais ils fonctionnent encore.

– C’est une bonne idée pour finir tes jours en prison.

– Et tu crois que je suis où là ? Tu crois que je ne vis pas dans une prison depuis qu’ils ont violé ma femme ? Qu’ils lui ont pissé et chié dessus ? Qu’ils ont écrasé leurs putains de clopes dans ses yeux ? La prison dans laquelle je vis est la pire qu’on puisse imaginer. Une prison de souvenirs des temps heureux qui ne reviendront plus. Une prison de cauchemars dans lesquels je vois son calvaire encore et encore. Finir mes jours en prison ? Ils sont finis mes jours, depuis vingt ans. Je suis mort en même temps qu’elle. Tu sais ce qui pourrait m’arriver de mieux ? Qu’ils débarquent ici tous les trois, que je les flingue l’un après l’autre et que je me colle le canon du fusil dans la bouche. Ce ne serait même pas un suicide, comment un mort peut-il se suicider ? »

Cloué à son siège, le Gaspard, comme le petit Jésus sur sa putain de croix. Je me lève et ressers une tournée de café.

« Excuse-moi, gamin, je n’aurais pas dû m’emporter.

– Il n’y a pas de mal, Vincent. C’était important pour moi de venir te voir en personne. J’ai peut-être mal choisi mes mots. Mais si jamais tu as besoin... je serai là.

– Merci. Mais j’espère que ça ne va pas être le défilé à la maison pour me souhaiter du courage ou je ne sais quelle connerie. Et si le curé se pointe pour une raison ou une autre, tu auras un homicide à élucider et je vais t’aider, le

comparable ce sera moi. »

Cette fois-ci le sourire est franc, un vrai sourire. Le père de Gaspard avait autant d'affection pour les bondieuseries que moi et le gamin est habitué à ce genre de discours.

« Ne le tue pas, appelle-moi, je me ferais un plaisir de le coffrer pour violation de domicile. Tu es au courant pour M. Caïx ?

– Quoi M. Caïx ? Il a fait quoi encore l'ancien maire ?

– Disparu, depuis bientôt une semaine.

– Désolé de ne pas m'attrister après ce que son fils a fait.

– Je ne vais pas te déranger plus longtemps, Vincent, porte-toi bien. »

Quelques minutes après le départ du gamin-gendarme, le téléphone sonne. Je m'approche de l'appareil et, reconnaissant le numéro, je coupe le répondeur et laisse sonner. Bill est déçu, il adore lorsque je téléphone, car le siège sur lequel je pose mon derrière quand une conversation est trop longue est juste à la bonne hauteur pour qu'il vienne poser sa truffe sur mes genoux et gagner un bonus de caresses.

Une toilette et trois appels sans réponse plus tard, je sors dans le jardin. Il fait encore assez frais et les fleurs que je me mets à arroser ne seront pas exposées au soleil avant la fin de l'après-midi. Plus les années passent et plus l'arrosoir est lourd, c'est pourtant toujours le même, fidèle au poste depuis au moins trente ans. J'ai toujours pris soin de mes affaires, tout comme j'ai toujours pris soin de ma femme. Mon arrosoir et ma vieille tondeuse à gazon sont toujours là, ma femme est morte. C'est pour elle que je m'occupe du jardin. Elle aimait les plantes, mettre ses mains fines dans la terre, couper les fleurs mortes pour redonner de la force aux autres. Si on pouvait faire ça avec les gens, j'aurais déjà tué la moitié des femmes du village pour garder la mienne. En commençant par la vieille bique qui fait le ménage de l'église et du logement du curé. Celle qui râle quand les jeunes mariés balancent du riz partout. Catho jusqu'aux poils du cul, cette vieille folle n'a jamais dû voir un de ces trucs qui lui aurait peut-être, enfin, collé un sourire sur la face. À moins qu'elle ne fasse aussi le ménage sous la soutane du curé. Elle était vieille avant moi et, si j'en crois l'insistance avec laquelle le médecin essaye de me joindre depuis ce matin, elle sera sûrement vieille plus longtemps que moi.

Je passe par le frigo et récupère une bière, par le meuble de l'entrée pour y prendre quelque chose, je ressors et m'installe sur la terrasse. Je m'enfile la moitié de la bouteille en une gorgée. C'est pénible de vieillir, les arrosoirs sont de plus en plus lourds et les bières de plus en plus petites. Je sors une clope du paquet que je range toujours dans le meuble de l'entrée et l'allume. Ça ne me fait plus tousser, alors que la moindre taffe me filait des quintes de toux à crever quand j'ai commencé à fumer, il y a un mois. Je rebois un coup et voilà que je dois me lever pour aller chercher la petite sœur. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est et je m'en fous, si à mon âge je ne peux pas picoler quand ça me chante, alors ça n'arrivera jamais. Je me mets à pouffer comme

un gosse, ça, par contre, ça me fait tousser.

Je me relève, car je viens de réaliser que les *jumelles* sont en fait des *triplettes* et que leur petite sœur leur manque. France se gare devant chez elle et me salue d'un grand geste de la main et d'un sourire encore plus grand. Je la regarde sortir ses derniers cartons de son coffre. Bon sang qu'elle est belle ! Le genre de beauté qui, à mon âge, sauve une journée morose. Et les journées moroses sont légion. Mon grand-père me disait souvent « tu verras quand tu auras mon âge ». Son âge, je l'ai. Je l'ai même dépassé. Record battu, grand-père ! Ce n'est pas le record dont je suis le plus fier mais c'en est un. Quand tu te lèves chaque matin en te demandant si ce jour nouveau ne sera pas le dernier, difficile de s'écarter, non ? Quand la moindre douleur te provoque des angoisses de mort imminente, quand les souvenirs te font plus de mal que de bien. Et à mon âge, ce ne sont ni les souvenirs ni les douleurs qui manquent.

France ressort de chez elle et se dirige vers moi d'un pas alerte et vigoureux, le genre de chose que je ne pourrais plus jamais faire. Elle passe le portillon et vient coller ses joues aux miennes. Elle sent le jasmin. Un bourgeon de bonne humeur s'éveille au creux de mon ventre.

« Alors, Vincent, comment allez-vous ce matin ?

– Disons qu'on fait aller, je tiens compagnie à mes amies », je réponds en esquissant un geste vers les bouteilles vides.

« Un peu tôt pour ce genre de fréquentations, non ?

– Ma belle, si on considère mon âge, je dirais plutôt qu'il est un peu tard pour prendre une cuite. Mais deux baisers d'une jolie femme et un doux parfum m'ont fait un bien fou il y a peu. Loin de moi l'idée de vous draguer, hein ? »

Elle rougit à peine, c'est beau sur sa peau d'ébène ce rouge aux joues.

« Je vais faire quelques courses, je voulais savoir si vous avez besoin de quelque chose.

– Eh bien, la famille Leffe commence à manquer de renfort dans mon frigidaire et un bon steak bien épais me ferait le plus grand bien.

– Pour tout vous dire, je me demandais si vous accepteriez de m'accompagner. J'avoue que j'ai encore un peu de mal à retrouver mon chemin pour aller en ville. En plus, faire les courses seule est assez déprimant et Bao a eu une nuit difficile au boulot, je pense qu'il va dormir tard. »

Et c'est ainsi que je me suis retrouvé dans un supermarché. Un vrai, un grand, pas la supérette du village. Et moi qui pensais qu'à mon âge planter un pied de tomates pouvait s'apparenter à un sport extrême...

Je tapote l'écran sur le tableau de bord et regarde France.

« Vous avez plus de chance d'arriver en ville en suivant les indications de ce truc que les miennes. »

Elle éclate de rire. Ce n'est pas un rire, c'est une musique, magnifique et entraînante. Mes lèvres en suivent le rythme, d'abord d'un sourire qui, peu à peu, se transforme en rire.

« Oups ! Disons que vous êtes de bien meilleure compagnie.

– Je pense que cela fait au moins vingt ans qu'une personne autre que ma femme me trouve de bonne compagnie. Allez raconter au village que Vincent Dolt est un gars de bonne compagnie et vous finirez votre journée dans une chambre capitonnée.

– C'est peut-être les gens qui vous entourent qui ne savent pas apprécier votre personnalité. Bao me disait hier soir avant de partir bosser qu'il aurait aimé avoir un grand-père comme vous.

– C'est gentil ça. Son grand-père n'était pas sympa ?

– Le vieux Demba ? Sympa ? Non, on ne peut pas dire ça comme ça. Disons qu'il a arrêté de maltraiter sa famille le jour où Bao a passé les cent kilos et qu'il lui a brisé le poignet en l'empêchant de gifler sa grand-mère. Mon homme adorait sa grand-mère, Fatou, une femme incroyable. Elle croyait fermement au vaudou, mais tous ses sorts n'ont jamais pu empêcher son mari de la battre comme plâtre.

– Et Bao est arrivé avec ses paluches grandes comme l'Amérique. »

J'aurais plutôt dû dire « avec ses paluches grandes comme un supermarché ». Jamais de ma vie je n'avais vu un bâtiment aussi gigantesque. Un temple où le seul dieu serait le fric, un peu comme à l'église mais en plus grand, beaucoup plus ludique et plus bruyant. Mais à la fin, il faut passer à la quête.

France prend un caddie, je remarque qu'il y a toujours cet emplacement pour asseoir les enfants, ce truc que Bénédicte et moi n'avons jamais eu la chance de pouvoir utiliser. Ils devraient faire les mêmes pour les vieux, je me serais bien laissé pousser par France.

Les allées sont tellement larges que les camions pourraient transporter les articles directement dans les rayons. Nous passons devant des téléviseurs plus grands que mes baies vitrées, des frigos tellement énormes que si j'achetais l'un d'eux je devrais doubler la surface de ma cuisine. Il y a des gens qui dorment dans la rue et d'autres qui s'offrent des frigidaires assez grands pour coucher deux personnes. Quand mon père disait que le monde était en train de devenir fou, il devait parler de ça, entre autres. Le nombre d'articles est déjà effrayant, le nombre de variétés pour un seul de ces articles l'est encore plus.

Je prends deux packs de bière, la Leffe des vignes, elle ne me provoque pas

ces terribles brûlures d'estomac. Au rayon des vins locaux, je choisis deux grands crus de Cahors en expliquant à France qu'ils sont pour elle et Bao, pour les remercier du repas d'hier. Elle dit « non », j'insiste, elle redit « non », je ré-insiste et ce petit jeu continue jusqu'à ce qu'elle comprenne, enfin, à quel point je peux être têtu.

« Vous ne prenez rien d'autre à manger que ce steak, Vincent ?

– Oh, j'ai le portage des repas, alors les courses vous savez...

– C'est bon ce qu'ils vous portent ?

– Un vilain bonhomme a dû leur dire que le goût et l'odorat étaient les premiers sens à se faire la malle quand on vieillit, alors ils ne se foutent pas trop, non. Faudrait que je les appelle pour leur parler de l'existence du sel.

– Alors terminé, en rentrant on les appelle pour tout arrêter, le portage des repas dorénavant ce sera Bao et moi.

– Non, non, c'est trop...

– Si, si. Je peux être aussi têtue que vous et même sûrement encore plus que vous. Tout à l'heure je vous ai laissé gagner. »

Elle m'adresse un clin d'œil alors que nous arrivons à la caisse. Il me faut un petit instant pour réaliser que la caissière n'est pas un robot très bien imité, mais bien une personne dont le boulot consiste à se comporter comme un robot. Je passe sous un portique, le même genre de truc que dans les aéroports et le bordel se met à sonner tellement fort que je me demande si les Allemands ne viennent pas encore de nous déclarer la guerre. Un grand type blond portant un uniforme qui n'existe pas au bataillon se précipite vers moi. De mauvais souvenirs.

« Papy, vide tes poches ! »

Je l'ignore et continue à ranger les courses dans les sacs de France.

Le jeune boutonneux hausse le ton :

« Oh, papy, tu vides tes poches !

– Je vais te dire deux choses, gamin : la première, c'est que si tu veux voir ce que j'ai dans mes poches, il va falloir que tu le fasses tout seul ; la deuxième, c'est que tu devrais être content que je sois un papy, comme tu dis, parce que si tu m'avais parlé comme ça il y a vingt ans, j'aurais déjà fait péter tes points noirs à coups de gifflé. »

Le petit-grand con commence à dessiner sur ses lèvres un sourire mauvais en se rapprochant encore un peu puis il réalise que la plupart des gens autour le regardent méchamment ou se foutent ouvertement de lui.

Un autre uniforme qui n'existe pas s'approche, plus grand et, moi qui croyais cela impossible, avec une encore plus sale gueule posée dessus. Ça doit être le chef des uniformes qui n'existent pas. Il aboie plus fort et plus vite.

« Bon, papy, on vide ses poches et vite, sinon c'est moi qui m'en charge. Vite fait bien fait. »

France, qui vient de récupérer sa carte bleue dans un de ces appareils dirigeant le monde, s'avance vers nous. Elle passe devant moi et se colle

devant le chef des uniformes qui n'existent pas.

« Tu vas vider les poches de personne, d'abord parce que tu n'en as pas le droit et ensuite parce que ta façon de parler à un vieux monsieur est inadmissible. Donc, tu vas t'excuser auprès du monsieur et retourner dans ta niche devant l'entrée. »

Plusieurs personnes approuvent bruyamment et les uniformes qui n'existent pas n'aiment pas qu'on leur rappelle que leurs uniformes qui n'existent pas leur donnent un pouvoir qui n'existe pas.

« Toi tu vas t'occuper de ton beau petit cul noir et papy va vider ses poches fissa. »

J'imagine déjà France raconter cet épisode à son mari en rentrant à la maison puis j'imagine également Bao débarquer au supermarché quelques dizaines de minutes plus tard pour discuter gentiment avec ces deux sympathiques vigiles.

« Pardon ?! Tu as un problème avec la couleur de mon cul ? »

France est en colère, cela lui va à ravir, inutile de le préciser. J'aime bien quand elle dit des gros mots, aussi.

« Quoi ? J'ai dit qu'il était beau. Dommage qu'il soit noir, je n'aime pas trop les négresses dans ton genre, tu vois, avec la grande gueule et tout. »

Le vigile se retrouve couché par terre, avec les yeux révoltés et une jambe qui danse le mambo toute seule. France repose à peine son pied au sol quand le collègue du premier s'approche, furax.

« Dis donc, salope, tu... »

France tourne sur elle-même comme pour montrer sa nouvelle tenue, puis sa jambe droite se lève et son pied percute le menton du connard, suivi quasi instantanément de l'autre pied qui vient caresser assez fortement l'oreille du bonhomme. Il tombe comme une chiffonnette molle. Le premier se relève en hurlant d'appeler la police tout en essayant d'attraper un truc à sa ceinture. Un responsable sécu qui appelle à l'aide, c'est assez drôle. En à peine une seconde, France est sur lui et il se retrouve à demi couché sur la caisse avec un bras méchamment coincé dans le dos.

« Elle est déjà là, la police, connard. Et tu vas avoir de sérieux problèmes avec mon petit cul de négresse. »

Elle sort un truc de sa veste et le lui colle sous le nez. Comme dans les films, j'adore ça. Deux types avec des uniformes, qui existent ceux-là, arrivent en courant.

« Capitaine Ndao ? Un problème ?

– Embarquez-moi ces deux connards pour abus de faiblesse, insultes à caractère raciste et sexiste, menaces et tout le tremblement. Trouvez-moi leur boss et ses coordonnées, j'ai à lui causer. Je vous propose un jeu, les gars, interrogez les personnes qui veulent bien et dégottez-moi quelques chefs d'inculpation sympas. Tu viens, Vincent ? On y va. »

Je suis bien d'accord avec elle, depuis que nous avons fait connaissance, cet instant est le mieux choisi pour passer au tutoiement. Je crois même qu'en

marchant à ses côtés vers la sortie, je me tiens un peu plus droit qu'à notre arrivée. Par contre, si elle est flic, ça ne va pas me faciliter les choses dans les jours à venir.

Mais chaque chose en son temps : *Profite, mon Vincent, profite.*

Elle est d'un calme olympien alors qu'elle range les courses dans le coffre. Et elle fait ça mieux que personne, pas un centimètre de perdu. On aurait pu inventer un jeu qui consiste à ranger ainsi des objets de différentes formes arrivant au hasard.

« Va m'attendre dans la voiture, Vincent, j'ai terminé, tout ça a dû te secouer.

– C'est pas moi qui viens de me battre.

– Se battre ? Quelle idée bizarre. Je n'ai vu personne se battre. »

Nous prenons la route du retour tranquillement. France me fait penser à Indurain quand il grimpait le col du Tourmalet avec un pouls bloqué sur 52 battements par minute. Elle sourit et fredonne puis se tourne vers moi, l'air un peu plus grave.

« Tout ça m'a donné une idée, Vincent, il va falloir qu'on cause. »

Là, pendant un dixième de seconde, son regard est plus froid que le cadavre d'un mec tombé dans un glacier. Puis elle me demande quelles fleurs je peux lui conseiller pour la partie la plus ombragée de son jardin.

France se gare devant chez elle en fredonnant. Elle commence par me donner les clés de la maison en me disant d'ouvrir et de m'asseoir pendant qu'elle sort et range les courses. J'ai commencé à bosser à 14 ans, et après ma retraite j'ai continué à donner des coups de mains aux copains pendant des années. En gros, j'ai passé ma vie à bosser et j'ai aussi passé le cap de l'âge où tout le monde pense que le truc le plus dur que je puisse faire dans une journée c'est positionner mon dentier correctement sans me pincer la langue.

France n'est pas de ces personnes que l'on a envie de contrarier. Je l'ai laissée tout faire, elle n'est même pas essoufflée. Dommage, je suis sûr qu'elle est magnifique lorsqu'elle est essoufflée.

Elle s'installe sur le canapé en face du mien et décapsule deux bières. Et là je me dis que je suis amoureux de cette femme. Pas seulement parce qu'elle décapsule les bières d'une seule main. Mais parce qu'elle est belle, si foutrement belle. Parce qu'elle est capable de séduire un chêne comme Bao. Parce qu'elle est une mère sublime, que ses enfants le sont tout autant. Parce qu'elle peut dérouiller deux mecs qui font trente centimètres de plus qu'elle et leur pourrir la vie pour les dix ans à venir. Parce qu'elle boit de la bière en plus de la décapsuler. Parce que je vois ses paupières qui tremblent, à peine, lorsqu'elle pose les yeux sur moi. Parce qu'elle est si foutrement belle de partout, du dedans comme du dehors. Oui, je suis amoureux d'elle !

Je suis amoureux d'elle comme on peut l'être à mon âge. Je l'aime comme une fille. La fille que nous n'avons jamais pu avoir avec la seule femme que j'ai jamais aimée. Je l'aime comme un rêve.

Oui, je suis amoureux de France Ndao !

Elle est assise sur le canapé face à moi, elle descend sa bière avec assurance, elle me regarde et je sais que ce qu'elle va me dire va passer moyennement bien.

« Tu veux que je t'amène à la messe dimanche, Vincent ? »

La dernière fois de ma vie que j'ai éclaté de rire aussi fort, c'est quand j'ai appris que le curé du village était soigné pour un mal qui touche généralement les joueurs de tennis et qui se situe, en gros, au niveau du coude. Sachant que le seul manche que ce vieux salaud n'ait jamais tripoté c'était... Cela m'avait beaucoup fait rire.

« On est d'accord, Vincent, tu n'es pas catholique et le pardon pour toi c'est un mauvais titre de roman de gare. Bao ne m'a rien dit de votre conversation, mais je sais tout.

– Si... S'il y a des micros chez moi, vous devriez éviter certaines pièces à certaines heures. Je n'ai plus les abdos de mes 50 ans.

– C'est dans tes yeux que je l'ai lu. Et j'y ai lu aussi que même si un Bao venait se mettre en travers de ton chemin, tu trouverais un moyen pour lui

passer sur le corps. J'y ai lu qu'aucun mot ne pourrait te faire changer d'avis. J'y ai lu que tu te sentais mort. J'y ai lu aussi... »

Des larmes apparaissent aux coins de ses yeux. Sa nuque tremble, très légèrement mais assez pour faire couler la première.

« Où ? Où est-ce que cette saloperie t'a frappé ?

– À mon âge, ça fait vingt ans qu'on me dit que je devrais être fier d'avoir encore ma prostate. Je n'en suis plus aussi sûr aujourd'hui. Le foie est touché, moi aussi je vais bientôt changer de couleur comme "Michel Jaquesson". »

Et je m'effondre. Comme je ne me suis jamais effondré. Comme un enfant s'effondre, sans aucune retenue. Ma tête tombe et je pleure plus fort encore. Je sens sa main sur mon épaule, mais il faut que je pleure. Que je pleure à en vomir toute cette peine, toute cette haine, toute cette peur. Ma tête posée sur ses genoux, ses mains caressant mon crâne, je pleure pendant ce qui me semble des heures. Et je relève la tête, elle a posé une nouvelle bière devant moi. Bien fraîche. J'en chialerais.

« Ça va mieux, Vincent ?

– Oh oui.

– Je sais aussi ce que t'a dit Bao, qu'il ne participerait pas à ça. Mais j'ai une idée. »

C'est Sarah Connor, hier c'était Caroline Ingalls, aujourd'hui elle a un regard de guerrière.

« Je vais en parler à Bao et ce soir c'est nous qui nous chargeons du portage de repas comme promis. »

Je rentre à la maison et somnole un peu. Puis mes jeux commencent. Vers 18 h 30 j'ai une petite envie de bière et je me prépare pour me lever. Oui, à mon âge on se prépare pour se lever, seule ma petite Magali, si patiente, semble le comprendre. Je m'égare un peu dans mes pensées quand Bao déboule dans la pièce.

« C'est pour le portage des repas, m'sieur ! »

Il vient derrière mon fauteuil et le soulève à bout de bras, comme si je n'étais pas assis dedans. Il me passe sur une épaule pour fermer la porte et le portillon puis me fait traverser la rue et me dépose devant leur table de salle à manger.

Nous avons beaucoup parlé, j'ai beaucoup pleuré. Nous avons beaucoup mangé, nous avons beaucoup bu. J'ai beaucoup dit à Bao que j'aimais sa femme. Bao m'a dit de lui passer sur le corps avant. J'ai pris une miette de pain et l'ai lancée sur sa poitrine avant de dire « bon, ben tant pis ». Nous avons beaucoup éclairci la situation concernant mes projets à court terme.

Bao me ramène chez moi de la même manière, en titubant un peu. Une fois arrivés à destination, il prétend effrontément que je ne vais pas tarder à avoir une taupe dans mon jardin. Cela me fait beaucoup rire, et lui aussi. Il avait pas mal bu et pouvait bien se permettre de tituber un peu en portant un fauteuil de trente kilos sur lequel était assis un vieux bonhomme encore vigoureux de quatre-vingt-cinq kilos.

Quand je sors pour boire mon café sur la terrasse le lendemain matin, un petit tas de terre trône au milieu de ma pelouse. Je rigole encore un peu.

Je connais une méthode infailible. Je gratte un peu jusqu'à atteindre la galerie puis je mets dans le trou des morceaux d'éponge imbibés de vinaigre. Ces petites bêtes ont un flair puissant et l'odeur les fait fuir. Généralement, le lendemain elles me font coucou de chez le voisin. Pendant que je creuse, prépare les morceaux d'éponge, je réfléchis. Il faut que je donne une réponse à France, ce soir ou demain. Son idée est assez éloignée de celle que j'avais au départ, mais elle est bonne et bien moins risquée pour un vieux bonhomme qui a foutrement mal aux genoux dès qu'il se baisse pour s'occuper des taupes.

Je me régale le midi avec les restes d'hier soir que Bao a laissés dans mon frigo. Je m'installe sur ma terrasse ombragée avec mon café, à peine allongé.

On m'appelle de l'intérieur de la maison, je trouve ça bizarre mais, plongé dans mes réflexions, je vais quand même voir. Plus par réflexe qu'autre chose. Les appels proviennent d'une des chambres, au fond du couloir. Plus le temps passe et plus ce couloir est long, plus il me faut de temps pour le traverser. À ce rythme, dans quelques années, je me lèverai et quand j'arriverai dans la cuisine, il sera l'heure de revenir me coucher. J'atteins la porte de notre chambre, de MA putain de chambre. Les appels ont cessé mais des bruits bizarres traversent la porte. Je pose une main tremblante sur la poignée.

Ça palpite fort dans ma poitrine. Plus jeune, j'étais sujet à des crises de panique terribles. Ces moments où tu as l'impression que ton cœur va lâcher : il suffisait que le vieux docteur Crayssac me dise que si je devais faire une crise cardiaque j'aurais mal aux mâchoires pour que lors de la crise suivante mes mandibules se crispent. Le cerveau est un mystère, un mystère sacrément vicieux.

J'ouvre la porte et Bénédicte est là.

Allongée et magnifique.

Paisiblement endormie.

Je m'approche doucement, je sais que tout cela est faux, mais je veux la contempler encore.

La caresser du regard.

La respirer.

La sentir.

La toucher, du regard, de mes mains, toucher à nouveau cette peau si douce et tendre.

Elle ouvre les yeux et me fixe d'un regard noir.

Tu dois les tuer pour moi !

Elle répète cette phrase *ad nauseam*.

Tu dois les tuer pour moi

Tu dois

Tuer

Pour moi

Tuer.

Elle blottit son visage contre l'oreiller en pleurant.

Chaque larme qui coule de ses yeux me brûle comme de l'acide.

Elle relève la tête mais ce n'est plus son visage.

Ses yeux crevés.

Ses plaies ouvertes et suintantes.

Ses narines découpées au cran d'arrêt.

Sa bouche aux dents brisées qui hurle.

Tue-les pour moi ! Tue-les tous ! TUE ! TUE ! TUE-LES TOUS !

Elle m'agrippe par les épaules, adieu la douceur de ses mains devenues serres. Elle me secoue de plus en plus fort. Ses dents cassées saignent et le sang gicle sur mon visage à chaque cri. J'aime même le goût de son sang.

Tue pour moi, Vincent. Tue ! Vincent ! Tu dois les tuer !

« Vincent, réveillez-vous ! »

J'ouvre les yeux et vois le visage de la douce Magali qui m'appelle doucement, une main posée sur mon épaule.

« Vous deviez faire un sacré cauchemar.

– Oh, Magali, mais, mais quel jour sommes-nous ? Je ne t'attendais pas aujourd'hui.

– Je vous prépare un petit café ? »

Elle regarde les bouteilles de bière vides sur la table devant moi et file vers la cuisine sans attendre ma réponse.

Let the sunshine,

Let the sunshine in...

Je sais bien que ce n'était pas ma Bénédicte qui essayait de me faire passer un message de ce « putain d'au-delà », comme dirait le curé. Il ne dirait pas putain, moi oui. Je sais que c'est ma culpabilité, ma colère, ma peine, ma rage qui se sont exprimées par ce cauchemar. Tout ça et cette satanée trouille. Cette peur qui me coule dans le dos comme de la sueur. Qui pourrait croire qu'un homme de mon âge irait se lancer dans une telle vendetta sans avoir la trouille ? Mais la trouille de quoi au fait ? De mourir ? La bonne blague. C'est peut-être plutôt la trouille de ne pas mourir qui me remue les tripes aussi fort.

Ouais, ce qu'il pourrait m'arriver de pire, c'est de crever éborgné par un de

ces trois bâtards avant d'avoir pu les tuer. Ce qui pourrait m'arriver de mieux, c'est que le dernier des trois me crève avant de se vider de son sang, noir et dégueulasse.

« Vous avez l'air bien pensif, Vincent. Et c'est quoi ce petit sourire ?

– Oh ce n'est rien, ma jolie, ce n'est rien. »

France est dans son jardin, elle plante la sauge que je lui ai conseillée, celle qui fait des fleurs rouge et blanc et qui embaumera tout ce coin de pelouse. Elle me salue, je lui rends son salut et son sourire.

« Je comprends mieux... Elle est superbe et elle a l'air sympathique.

– Oh, ça pour être belle, enfin... Je veux dire pour être sympathique elle l'est. »

Et je repense aux courses d'hier et me marre franchement.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui ?

– Tu vas commencer par te préparer un bon café et venir poser tes fesses sur cette chaise en face de moi. Il faut que tu m'expliques ce que tu fais là aujourd'hui et à cette heure, et que je te raconte un truc. »

L'après-midi se termine tranquillement. Elle m'explique que mon crétin de neveu, inquiet pour moi, avait fait une demande pour que j'aie droit à plus d'heures. Deux heures de ménage par semaine. On rigole parce que la maison est toujours propre même si cela me fait mal partout. Elle me dit qu'elle n'a rien signalé au bureau, car elle apprécie le temps passé en ma compagnie. Je me marre puis je lui raconte comment ma magnifique voisine a collé une déculottée en K.-O. mineur à deux vigiles.

On rigole beaucoup, je passe un bon moment.

Mon petit rayon de soleil doit aller maintenant éclairer la vie d'autres personnes.

L'heure approche de donner une réponse à France, je ne rigole plus du tout.

Elle entre avec un immense sourire collé sur ses lèvres magnifiques. Elle tient une boîte avec mon repas du soir. Elle apporte de l'espoir. Elle en a plein les bras, plein les yeux.

On s'installe dans la cuisine. Je nous sers deux généreux verres d'un bon rouge de chez La Caminade. S'ils veulent découvrir la région, il faut commencer par son vin et ce cahors est très bon. Tu veux bien connaître la vie d'un village, alors va au bistrot du coin boire un coup avec les anciens. Pendant ce temps, elle fait réchauffer mon repas, pas au micro-ondes, non, à la poêle et à la casserole.

Le repas est prêt. Elle me sert comme un roi. Un grand roi qui prend de grandes décisions. Un vieux qui doit en prendre une, de grande décision, et qui ne sait foutrement par sur quelle chaise poser son cul.

C'est bon, je suis prêt, je vais faire confiance à mon instinct, ce vieux copain. Je vais ouvrir la bouche pour parler et on verra bien ce qui en sort.

« Alors, Vincent, tu as pensé à ma proposition ?

– Ça, pour y avoir pensé... Je n'ai fait que ça de la journée, penser.

– Et ça donne quoi toutes ces réflexions ?

– On va faire comme tu as dit, à une condition.

– Laquelle ?

– Je veux en tuer un moi-même. Le fils de l'ancien maire : Hugo. Celui-là il est pour moi.

– O.K., je n'y vois pas d'inconvénient. On organisera ça comme pour les deux autres.

– Tu as déjà des idées ?

– Quelques-unes, mais on n'a pas le droit à l'erreur. Il faut que je peaufine tout ça maintenant que j'ai ton accord.

– O.K., il y a... il y a quelque chose que je dois te montrer. »

Je me dirige vers la porte de la cave et défais les verrous. Bill se radine en prenant l'air aussi sévère qu'un chien de 8 ans et de douze kilos le peut. France se lève et s'approche de moi.

« Je me demandais ce que tu pouvais bien cacher là-dedans, il est plutôt rare de rajouter des verrous sur la porte de sa cave.

– Eh bien voilà. »

J'ouvre la porte en grand, Bill part en courant, très dignement, sans couiner. France reste bouche bée.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc, Vincent ?

– Un mastiff tibétain, je l'ai... euh... volé au refuge. Il était en attente de se faire euthanasier car trop dangereux. Ce bestiau pèse dans les quatre-vingt-dix, cent kilos. Je le nourris pour qu'il survive et je le tiens endormi avec des fléchettes hypodermiques que j'ai... Empruntées chez le véto.

– Et tu pensais faire quoi avec cet engin ?
– L'affamer quelques jours et lui balancer un de ces trois fumiers, pour lui tenir compagnie en saignant un peu.

– Il va dormir encore combien de temps là ?

– Jusqu'à demain en fin de matinée, je dirais.

– Bon, je vais voir avec Bao, il viendra le chercher un peu plus tard. »

Bill pointe le bout de sa truffe entre mes pieds ; lorsqu'il est bien sûr que l'ennemi dort profondément, il relève même les babines. Juste pour faire genre. Je claque la porte et ferme les deux verrous. Je me retourne vers France, je dois avoir l'air d'un gamin qu'on vient de surprendre la main dans un sac de bonbons dix minutes avant le repas.

Elle éclate de rire et me tape sur l'épaule avant de s'asseoir et de nous resservir deux verres de vin. Elle rit tellement qu'elle en renverse un peu.

« Qu'est-ce qui est aussi drôle ?

– J'essaye de t'imaginer en train de voler un chien de cent kilos avec tes charentaises aux pieds.

– Ce n'est pas un chien, c'est une machine à tuer. Il a bouffé un doberman et une bonne partie de la jambe gauche de son maître.

– On verra quand il sera passé entre les mains de Bao, il a un don avec les bêtes. Il a presque réussi à me dompter après tout.

– Il va faire quoi ? Le menacer de le priver de croquettes s'il lui arrache un bras ? »

Le lendemain matin, j'ai vu. Je n'ai pas compris ce que j'ai vu mais je l'ai vu.

Je me réveille serein et soulagé d'un poids immense : celui d'avoir trois jeunes fauves à torturer et à tuer.

Je donne à manger à Bill avant d'aller faire un brin de toilette puis je vais à la cuisine préparer le café pour Bao, qui ne devrait pas tarder.

Il arrive quelques dizaines de minutes avant l'éveil présumé du molosse de la cave. Il boit un café puis il me demande de lui montrer la bête.

Il descend et s'installe à côté du chien dans une position proche de celle du lotus, il attend.

Attend.

Attend encore.

Attend.

À peine la bête a-t-elle ouvert un œil qu'elle se met à grogner féroce. Bao ne bouge pas et la fixe droit dans les yeux. D'une main, il attrape une gamelle de pâtes et de viande que j'avais préparée en prévision de ce moment à la demande de France, et la pose devant la truffe du chien. Celui-ci se jette dessus. Bao patiente un instant puis pose une main sur la tête de l'animal ; il grogne, mais se laisse faire et continue son repas.

Lorsque la gamelle est vide, il recommence à gronder de façon plus agressive. Il se rapproche et se retrouve la truffe à hauteur du visage de Bao, qui ne bouge toujours pas. Il fixe le chien droit dans les yeux et attend. Un coup de crocs et Bao serait défiguré à vie.

Puis d'un seul coup, la bête attaque. La vitesse de mouvement est impressionnante, mais celle de Bao l'est encore plus. D'une main, il bloque la truffe de l'animal et serre, l'empêchant de mordre. Le molosse tente de secouer la tête, comme pour déchirer un coussin, mais la force de Bao est telle qu'il ne peut pas bouger d'un centimètre. De la bave coule entre les doigts de mon voisin, mais sa prise ne se relâche en rien. Le chien grogne, essaye d'aboyer, de se libérer, mais il est bloqué par la force surhumaine de mon ami. Les deux adversaires ne se quittent pas du regard.

Cela semble durer des heures, puis les grognements du chien se transforment progressivement en couinements. Bao ne bouge pas, toujours assis par terre, ses yeux braqués dans ceux du molosse. Il ne lâche rien, jusqu'à ce que l'animal laisse échapper un jet d'urine. Son corps musculeux se relâche, Bao l'accompagne jusqu'à ce qu'il soit allongé, la tête posée sur les chevilles de l'humain qui vient de le ridiculiser. La main se desserre et commence à caresser la truffe, un bout de langue apparaît, qui lèche les doigts de Bao.

Deux minutes après, les deux roulent au sol pour jouer. Le spectacle aurait pu être touchant avec deux comparses d'un gabarit normal, mais voir ces deux forces de la nature se rouler par terre est plutôt effrayant ; le rire de Bao à lui

seul est assez flippant. J'ai peur que la maison ne nous tombe dessus à force de vibrer de partout.

Bao part en courant et le chien le suit en aboyant gaiement.

Ils reviennent une demi-heure plus tard. J'ai profité de leur balade pour m'offrir une petite bière. Bao se pose à côté de moi et le chien se couche aussitôt à ses pieds, bave et langue pendantes.

Je décapsule une bière pour mon ami, il en engloutit la moitié d'une gorgée.

« C'était quoi ça ? Du vaudou ? De l'hypnose ?

– Un rapport de force, rien d'autre. Il a compris que j'étais plus fort que lui, je lui ai donné son repas, je suis son maître, maintenant.

– Vous allez le garder ?

– France m'a dit qu'il devait être abattu. Il est hors de question qu'il retourne là d'où il vient. Ce sera un bon chien de garde. Les chiens sont meilleurs que les hommes. »

La gorgée de bière que je suis en train d'avaler me remonte dans le nez lorsque j'éclate de rire. Je tousse et me mouche bruyamment. Oui, à mon âge, on a toujours un mouchoir sur soi. En flanelle. Rose.

« Un chien de garde ? Vous ? Déjà sans chien je plains le mec qui aurait dans l'idée d'entrer chez vous de nuit... Désolé, hein, mais entre France qui balance des coups de pied dignes de Bruce Lee et... et, toi ! Je ne vois vraiment pas en quoi un chien de garde peut vous être utile. »

Bill, attiré par la présence de Bao, pointe le bout de sa truffe. Il voit l'autre chien à ses pieds au dernier moment et exécute un magnifique demi-tour avant de repartir en courant. Ses petites griffes cliquent sur le carrelage de la terrasse alors qu'il rentre dans la maison. Bao l'appelle, et il revient en grognant contre son terrifiant ennemi. Celui-ci lance un regard à Bao, qui lui fait non de la tête, genre « non, non, ce n'est pas comestible, tu ne le bouffes pas ». Le molosse s'approche de Bill, juste en tendant le cou, puis il lui fait une toilette complète en un coup de langue.

« Va falloir lui trouver un nom à ce... ce chien.

– Dis-moi, Vincent, quel est le point culminant de ce beau département ?

– De mémoire, je dirais Labastide-du-Haut-Mont.

– Omon. C'est pas mal ça, non ? O-M-O-N. Omon, debout ! »

Le chien se lève et se met quasiment en position d'arrêt, en attente du prochain ordre à venir.

« Je n'ai jamais vu un truc pareil. Et dire que le seul ami à qui je pourrais raconter ça c'est toi. Dommage, j'aurais fait un tabac au bistrot du village avec une histoire pareille.

– Pourquoi tu n'y vas jamais au bistrot ? Tu pourrais revoir d'anciennes connaissances.

– Et me retrouver avec des piliers de comptoir qui passent leurs journées à se saouler ? Non merci. »

Bao fixe les cadavres de bouteilles sur la table et sourit.

« Ouais, je sais ce que tu penses, mais je ne bois pas toujours autant. Disons

que ces temps-ci ça m'aide à tenir. Et je préfère me saouler chez moi de toute manière. La cuite discrète et égoïste. Et puis au bar le curé du village s'y pointe dix fois par jour s'enfiler un petit galopin. Habituellement, ils font ça discrètement, s'enfiler des galopins, les curés, ben lui, non. Il se les enfle au bar devant tout le monde. »

Je rigole encore quand je décapsule deux nouvelles bouteilles.

« Ils t'ont fait quoi les curés pour que tu les détestes à ce point ?

– Ils existent, c'est une insulte à mon intelligence. Toutes ces foutaises de hippie, qui multiplie les pains, de paradis et de je ne sais quelle connerie encore. Tu crois qu'il faisait quoi leur Seigneur quand ma Bénédicte se faisait sodomiser par un petit con défoncé comme une mule pendant que ses copains lui écrasaient des clopes dans les yeux ou sur les tétons ? Il se tripotait en regardant le spectacle ? Si leur putain de Dieu existe, le jour où je vais y monter, c'est dans sa gueule que je vais multiplier les pains.

– O.K., O.K. France m'a dit que c'était bon pour toi. C'est une sage décision. Je ne sais pas ce qui lui prend, mais tu as bien fait de dire oui.

– Je dois bien t'avouer que, même si j'étais allé au bout, eh bien, ça me faisait peur. Ça me terrorisait.

– Tout va bien se passer. France a dû te dire qu'elle devait encore réfléchir mais je la connais. Si elle t'a proposé ça, c'est que tout est prêt dans sa tête. À la seconde près. Quand elle t'en a parlé, elle avait déjà tout mis au point. Il n'y aura qu'à suivre ses directives.

– J'ai peut-être mis un grain de sable dans son mécanisme. Je lui ai dit que je voulais en tuer un moi-même. Le fils de l'ancien maire.

– On est vraiment en phase tous les deux, hein, Vincent ?

– Comment ça ?

– J'ai demandé la même chose. Le fils du maire, je te le laisse, mais sur les deux qui restent, il y en a un qui va faire ma connaissance... »

Dire que je suis crevé ce soir est un doux euphémisme. Je tombe comme une souche sur mon fauteuil devant le journal de 20 heures, qui commence aux alentours de 20 h 30 après la publicité. J'imagine des gens, devant leur télé avant le journal, Post-it et stylo à la main en train de faire leur liste de courses. Hypnotisés par les pros du marketing. Je finis par aller me coucher, incapable de suivre le programme, et une fois au lit, plus moyen de fermer un œil. Je pense à France et à sa « solution ».

Les pousser au crime et les éliminer en état de légitime défense. L'idée de base est simple, foutrement simple, sa mise en place, c'est un autre problème. Je ne vois plus le fait que France soit flic comme un problème mais plutôt comme un gros avantage. Pour ce qui est de Bao, c'est le genre d'homme qu'il vaut mieux avoir à ses côtés que face à soi.

Je me tourne vers la photo de ma Bénédicte et la contemple. C'est en la bouffant des yeux que je tombe dans les bras de Morphée. Des bras rachitiques et fragiles. Fragiles comme mon sommeil. Aucun cauchemar ne vient pourtant le troubler. Ils n'ont pas le temps de s'installer tant ma nuit est agitée. Je me lève plusieurs fois pour aller aux toilettes. À chaque fois, Bill, couché au pied du lit, lève la tête et me lance un regard lourd de reproches.

« Eh oui, mon vieux, c'est aussi ça la vie de couple, supporter les errances nocturnes de l'autre. »

Bénédicte ne dormait que très peu, quatre ou cinq heures par nuit, depuis toujours, et cela semblait lui suffire. Elle n'avait jamais l'air fatiguée. Dès le petit matin, elle se levait en chantonnant des airs que je ne reconnaissais jamais.

Je me lève aux aurores et me prépare un café avant même de m'habiller. Je sors le boire dehors, sur la terrasse. Je chantonne un de ces airs que je ne connais pas. La plus mauvaise idée de la journée. Si tôt le matin.

« Enculé » est un mot que l'on utilise rarement à mon âge, mais en voyant sa sale gueule installée sur ma terrasse, sur mon fauteuil, c'est le premier mot qui me vient à l'esprit.

« Enculé !

– Salut, Vincent.

– Caïx ! Qu'est-ce que tu fous là, espèce de, de... d'enculé. Tu n'es pas censé avoir disparu ? Ma seule bonne nouvelle de la semaine tombe à l'eau.

– J'ai disparu. Il y a un petit cabanon au bord du Lot, assez confortable, à quoi... cinq cents mètres d'ici.

– Ce cabanon m'appartient, enculé. Pourquoi tu te caches ? Si j'avais vingt ans de moins, tu serais déjà empalé sur un des poteaux de la clôture.

– Mon fils sort la semaine prochaine, et on va m'en mettre plein la gueule. Je préfère prendre un peu le large.

– Lâche. Fidèle à toi-même, enculé !

– À ce stade de “vie de merde” qu'est la mienne, je me fous de ce genre de détail. »

Je garde le silence en le fixant. Le dégoût que m'inspire cette pourriture de Caïx est immense et fort, mais moins que mes douleurs. Du coup, je m'assois en face de lui et commence à déguster mon café. Il a un curieux arrière-goût de vomi ce matin. La plus belle ordure de la région étant assise à moins de deux mètres de moi, cela n'a rien d'étonnant. Rares sont les patrons du coin à qui il n'a pas piqué quelques milliers d'euros, et nombreux sont les maris dont la femme a fini à califourchon sur la demi-molle de ce fumier. Elles ont toutes fini par l'affirmer au cours de soirées arrosées, accoudées à la buvette de la fête du village : sa majesté monsieur le maire bande mou. La seule fois de sa vie où il a bandé assez dur pour se reproduire, il a donné naissance au monstre qui a tué et violé ma femme.

Il commence à être gêné par mon silence. Croise les bras, les décroise. Même mouvement avec les jambes. Il attend peut-être que je lui offre un café et des croissants.

« La machine à café est toujours au même endroit, le sucre et les petites cuillères aussi. Tout est tel que ma femme l'avait organisé. Cette femme que ton fils a torturée et tuée. »

Il se lève et rentre dans la maison. Il est maigre et voûté, c'est une loque. Il pue. Je n'ai pas pitié de lui pour autant. Si je pouvais faire en sorte qu'il tombe encore plus bas, je le ferais. S'il était mort avant moi, je serais allé cracher sur sa tombe, comme disait Boris. Et à mon âge, on a plus souvent envie de pisser que de cracher. Mon nez m'apprend avant mes yeux qu'il revient. Aigre et agressif. Comme lui avant de devenir ce reste d'homme. Le plus affamé des charognards n'y toucherait pas. Je vois qu'il est comme moi :

il bouge, il respire, il boit et mange, mais il est mort. Aussi mort que moi. L'odeur en plus.

« Il fallait que je te parle, Vincent.

– Tu aurais pu me téléphoner. Mon nez ne s'en serait que mieux porté.

– Ce ne sont pas le genre de choses que l'on demande par téléphone.

– Demande ? Tu débarques chez moi sans prévenir, tu dors en cachette dans mon cabanon, tu bois mon café, alors qu'il y a vingt ans que je rêve de te voir crever et tu veux me demander quelque chose ? »

Le téléphone sonne dans le salon, les fenêtres sont toutes grandes ouvertes et j'entends le doc me dire de le rappeler au plus vite.

« Tu as des problèmes de santé, Vincent ?

– Ouais, surtout depuis quelques minutes. Avoir ta sale gueule en face de moi dès le matin ne peut pas me faire du bien. Maintenant, dis-moi ce que tu veux, que je puisse refuser et dégage d'ici.

– Je peux te prendre un truc un peu plus fort que le café ?

– Je ne sais pas si tu te rappelles, mais avant on était amis et tu savais où se trouvait le bar. Avant que ton fils ne tue ma femme et que tu n'essayes de la faire passer pour une allumeuse aux yeux de tous. Les bouteilles sont toujours au même endroit, rapporte-moi une bière. Tu auras fait au moins un truc utile dans ta journée, enculé. »

Il revient deux minutes plus tard, toujours précédé de cette odeur de sueur dégueulasse. Il pose la bière décapsulée devant moi et s'installe en face d'un whisky XXL. Il en avale la moitié, d'une gorgée. Il a le regard aussi vide que celui d'un curé tentant de comprendre l'évolution selon Darwin.

« Je veux que tu le tues.

– Pardon ?

– Je veux que tu tues mon fils.

– Tu en as bu combien depuis que tu es réveillé ?

– Assez pour trouver le courage de venir ici.

– Finis celui-là, il te donnera le courage de te barrer vite de ma vue. »

Bill, qui sent que notre visiteur m'énervé, même si je n'ai pas haussé la voix, se met à grogner.

L'enculé ricane en le regardant. Puis lève le pied comme pour le frapper.

« Si tu touches à un poil de mon chien, je vais chercher le fusil. Barre-toi d'ici !

– Il faut que tu le fasses, Vincent. On te comprendra, tu auras des circonstances atténuantes ou je ne sais quoi, et à ton âge tu as peu de chances de finir en prison. Moi, je suis humilié et à sa sortie ce sera pire. S'il se fait tuer, je...

– Tu n'es vraiment qu'un gros tas de merde, de lâcheté et d'ordures ! Enculé ! »

Là, j'ai haussé la voix. Bill trouve le courage de partir se planquer dans son panier. La porte de mes voisins s'ouvre et Bao passe la tête dans l'entrebâillement.

« Salut, Vincent, tout va bien ? »

Caïx, l'enculé, éclate de rire.

« Tu dois te sentir comme au pays avec ce genre de voisins, hein, Vincent, toi qui as toujours aimé les négros. »

Bao ouvre la porte en grand et sort. Caïx écarquille les yeux et se tasse sur sa chaise, MA putain de chaise. Puis il se lève et part en courant. Omon apparaît derrière mon ami, qui lui ordonne de choper le fuyard. Tous les trois disparaissent de ma vue au coin de l'impasse pour réapparaître quelques minutes plus tard. Bao fait un gros câlin, d'une main, à l'ancien maire dont les pieds flottent à trente centimètres du sol. Omon les précède en reculant et en grognant, ses gigantesques crocs prêts à croquer ce tas de merde.

« Je vais appeler un ami, Bao. Tu peux le tenir un moment ? »

Bao balance Caïx sur une chaise et se plante derrière lui.

« Omon, garde ! »

Le molosse s'assoit devant l'enculé et le fixe de son regard noir en grognant. Bill apparaît pour venir s'installer à côté de son acolyte et se met à grogner lui aussi. Caïx ne rigole plus du tout cette fois-ci.

Albas répond à la deuxième sonnerie.

« Tout va bien, Vincent ? »

– Oui, je voudrais t'offrir un café, j'ai une surprise pour toi. Fais vite, il y a un chien de près de cent kilos qui est prêt à déballer ton cadeau.

– Je pige que dalle, mais je suis là dans une dizaine de minutes, ça ira ?

– Parfait. »

En attendant l'arrivée d'Albas, je prends Bao à part et lui raconte ce qu'est venu me demander l'enculé. L'enculé en question est tétanisé sur sa chaise, les deux chiens lui font toujours face, même si la présence de Bill passe, un peu, inaperçue.

« Vincent, c'est très bon pour nous ça, il faut que j'en parle à France.

– En quoi est-ce que c'est bon ?

– Si tu dis au gendarme ce que cet enfoiré...

– Enculé, c'est un enculé !

– ... ce que cet enculé vient de te proposer, il va se passer quoi à ton avis quand son fils va se faire zigouiller ? Ton ami Albas va soupçonner qui en premier d'après toi ?

– Moi, je pense plutôt que c'est une complication. Parce que son fils, justement, c'est moi qui veux le buter. En légitime défense, O.K., mais si je raconte ça à un gendarme et que comme par hasard quinze jours ou trois semaines plus tard je le dézingue, ils vont peut-être se poser des questions, tu ne crois pas ?

– Mouais, merde. J'en parle à France aussi vite que possible. Je crois que ton ami bleu arrive.

– Bleu, je ne sais pas, mais quand il va voir la surprise que j'ai trouvée sur ma terrasse ce matin, il va être vert. »

Albas descend de voiture et se dirige vers nous. Il est costaud, c'est un solide gaillard comme son père ; ça n'empêche pas sa main de disparaître dans celle de Bao lorsque je fais les présentations. Gaspard s'approche de moi et me glisse quelques mots à l'oreille.

« Bon sang, j'ai jamais vu ça de ma vie, je comprends mieux pourquoi tu me disais qu'il faudrait que je vienne avec toute la brigade si je devais lui rendre visite.

– C'est quelqu'un de bien, tu verras.

– Heureusement, Vincent, heureusement. »

Puis il continue d'une voix plus forte :

« Alors, Vincent, pourquoi tu m'as fait venir, un problème ?

– Je dirais plutôt une surprise, jette un coup d'œil sur la terrasse. »

Il referme le portillon devant lequel nous étions venus l'accueillir et avance de quelques pas.

« Putain de Dieu ! Caïx !

– Ouais, ce fumier était planqué dans mon cabanon au bord du Lot depuis sa disparition. Chez moi, bordel !

– Il t'a donné quoi comme explication ?

– Son fils va sortir et il flippe que tout le monde lui tombe dessus.

– Fidèle à la réputation de sa famille. Bon sang ! mais qu'est-ce que c'est

que ce chien ?

– Oh, Omon. C'est le chien de mon ami.

– Tel maître... C'est lui qui pue comme ça ?

– Ah non, ça c'est l'odeur du courage et de l'honnêteté de notre ami Caïx. Ce connard squatte mon cabanon au bord de l'eau et il n'a même pas eu l'idée d'aller piquer une tête pour se décrasser. Lâche et pas un gramme de cervelle, s'il n'avait pas été élu maire, il aurait pu entrer dans les ordres. »

Gaspard Albas ricane puis son visage se ferme, ses mâchoires se contractent, il se prépare à faire face à Caïx. Bao nous quitte le temps de passer un coup de fil, sûrement à France.

Caïx commence à supplier le gendarme dès qu'il l'aperçoit ; du coup, Gaspard se remet à sourire, il prend même quelques secondes pour savourer le spectacle.

« Tu n'as pas honte, Caïx ? Tu n'as pas honte de te mettre dans un état pareil pour deux gentils toutous ? »

Et là il éclate de rire. Ça provoque toujours un sentiment étrange de voir un membre de la famille Albas rire aux éclats. Un peu comme quand Bao se balade avec des chouchous roses dans les cheveux. Un souvenir me revient, de bien loin : un jour, ce devait être il y a une bonne trentaine d'années, je passais sur la place devant le café Richard, c'était la pause sur un chantier en cours et plusieurs types éclusaient des bières, dont le curé qui rigolait avec eux en s'enfilant quelques galopins ; au moment où je m'y attendais le moins, mais peut-on jamais s'attendre à un truc pareil, le curé a dit un truc intelligent. Comme ça, *pof*. Je suis bien incapable de me rappeler ce qu'il a bien pu dire tellement j'étais mal à l'aise. Eh bien, c'est ce sentiment que je ressens en entendant Albas rire à gorge déployée. Caïx, quant à lui, continue à miauler comme un chaton en détresse. Puis il se fâche.

« Vous êtes en train de vous moquer de moi alors que je suis en danger ! Vous, un représentant de la loi ! En portant l'uniforme en plus. Je vais vous attaquer en justice. »

Albas le saisit par l'épaule et le relève d'une main, aussi facilement que s'il jetait une chaussette sale. Caïx hurle au scandale, à l'abus de pouvoir. Mais le gendarme, très psychologue sait trouver les mots.

« Ouais, c'est ça j'en parlerai à mon père. Tu ouvres ta gueule encore une fois et tu vas savoir ce qu'est l'abus de pouvoir, mon con. »

Le silence tombe, les épaules de Caïx aussi. Résigné, il suit le gendarme sous la garde des deux molosses. Enfin du molosse et de Bill. Ils croisent Bao, qui revient.

« Il a une bonne tête de con ce Caïx.

– S'il en avait que la tête... »

Bao éclate de rire et je vais chercher deux bières pour finir de rire en bonne compagnie.

« Je dois te laisser, Vincent, j'ai promis une visite à ma mère et elle n'est pas de ces femmes que l'on peut avoir envie de contrarier. France est au

courant de tout, elle gère.

– À plus tard, Bao. Je suis déjà crevé, je vais aller poser mes vieux os sur leur fauteuil préféré et faire leur fête à ces deux binouzes. »

La sonnerie stridente et insistante du téléphone m'accueille quand je rentre au frais. Je laisse le répondeur faire son boulot pour entendre le doc râler après moi.

« Bon sang, Vincent, est-ce que tu vas enfin te décider à me rappeler ou à passer me voir ? Écoute bien, espèce de vieil emmerdeur : si je n'ai pas de tes nouvelles d'ici ce soir, je passe te voir après mes consultations. C'est vraiment important ! Vieux salaud, si tu ne me rappelles pas, ce que tu ne feras pas, à ce soir. »

Je n'ai pas vraiment peur de ce qu'il va m'annoncer. Je suis condamné, qu'est-ce qu'il pourrait m'apprendre de pire ? Qu'il a déjà réservé ma place en enfer ? Ça me fait une belle jambe, tiens ! Ils ne vont pas être déçus du voyage en bas quand je vais débarquer. Quand Lucifer va savoir que j'arrive, il va revenir sur terre pour jouer dans une série télé, juste pour ne pas avoir à me supporter.

Je m'endors assez rapidement devant les infos de 13 heures. Non pas que ça ne m'intéresse pas ce qu'ils racontent, ça me sidère. J'ai fait la guerre, alors j'ai vu mon lot d'horreurs, mais ce qu'est en train de devenir ce monde me sidère. Ce que l'homme en fait au nom de son dieu fric ! Déjà le curé et son petit Jésus me les brisent sévère mais là ! Ils détruisent la planète, centimètre par centimètre pour engraisser leurs comptes centime après centime. Les messies peuvent aller se rhabiller, le maître ultime est entré dans la partie et il met une belle raclée à tout le monde. Il fixe les règles du jeu. Le dieu dollar, euro, yen, tient l'Homme par les couilles et il a une sacrée poigne. Les glaciers deviennent des flaques, les forêts brûlent, la mer est une poubelle à plastique et les espèces animales disparaissent les unes après les autres, mais tant que la bourse ne s'effondre pas, tout va bien. Ils ont juste oublié, ces grands puissants, si intelligents et novateurs, que nous aussi on est des animaux, qu'eux aussi sont des animaux et que notre tour viendra à nous aussi. Et en bon misanthrope, je me dis que le plus tôt sera le mieux.

Je manque faire un infarctus dès mon réveil. J'ouvre les yeux sur le visage furax du doc collé à quelques centimètres du mien. Ses mâchoires sont crispées, une veine palpable au milieu de son front.

« Espèce de vieil enfoiré têtue, tu dors ? Tu n'as même pas la politesse d'être mort, bordel ! Trois jours, trois jours que j'essaie de te joindre, que je te laisse des messages sur ce putain de répondeur et toi tu dors ! D'ailleurs, depuis quand les vieux cons dans ton genre, en pleine campagne, ont un putain de répondeur ? Hein ?

– Salut, Doc.

– Salut, Vincent, comment tu te sens ? »

Sa colère est retombée d'un coup, comme toujours. Il est incapable de rester en colère plus d'une quinzaine de secondes d'affilée. Il se recule et s'installe sur le fauteuil en face du mien. France est là, elle aussi, l'air mal à l'aise.

« Je suis désolée, Vincent. Quand il m'a dit qu'il était ton médecin et que tu ne répondais pas à ses coups de sonnette, j'ai utilisé mon double pour lui ouvrir.

– Ne t'inquiète pas, il aurait fini par casser une vitre pour entrer, ça me fait faire des économies du coup. Vu que je ne l'ai pas appelé, il ne va pas avoir le culot de me demander ma carte vitale pour me facturer une visite à domicile.

– Ce que j'ai à te dire est vraiment très important, Vincent. Madame, pourriez-vous nous servir un verre le temps que nous parlions ?

– Elle peut rester, c'est plus qu'une voisine, c'est une amie et l'esclavage a été aboli je te rappelle, si tu veux un verre, tu bouges tes vilaines fesses à 50 euros les dix minutes à domicile et tu te le sers. Profites-en pour nous servir quelque chose à France et à moi. On va s'installer sur la terrasse. »

Le doc n'est pas aussi bon serveur que médecin mais il fait le job. Il nous apporte des bières et s'est pris la bouteille de whisky, un Elijah Craig qui m'a coûté une fortune. C'est bien plus efficace que les benzodiazépines mais beaucoup plus cher. Il s'en sert une bonne dose qu'il vide d'un trait avant de s'en remettre une. Il frotte sa figure comme pour la débarrasser de la tension qui lui froisse les traits. Son visage envahi par la fatigue me fait penser à ce type qui s'est foutu la gueule en l'air, défoncé aux benzos, sa femme enceinte.

« Bon ! Vincent, j'ai un truc vraiment très important à te dire. Mais vraiment.

– Ça, je l'avais compris tout seul.

– Voilà, Vincent, c'est à propos de tes dernières analyses. Je te les ai apportées et...

– Tu ne veux pas aller nous chercher un décapsuleur avant de passer aux choses ennuyeuses ? »

France se lève et rentre dans la maison à la recherche du sésame à bière.

« Bon, je peux te parler ou tu veux aller arroser tes rosiers avant ?

– Fait encore trop chaud, faut attendre un peu qu'ils soient à l'ombre.

– Alors...

– Mais on attend que France soit revenue.

– Putain, mais t'es pas possible ! Désolé, madame, je ne vous avais pas entendue revenir.

– C'est bon, Doc, elle est en âge de supporter ton vocabulaire catastrophique. Alors, il me reste combien de temps ? Un mois ? Moins ? »

Un truc que je n'aurais jamais cru voir un jour se produire : le doc se met à pleurer. Discrètement, quelques larmes coulent le long de ses joues amaigries par la fatigue. C'est vrai qu'on a toujours été comme chien et chat tous les deux et c'est vrai qu'on s'aime bien au fond, mais je n'aurais pas pensé que venir m'annoncer une mauvaise nouvelle puisse le mettre dans cet état.

« J'ai moi-même appelé le professeur de Toulouse qui a procédé aux analyses de tes prélèvements et il est formel, Vincent : tu n'as rien. Que dalle, *nada*, rien !

– Quoi ? Mais la dernière fois qu'on s'est vus tu m'as dit qu'il me restait à peine quelques mois.

– C'est sur ces analyses-là qu'il y a eu une faute, Vincent, une énorme faute. Ce ne sont pas les tiennes que j'ai eues. J'ai passé toute une journée au téléphone pour y comprendre quelque chose. Mais cette fois-ci il n'y a pas d'erreur, tu n'as rien. Ah si, je vais te prescrire un petit cachet contre le cholestérol. »

France se précipite vers moi et me serre dans ses bras, puis elle fait de même avec le médecin. Ils rient et trinquent à ma santé. Ma sacrée putain de bonne santé. Mes jambes tremblent un peu lorsque je me lève, elles ne tremblent déjà plus lorsque je rentre dans la maison en claquant la porte et en gueulant :

« Putain ! Mais c'est une putain de catastrophe ! »

« Une putain de catastrophe ! »

Je hurle, dans la salle de bains, face au miroir, face à ma vieille et sale gueule. En pleine santé.

Je t'en foutrais du cholestérol, moi ! Qu'est-ce que je vais faire avec du cholestérol ? Un AVC dans dix ans ? Moi, c'est mon cancer que je veux ! Je veux qu'il me bouffe de l'intérieur, qu'il me tue à petit feu. Je suis déjà mort, moi. Je suis prêt et mon cancer me laisse tomber. Putain, on peut vraiment plus faire confiance à personne. Et là, ça me prend, comme ça, je relativise. Oui, moi. Il y en a qui n'ont rien demandé à personne, qui ont des enfants, qui sont jeunes et ont toute la vie devant eux et qui apprennent qu'ils vont crever dans trois mois. Moi je râle parce que je ne vais pas crever. Alors que je suis déjà mort. Je ne vais pas souffrir, je ne vais pas mourir. Pas le mois prochain. De toute façon, je suis mort depuis plus de vingt ans. Ils disent comment déjà, les jeunes ? Les *Valquingue dèdes* ? Je suis un putain de vieux zombi, je suis le Baron Samedi, cet enfoiré de Jésus. Je suis mort.

Y a des gamins qui l'ont, merde ! Ils n'ont rien demandé eux, ils sont innocents et purs. Des femmes sont bouffées de l'intérieur par ce salopard, comme si elles n'avaient pas assez à subir les saletés de mecs pourris jusqu'à l'os. On a eu Tchernobyl : des milliers, des millions d'innocents l'ont eu et moi j'ai du cholestérol ? Le truc qu'on vend dans des sandwichs ? J'ai un micro-ondes dans ma cuisine, je fous de l'aérosol dans mes chiottes quatre fois par jour, je fume un paquet de clopes par semaine depuis un mois, putain ! J'ai même demandé à ma feignasse de neveu de me ramener du McDonald's de temps en temps. Et rien. Même pas un petit angiome. Pas un vilain carcinome. Moi, tout ce que je voulais, c'est un truc en « ome » qui me tue une bonne fois pour toutes. Juste pour être mort. Juste pour finir de mourir. J'en ai marre de mourir depuis vingt ans. De mourir de l'absence de ma douce. Moi, je voulais juste mourir. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de son cholestérol de merde ? C'est pas lui qui va me tuer à mon âge, je veux mourir ! Merde !

C'est une putain de catastrophe !

Je ressors, toujours aussi furax. France et Crayssac n'ont pas eu le temps de bouger. Je m'approche de lui, menaçant. La menace lente quand même, merci l'arthrose.

« Tu es sûr de ton erreur ? »

– Je suis tellement désolé, Vincent.

– Non, tu n'es pas désolé. Tu es heureux parce que je ne suis pas condamné. Tu es un bon médecin, même si c'est moi qui t'ai appris à réduire une luxation du genou. Tu es un bon médecin et tu es heureux de venir annoncer à un patient que tu suis depuis cinquante-cinq ans qu'il n'est pas mourant. Et

pourtant, tu vois, tu viens de détruire le peu de vie qu'il me reste. Tu viens de gâcher ma mort. Et à mon âge, dans la vie, il n'y a rien de plus important que la mort.

– Je vais te prescrire un tranquillisant, Vincent. Une petite piqûre. C'est le choc. Tu vas te reposer et ça va aller. »

France doit voir dans mon regard que cette phrase, « ça va aller », va réveiller ma colère, alors elle me tend ma bière. Elle est fraîche mais me semble minuscule, sa petite sœur arrive aussi vite et je me calme un peu. France n'est pas médecin, elle est flic, mais elle a mis moins de temps que le doc à comprendre que je suis devenu un foutu vieil alcoolique que l'on calme assez rapidement à coups de Leffe.

Je m'excuse d'être devenu alcoolique, mais j'étais censé être mourant, et maintenant la bière va me ruiner. Je vais mourir en mauvaise santé et pauvre et ça, ça me rend vraiment triste. Alors je me fous à chialer. Avec un peu de chance, comme dit le doc, c'est le choc et ça va passer.

Et puis je me dis que je vais voir si Makan va devenir aussi costaud que son père, si Adama va devenir aussi belle que sa mère. Que peut-être, je vais avoir assez de temps pour leur inculquer un peu du vieux con qui est en moi. Et ça va mieux. Un peu. Je continue à chialer, mais il n'y a plus de rage dans mes sanglots. Juste de la tristesse. Des pleurs discrets. Je me tourne vers France, elle est bouleversée, ses grands yeux inondés de larmes me regardent, une main fine est posée sur sa bouche, l'autre sur ma pogne, et ses épaules de sportive sont secouées par des tremblements.

« Tu as les plus beaux enfants que j'ai jamais vus, France, que j'ai jamais eus. Je vais les voir grandir un peu et ça, ben ça, putain, ça me fait plaisir. Je vais les voir devenir des gens bien. Quand je partirai, au moins, je serai sûr que quand ils seront vieux, ils seront aussi chiants et cons que moi. Je vais travailler cette partie de leur éducation, si tu veux bien. On n'a pas eu d'enfant ma Bénédicte et moi, alors, si tu me l'autorises, je laisserai un peu de moi sur cette vieille planète de merde à travers eux. Y a bien mon neveu, mais il est tellement con...

– C'est quelqu'un de bien, Vincent, il se fait beaucoup de souci pour toi.

– Je sais. C'est un mec bien, mais tu ne veux pas que j'aille le lui dire non plus, si ? Je le ferai, le dernier jour. La dernière fois que je lui parlerai, je lui dirai que je l'aime fort et que je le remercie d'avoir encaissé toutes les saloperies que je lui ai balancées dans la tronche alors qu'il est la dernière personne de ma famille à se soucier de moi. Mais il sait, au fond, que je l'aime. Si ce n'était pas le cas, il n'aurait même pas le droit d'entrer chez moi. Maintenant, je vais vous demander de me laisser, j'ai besoin de me reposer.

– Bao passera pour t'apporter le repas dans un moment.

– Merci, je t'aime, France. Tu es si belle, si parfaite, ta famille est tellement magnifique. J'aurais pu tomber amoureux de toi, mais tu as eu de la chance, tu as Bao et c'est un putain de mec bien. Doc, tu as déjà eu le plaisir de le rencontrer ?

– Non, Vincent, ce monsieur semble être en parfaite condition physique. Et ça m'arrange bien, je l'ai aperçu un soir aux urgences, mon tensiomètre ne ferait pas le tour de son bras, je pense. Je crois que je n'oserais même pas lui tapoter le genou pour tester ses réflexes.

– Je te remercie, Doc, de t'être déplacé, et désolé pour mon silence. Tu peux rentrer te reposer.

– Oh la journée n'est pas finie, tu étais ma première visite à domicile. Je rentre rarement avant 21 heures, tu sais. Tant qu'on n'aura pas trouvé quelqu'un pour remplacer cette vieille peau de vache de docteur Douelle, je vais me faire des journées de dingue. Elle t'embrasse, d'ailleurs. »

Une fois le doc parti sauver des vies ou plus exactement prescrire du Kardégic et de la Miansérine, j'explique à France que la vieille bique de docteur Douelle n'est autre que la femme du docteur Crayssac et qu'elle a pris sa retraite il y a deux ans. Les petits vieux ne vont pas aller consulter en ville et puis par ici, le médecin fait partie de la famille. Dans nos villages, c'est simple, pour les papys et les mamies, il y a le médecin qui est dieu, et ses apôtres, le maire, le boulanger et les patrons du Spar, qui sont des gens adorables au passage. Alors Crayssac a récupéré plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la patientèle de sa femme et se tape des journées de dingue alors qu'il est lui-même en âge de prendre sa retraite.

Et j'aborde un sujet plus grave :

« Comment on va faire du coup, nous ?

– Comment ça, comment on va faire ? On va faire ce qui est prévu et point barre.

– Mais moi, je voulais venger ma douce et aller la rejoindre, c'était ça le plan. J'ai astiqué l'un des fusils de papa exprès. Mais j'étais mourant... se coller une balle dans la tête quand tu es mourant, c'est facile, mais quand tu ne l'es plus...

– Ouais, Vincent, mais ta vengeance tu vas prendre le temps de la savourer. Tu ne crois pas en la vie après la mort alors, ça t'aurait servi à quoi de te flinguer juste après ta vengeance ? Là, tu vas en profiter, la savourer, la faire rouler sur ta langue chaque matin au réveil pour en faire exploser les parfums. Et tu auras le droit d'enseigner à mes gosses comment devenir un bon vieux con. »

Elle se lève et vient me serrer dans ses bras, juste comme ça. Un câlin, ça en fait des années qu'on ne m'a pas fait un câlin. Alors je la serre dans mes bras aussi. Je pense qu'un papa ressent ce genre de chose lorsqu'il a ses enfants dans les bras. Je ne suis pas un vieux vicelard, je suis un mort qui serre sa fille dans ses bras. Je l'aime comme ça en tout cas.

« Je dois vraiment filer, Vincent, la livraison des repas ce soir c'est Bao, et essaye de ne pas me le renvoyer avec trois apéritifs dans le nez. Après, quand il raconte les histoires aux enfants avant d'aller au lit, il part dans des délires pas possibles et ça n'en finit plus. »

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, mais je m'en fous totalement. Je devrais être effondré, je devrais aller chercher le fusil, me le coller dans la bouche et faire sauter cette vieille cervelle qui ne sert plus à grand-chose. Et puis j'ai une idée.

Je me lève et commence à fouiller les tiroirs de la maison. Je sais qu'il est quelque part et je suis bien décidé à remettre la main dessus avant la livraison de Bao.

Et le voilà, mon vieux magnétophone. Je retrouve même deux cassettes vierges, encore dans leur emballage. Je prends tout ça puis sors m'installer sur la terrasse et en insère une dans le poste. J'appuie sur la touche rouge, « REC », va savoir ce que ça veut dire...

Et je commence à causer, tout près du « Mike » comme y disent à la télé.

« Il était une fois un vieux monsieur grincheux qui vivait dans une belle campagne où on faisait du bon vin. Ce vieux monsieur s'appelait Vincent et il aimait bien le bon vin. Mais il n'était pas né vieux et grincheux. Il était né dans une belle et gentille famille, il n'y avait pas de télé, il n'avait pas d'ordinateur ou du *ternet*. Mais il était heureux... »

Je ne sais pas combien de temps j'ai parlé, tout y est passé. Bon, j'ai évité de raconter ma première pignolle en pensant à la belle Josefa, qui tout juste arrivée d'Espagne venait faire un peu de ménage pour aider maman à la maison. Je ne me rappelle pas si elle était vraiment belle, mais elle était vraiment plantureuse et... Bon, j'ai évité de parler de ça. Je me suis arrêté à la fin de la cassette de 90 min et j'ai commencé la deuxième avant que Bao n'arrive.

Avant que Bao n'arrive et ne me chamboule tout dans la baraque ! La salle à manger n'avait pas dû servir depuis vingt ans. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis, ma Bénédicte en avait plein, elle savait se faire des amis. Elle était forte pour ça. Pareil pour ses ennemis, elle a choisi les pires. Elle était forte, ma Bénédicte.

Nous nous sommes fait un festin avec des restes que sa mère lui avait donnés pour moi. Voyant la quantité de nourriture, je n'imagine même pas la taille du plat d'origine. Entre deux bouchées de mafé, mon ami m'annonce qu'ils partent en week-end avant que « tout ne commence ». La maman de Bao, qui sera chargée d'arroser leur jardin, viendra me rendre visite le samedi et en profitera pour me livrer mon repas du soir, et ceux du dimanche et du lundi. Mes papilles sont dans un état d'excitation, t'imagines même pas ! Si je peux garder Omon trois jours ? Bien sûr que je peux. Bill, dans son panier, remue la queue sans prendre la peine de se lever ; il est discret dans la joie, comme son maître. Omon est à Bill ce que Bao est au vieux con grincheux que je suis. Il est ce que je ne serais plus jamais, jeune, beau et fort.

Ce soir, je me couche détendu. Pas mal bourré, ce qui actuellement revient au même. L'alcool a ce dangereux pouvoir de faire fuir les démons, les mauvais souvenirs, les douleurs et les insomnies. Je deviens peut-être alcoolique, mais je m'en fous. À mon âge, devenir dépendant n'est pas

vraiment grave. Je serai mort bien avant que cette dépendance ne devienne dangereuse. Alors je la titille, je joue avec elle. Je sais que ce n'est pas elle qui me tuera, alors je l'emmerde ! Ouais, bien comme il faut, avec les formes. Je l'emmerde. Demain matin, je me fais un petit déjeuner à la bière.

Je suis vieux, je suis seul, je suis alcool, je suis une caricature. J'étais jeune et plutôt pas mal. Grand et fort. Les filles du coin me tournaient autour et je me suis permis le luxe de choisir la plus belle, ma Bénédicte.

Je suis vieux, je suis seul, je suis alcool. Je suis bourré, mais pas assez pour oublier de lui adresser un baiser. À ma Bénédicte, à son image.

Sur du papier.

C'est encore une belle journée qui m'accueille au réveil. Et moi, les belles journées, ça m'emmerde. Parce que c'est du boulot. Faut arroser les plantes dont la nature se moque. Faut remplir la gamelle du chien cinq fois par jour. Faut boire, surtout, faut bien s'hydrater. Mais bon, comme j'ai encore un peu la gueule de bois, je commence par un bon café. En fin de matinée il y a Magali qui vient, avec son sourire, alors je range la maison et me fais tout propre. À mon âge, on ne dit plus « tout beau », on dit « tout propre ».

Aujourd'hui, il y en a qui jouent avec la vieillesse. Qui trichent. Faudrait pas oublier que la Welch, la Raquel, elle n'a pas loin de mon âge. Alors les gamins qui se la tripotent en pensant à elle, posez-vous des questions ! Ma Bénédicte, elle n'avait pas les nichons qui me regardaient en face, limite insolents. À partir d'un certain âge, elle a commencé à avoir un strabisme des nénés. C'était beau. Tu cherches leur regard et c'est excitant, bien plus que ceux qui te fixent droit dans les yeux, à la limite de la provocation. En gros, et pour la faire courte, c'est un vendredi de fin août.

Let the sunshine,

Let the sunshine in...

La fin d'après-midi arrive et je suis à peine éméché. Deux trois bières dans la journée et un petit whisky quand France est passée me faire une bise avant de partir en week-end. Les au revoir à la belle petite famille qui s'éloigne au bout de l'impasse. Les rires avec Magali, ses sourires. La petite balade au village avec elle, afin de faire deux trois courses. La partie de rami... Et me voilà sur ma terrasse, bière bien fraîche à la main. Tout seul et presque de bonne humeur.

Le téléphone sonne dans la maison. C'est bien qu'il sonne. C'est comme les voitures, faut les faire tourner de temps en temps, sinon le jour où on en a besoin, elle refuse de démarrer.

Mon neveu explique à mon répondeur qu'il a appris la nouvelle au sujet de mon cancer. Sa voix saute de la fureur à la joie comme s'il n'avait pas fini de muer. Fureur de l'avoir appris par hasard lors d'une consultation chez le doc, qui a fait une gaffe, pensant qu'il était déjà au courant, et la joie que je ne sois, en fait, pas malade.

Je me dis que je pourrais le rappeler et l'inviter à venir manger avec moi. Ce serait sympa, mais, pour ça, il faudrait que je me lève.

Je fixe Bill avec intensité, j'essaye de lui ordonner, par la pensée, d'aller me chercher le combiné. Je suis peut-être un peu plus saoul que je ne le pensais. Bill ne bouge pas, alors je me penche en avant et attrape une autre bière et le décapsuleur. À une époque, je les ouvrais avec les dents, maintenant je commence même à galérer avec un décapsuleur. C'est précis comme geste,

faut pas croire.

Décidé à faire ma B.A., je me lève pour appeler l'autre crétin et l'inviter. Je passe par la cuisine prendre deux trois munitions dans le frigidaire, sers une tournée de croquettes, attrape une cigarette au passage et je reviens m'installer face au soleil qui se couche de plus en plus tôt.

Et merde.

J'ai oublié le téléphone.

Alors je me relève et je vais le chercher. C'est vraiment très sympa de ma part, je sais que les soirées en compagnie de mon neveu ne sont pas des plus amusantes, mais ça reste un bon gars. Je vais peut-être même faire péter une bouteille de Haute Collection, ah non, il ne boit pas de vin rouge. Il en boit mais ne l'apprécie pas. Il boira du blanc, je dois avoir une bouteille de secours quelque part ; moi, je resterai à la bière.

Si j'avais su ce qui m'attendait le lendemain, je lui aurais fait péter le bouchon à la Haute Collection.

C'est samedi, fait chier ! J'ouvre les volets, une pluie violente et un vent chaud me font un début de toilette. J'ai un mal de crâne à faire souffrir Conan le barbare, faut dire que le neveu s'est lâché hier soir, il était tellement content d'apprendre que j'étais en pleine forme, enfin dans la meilleure forme possible à mon âge, qu'il s'est enfilé presque autant de pinard que moi. Je dis bien « presque », faut pas me chercher à ce jeu-là. C'est toujours moi qui gagne, jusqu'au lendemain matin. Ce matin. Un matin de merde. Inutile de préciser que je suis d'une humeur de chien. Chiens qui vont passer la journée à me salir la maison avec ce temps de...

Il est hors de question que je m'habille ou que je me lave ou que je... Et merde ! la maman de Bao doit passer cet après-midi. Alors je me lave et je m'habille. Je me fais un café en grognant, des tartines en râlant. Le téléphone sonne. Hier, mon neveu a eu la bonne idée de m'ajouter un combiné dans la cuisine et un troisième dans la chambre. Il a dû penser que je répondrais plus souvent. Je lui donne raison en décrochant, on me raccroche au nez aussitôt. Le café déborde et les tartines sont brûlées. Une bonne journée de merde qui commence.

Je nettoie un peu, comme chaque matin, mais ce matin, je le fais en râlant. Je regarde mes jeux, que je trouve chiants. Je râle un peu dans chaque pièce de la maison. Je décide même d'aller nettoyer la cave : après le court séjour de Omon, elle est dans un sale état et quitte à passer une journée de merde, j'aime faire les choses à fond.

À midi, je me régale avec les restes de mafé ; les petites sœurs Leffe commencent un ballet virtuose sur la table de la terrasse, mais je ne veux pas être ivre mort quand maman Bao va débarquer. Après le repas et un bon petit café, je m'installe pour une petite sieste, la terrasse sera à l'ombre jusqu'en milieu d'après-midi.

Un bruit de bouteilles qui s'entrechoquent me réveille. J'ouvre les yeux et vois une superbe femme noire en train de débarrasser la table. Pendant un instant, je me demande à qui j'ai à faire ; la description que Bao a faite de sa mère ne ressemble pas franchement à la merveille que j'ai sous les yeux.

« Mon fils m'avait dit que vous étiez un bon vivant, mais pas à ce point. Quatre bières à 15 heures ? Ce n'est pas très sérieux. Sinon, enchantée, je suis la maman de Bao, Amina.

– Tout autant enchanté, je suis Vincent. Je voulais débarrasser ça avant votre arrivée mais le sommeil est parfois plus fort.

– Vous voulez bien me montrer la cuisine, Vincent, je vais cuisiner un peu si ça ne vous dérange pas. J'ai bien fait de faire quelques emplettes avant de venir, faut vous remplumer, vous êtes tout maigre. »

Je l'accompagne à la cuisine, où nous passons un moment fort agréable. La

maman de mon voisin est certes grande et bien charpentée, mais quelle beauté ! Je suis partagé entre fermer les yeux pour me régaler des odeurs de cuisine et les ouvrir pour l'admirer. C'est une femme de caractère, aucun doute là-dessus, et je comprends mieux l'image que Bao peut avoir de sa maternelle. Un fils voit rarement sa maman comme un objet de désir potentiel, aussi belle soit-elle. Ses yeux sont d'un vert éclatant, son regard vous explose à la figure comme un cristal qui volerait en morceaux. Sa voix résonne dans la maison au son des casseroles et des cuillères. Que c'est bon, c'est comme si ma Bénédicte était revenue juste pour préparer sa splendide paella. Je l'entendais s'activer dans la cuisine pendant que je bricolais dans la maison. Je travaillais de bon cœur, sachant que j'allais me régaler après.

Et ce qui devait arriver arrive : elle part.

Je me retrouve seul comme un vieux con devant le petit écran. Amina m'a conseillé de manger devant la télé, convaincue que je mangerais plus. Le vieux doc ne serait pas d'accord, mais j'ai choisi mon camp et j'ai mangé comme quatre.

Vers 19 h 30, je finis par m'assoupir.

Vers 20 h 30, je me réveille avec un couteau sous la gorge.

Le genre de couteau qui fout les jetons, un truc énorme, quelque part entre la machette et le couteau de boucher. Un couteau sous la gorge et une haleine de chacal qui me crache à la gueule.

« Alors, papy, comment tu vas ? Ne réponds pas, je vois que tu te soignes, tu manges bien et tout. C'est bien, mais je pensais que ta "Douce" te manquerait plus longtemps que ça. Tu ne la pleures déjà plus ? Elle était si belle et si... bonne. Hmmm. Moi, je voulais la bouffer, ta vieille, mais ces connards de Hugo et Philippe n'ont pas voulu. Ils ont préféré la niquer jusqu'à ce qu'elle en crève. Je suis content de te retrouver, tu sais ça ? »

Benoît, le pire des trois. Tout le monde pense que Hugo, le fils du maire, est le plus dangereux. C'est surtout le plus mauvais des trois. Parce que le plus con. Le plus dangereux est là, avec moi, dans mon salon, et il est totalement taré. Il a de qui tenir, né d'un enculeur de chèvres et d'une vieille serveuse de bistrot alcoolique jusqu'à l'os. Certaines rumeurs ont même dit qu'ils étaient cousins ou frère et sœur. Ce qui compte, sur le moment, c'est qu'il est foutrement dangereux. Et que c'est lui qui tient le fameux couteau que j'ai sous la gorge.

« Eh ouais, déjà dehors. Et avant les copains. Je n'ai pas cherché à comprendre pourquoi, je t'avoue. On m'a dit tu sors, je suis vite sorti de ce merdier et je me suis précipité pour retrouver mon papy préféré. »

Il m'embrasse et me lèche la joue. Merde, merde et merde ! Ce connard d'Albas n'aurait pas pu mieux se renseigner, bordel !

« Ton petit clébard a pris un shoot quand je suis entré, cette petite merde se prend pour un chien de garde et a commencé à grogner. J'voulais pas qu'il te réveille, tu comprends, papy ? Tu ne m'en veux pas au moins ? Tu as fait de beaux rêves j'espère, parce que le cauchemar va commencer maintenant que tu es réveillé. »

Il éclate de rire et relâche un peu la pression sur ma poitrine. Il est quasiment couché sur moi, il pue l'alcool. Ce petit enfoiré n'a pas dû dessaouler depuis sa sortie ni prendre une douche depuis son incarcération. Son regard est fou, pupilles dilatées et j'entends presque les vaisseaux qui pétent et rendent le blanc de ses yeux écarlate. S'il était idiot et méchant comme une teigne avant la prison, il en est ressorti totalement dingue. Son éclat de rire résonne dans toute la maison et la lame entaille ma peau. Du sang commence à couler de la plaie. J'essaye de toutes mes forces de le repousser, mais mes forces ont plus de 80 ans et pousser une tondeuse devient compliqué pour elles, alors repousser un solide gaillard dans la force de l'âge et shooté à je ne sais quoi, c'est mission impossible. La pression du couteau sur ma gorge ne se relâche en rien, mais je le vois allumer une cigarette. Il tire dessus comme s'il n'avait pas fumé depuis trois mois et approche le bout

incandescent de mon œil gauche.

« Alors, papy, depuis le temps qu'on ne s'est pas vus, tu veux bien jouer avec moi, s'te plaît ? »

Il écrase sa cigarette sur le lobe de mon oreille gauche. La douleur est atroce et je hurle. Benoît redouble de fous rires. Il est fou et il rit. Il tire sur sa cigarette jusqu'à ce que le bout redevienne bien rouge et l'écrase sur ma joue. La lame s'enfonce un peu plus dans ma chair et le sang commence à faire glisser sa prise.

Et soudain son visage change d'un coup. Il n'est plus fou. Il ne se marre plus. Il a mal. Il a peur.

Omon. Ce bon vieux chien de quasi cent kilos doit être un bon chien de garde. Il a laissé entrer Benoît, mais celui-ci n'aurait jamais pu sortir, Omon aurait été sur son chemin. Je sais que les bons chiens de garde fonctionnent comme ça, ils te laissent entrer mais ne te laissent pas sortir. Le problème, c'est que j'ai commencé à hurler et que Omon a dû se dire « non, je ne vais pas attendre qu'il essaye de sortir pour régler son compte à ce petit humain de merde, il embête mon papy. Je le tue et je reviens me coucher. »

Les cris de mon agresseur montent en volume, me vrillent les tympans. Il essaye de bouger et j'aperçois Omon qui le tient clairement par les couilles. Du sang goutte de ses babines. Il ne serre pas franchement, ses yeux cherchent les miens. Il attend que je lui dise de le tuer ou de le relâcher. J'ai envie qu'il le tue, qu'il le bouffe et le chie au pied de mes rosiers.

« Omon, lâche ! »

Il ne lâche pas franchement, il garde le paquet dans la gueule, juste au cas où. La pression s'assouplit juste un peu.

Je n'aurais pas bu autant d'alcool, les choses se seraient peut-être passées différemment. Je lui prends le couteau des mains et il les garde en l'air, comme si ce pas de danse pouvait le sauver de la castration. Je prends aussi la clope, autant en profiter...

Benoît se retrouve couché sur le dos avec un chien de cent kilos qui tient ses couilles dans un étau plein de crocs. Il est à ma merci. Vingt ans que j'attends ce jour.

Vingt putains d'années que je fantasme ce moment, mais dix minutes plus tard je ne l'ai toujours pas touché. Pas un mégot écrasé dans l'œil, pas un coup de pied dans l'oreille. Rien. Je le regarde, je le fixe. Il pleure, il supplie et dès que la colère le gagne, les mâchoires de Omon se resserrent. Il se pisse dessus. Il pue.

Je vais à la cuisine chercher un bâton d'encens et je vois dans le couloir le corps de Bill. Il ne lui a pas donné un coup de pied, il l'a piétiné. Mon Bill n'a plus un os à sa place d'origine. Je l'ai souvent traité de paillason, il l'est devenu, en plus sanglant.

Attends une minute, là ! Le fils de chien qui a tué ma femme, qui l'a torturée, violée, souillée est dans mon salon, couché au sol avec un chien de cent kilos qui le bloque à terre en lui bouffant les parties. Je l'ai déjà tué dix

fois, cent fois, mille fois. En rêve, ce fumier est mort des milliers de fois par mes mains. Et ce bâtard tue mon chien, en plus...

Un énorme frisson me traverse des pieds à la tête. Oui, ce genre de frisson. Lorsqu'on t'apprend la mort de ta femme, de tes enfants. Lorsqu'on t'apprend que tu as un cancer et que tu vas enfin mourir. Lorsqu'on t'apprend que tu n'as jamais eu de cancer, nulle part. Ce genre de frisson.

À la cuisine, je laisse tomber l'encens, je m'envoie une belle gorgée de rouge. Deux, en fait. Puis trois. Je prends trois quatre feuilles de Sopalin et reviens vers mon cher et regretté Bill. J'éponge son sang ; lorsque je regagne le salon, l'essuie-tout n'est plus qu'une boule rougeâtre et visqueuse. Je m'approche de Benoît sans rien dire puis me mets à genoux au niveau de sa tête. Se mettre à genoux à mon âge n'est pas une mince affaire, mais quand il a une bonne motivation, notre corps peut faire des miracles. Je lui enfourne méchamment le papier ensanglanté dans la bouche et bloque sa mâchoire.

« Tu voulais bouffer ma femme, petit enfoiré, bouffe déjà ça ! »

Son corps se cabre, je relâche la pression et il vomit. Sur mon tapis préféré. Je le déteste un peu plus encore, ma douce adorait ce tapis. Ses deux mains saisissent ma gorge avec violence et commencent à serrer. Je le saisis par les poignets pour desserrer son étreinte, mais il est bien plus fort que moi. Un regard à Omon suffit à réveiller la machine à tuer. Il lâche les burnes sans me quitter du regard. Ses babines se retroussent, ses grognements tombent dans les basses et il mord, vraiment, pour la première fois. À la cuisse. Aussitôt un geyser de sang se met à gicler, m'asperge le visage et achève le tapis. Mon préféré. Omon mord encore, des morsures inutiles, mais il ne sait pas ce qu'est une artère. Il ne sait pas que quand le sang gicle comme cela, au rythme des pulsations cardiaques, c'est que la victime est foutue.

Des cris.

Des supplications.

Des pleurs.

Des injures.

Des hurlements.

Le silence.

C'est dans cet ordre que les choses ont dû se passer lorsqu'ils ont tué ma Bénédicte. Un prêtê pour un rendu. Son calvaire a été moins long mais ce petit tas de merde de Benoît est bel et bien mort. J'ordonne à Omon de lâcher, il se précipite aussitôt vers moi et commence à me lécher la figure, à me renifler de partout comme s'il faisait un état des lieux.

Je contemple le cadavre sur mon tapis, foutu. Les deux, le tapis et le bonhomme.

Un de moins.

Il en reste deux.

Vingt ans que j'attends ce moment. Vingt ans que je rêve des meurtres atroces à commettre.

Vingt années à mourir un peu plus chaque soir, au moment où j'envoie un

baiser à tout ce qu'il me reste de mon épouse, une photo.

Un de moins.

La pièce tourne un peu autour de moi.

Un de moins.

Enfin.

Et plus rien.

Je me réveille dans mon lit. Encore un horrible cauchemar. Ce n'est pas le premier mais celui-ci était particulièrement corsé. J'ai un léger mal de crâne. Je commence à me décaler vers le bord du lit pour me lever, me tourne sur le côté gauche et tombe nez à nez avec Omon, tout propre. Un grand coup de langue me débarbouille. Puis le tonnerre se met à gronder : la voix de Bao.

« Putain, Vincent, te revoilà enfin ! »

Omon me renifle le nez, gros plan sur sa truffe. Elle n'est pas si propre, des dizaines de minuscules taches rouge foncé, quasi noires, la décorent. Les souvenirs arrivent. Je les prends en pleine gueule. Ce n'était pas un cauchemar.

« C'est vous qui êtes partis, moi j'ai pas bougé d'ici. »

J'essaye de plaisanter mais cela sonne faux, je n'ai pas du tout envie de rigoler. Je pensais que débarrasser la planète de ces fumiers me ferait du bien, mais ce n'est même pas le cas. Sûrement parce que ma vengeance n'est pas totalement accomplie. Le mieux-être viendra à coup sûr quand ils seront tous morts. Je dois m'en convaincre. J'ai besoin d'y croire.

Je me lève et suis Bao le long du couloir après qu'il a failli me broyer la cage thoracique en me faisant un gros câlin. C'est confortable tous ces muscles, un peu durs, mais on se sent en sécurité. Une pensée me fait sourire : j'imagine la tronche du petit copain d'Adama lorsqu'il viendra rencontrer beau-papa pour la première fois. Tout fier pour impressionner sa chérie, le torse bombé en entrant dans la maison et il se dira qu'il devra vraiment, mais vraiment faire attention à ne pas briser le cœur de sa dulcinée.

On arrive dans le salon, le tapis a disparu. Mon tapis préféré. La moquette a été nettoyée, plus aucun indice ne pourrait laisser supposer qu'un homme est mort, saigné à blanc, dans cette pièce. J'entends France qui s'active dans la cuisine, et soudain les deux bambins, Makan et Adama, déboulent en courant et se jettent sur moi en criant « Papy ! » ; ils se collent à mes cuisses et me serrent fort dans leurs petits bras. C'est exactement ce qu'il me manquait, depuis mon réveil, pour fondre en larmes. Malgré mon grand âge, personne ne m'a jamais appelé papy. Et c'est bon de l'entendre. Vraiment. Foutrement bon.

France arrive et me prend dans ses bras. Bao serre mon épaule. Aucun n'a l'idée de me parler et je ne peux que les en remercier. Ils sont juste là, tout contre moi, avec moi, pour moi et ça, je ne savais plus à quel point cela faisait du bien. Avoir quelqu'un qui est là, juste pour toi. Je fais un truc pas raisonnable pour un homme né dans les années trente : je m'accroupis. Juste pour prendre les enfants dans mes bras. Les serrer fort. Bao m'aide à me relever et nous passons à la cuisine.

Inquiète que je ne réponde pas au téléphone, c'est Amina qui m'a retrouvé,

sans connaissance dans le salon, hier matin. Lorsqu'elle s'est garée devant chez moi et qu'elle est sortie de sa voiture, les hurlements de Omon l'ont affolée.

« Il est où ? » je demande.

Bao sert le café, France s'occupe de mes tartines. En matière de voisins, je pouvais difficilement mieux tomber. France se tourne vers moi, toujours aussi belle. Même fatiguée et de bon matin, elle est belle.

« Albas et ses hommes ont embarqué le corps. Je ne sais pas à quel point tu es le vieux con du village, celui que personne n'aime, mais je passe mon temps à répondre à toutes les personnes qui veulent de tes nouvelles par téléphone.

– Le curé, il a appelé ?

– Je ne crois pas, pas encore.

– Alors tu peux dire à tous ceux qui appelleront que je vais bien. Tant que le curé ne vient pas me balancer sa foi dans les pattes, je vais bien.

– Albas passera dans la journée écouter ta version des faits. Il ne comprend pas comment on a pu le libérer sans qu'il soit mis au courant et voudrait s'excuser auprès de toi. Le doc est passé aussi, il t'a administré un calmant pour te faire dormir et j'ai soigné tes bobos. Je me suis aussi permis de prévenir ton neveu. Il passera dès qu'il le pourra.

– Merci, merci à tous les deux. »

France dépose les tartines sur la table et je m'aperçois que je suis affamé. Je dévore mon petit déjeuner sous l'œil amusé de mes amis / voisins / gardes du corps.

Un peu après la visite de mon neveu, en début d'après-midi, Amina préfère retourner chez son fils pour s'occuper des enfants.

Je ne sais pas trop quoi ressentir. Je pourrais être heureux qu'une de ces trois raclures soit effacée du recensement. Je pourrais être traumatisé par cette scène atroce de samedi soir. L'odeur du sang, sa chaleur sur mon visage. Dans ma bouche, mes yeux. Les grognements monstrueux de Omon, rendu fou de rage par la colère qu'on s'en prenne à son vieil ami et par le goût du sang. Le rire fou de Benoît, car ce fumier a trouvé le moyen de mourir en riant. Le genre de rire que tu n'oublies pas. Le rire des Allemands qui ont massacré à tour de bras à Oradour-sur-Glane, qui ont pendu des innocents à Tulle. Le rire de ceux qui n'ont plus rien à perdre. De ceux qui savent que la fête est finie. De celui qui sait qu'il va mourir. Le genre de rire qui aurait pu me saisir en voyant l'autre se vider de son sang sur mon tapis préféré. En voyant Omon resserrer sa prise sur ses burnes et ses cuisses, mordre, plonger sa gueule ensanglantée dans les muscles, arrachant veines et tendons.

Ce genre de rire.

Mais je n'ai pas ri. Du tout. Mon cerveau s'est mis sur pause pour m'épargner ça. Il a connu la guerre, mon cerveau, il se souvient de mon copain David qui a vu son père prendre une balle en pleine tête. Mon copain

David qu'ils ont forcé à les regarder violer sa mère les uns après les autres. Mon copain David qui est mort de chagrin avant d'arriver à la gare. Mon copain David qui a fait une crise cardiaque à l'âge de 9 ans. Il a vu sa mère hurler de chagrin, se griffer le visage jusqu'au sang. Il a vu cette femme perdre son mari et son fils. Il a vu cette femme se faire lapider. Il a vu un homme rire en l'achevant à coups de pied dans la tête.

Mon cerveau a vu le corps de ma femme sur une table d'autopsie, recouverte d'un drap jusqu'au cou. Il a imaginé pendant de nombreuses nuits l'état de ce corps camouflé par le tissu. Il a imaginé cette nuit d'horreur.

Il a dû estimer qu'il n'avait pas besoin de se souvenir de ça en plus, alors il s'est mis sur veille.

J'ai mal partout, un petit remontant ne serait pas de refus, mais je ne veux pas me mettre à picoler comme un curé de campagne, alors je m'abstiens. Mais si on me proposait un déambulateur pour la journée, je ne dirais pas non.

Bao m'aide à prendre une douche. Le mélange de honte et de reconnaissance est assez difficile à avaler, mais comme mon cancer m'a laissé tomber, il va peut-être bien falloir, que je finisse par m'habituer à me retrouver dans ce genre de situation. Je choisis le moment où mon voisin commence à nettoyer mes parties les plus intimes pour engager la conversation. Histoire de détourner son attention, peut-être. De sauver ma dignité, plus sûrement.

« Je ne sais pas si je pourrais aller au bout, Bao. Vraiment, je ne sais pas.

– Bien sûr que si, Vincent. Tu es fort, bien plus que tu ne le penses. Combien d'hommes de ton âge seraient morts samedi soir ? Combien d'hommes de ton âge auraient eu le cœur assez solide pour résister à ce fou ?

– Il a piétiné mon Bill, Bao. Littéralement. »

Et c'est là que je craque. Je m'effondre comme une poupée de chiffon. Bao me rattrape aussitôt. Il me prend dans ses bras, installe ma tête sur son épaule, et me caresse l'arrière du crâne, là où mes cheveux sont les plus rares. Je me sens assez en sécurité, blotti contre ces muscles, pour m'écrouler de chagrin. Et il me laisse pleurer.

Pleurer mon épouse.

Pleurer mon fidèle compagnon Bill.

Pleurer la peur.

Pleurer ma haine.

Le deuil de mon cancer.

Le deuil de ma mort prochaine.

Bao me sort de la cabine de douche, me portant d'un bras, et, de l'autre, il saisit une serviette dans laquelle il m'enroule. Niveau fierté, j'ai connu mieux.

Et on sonne à la porte.

France frappe à la porte de la salle de bains. Après l'approbation de son mari, elle passe la tête par l'entrebâillement, et je vois sur son visage que la nouvelle ne va pas être bonne. La nouvelle qui pourrait m'achever. Me tuer sur cette chaise, trempé et enroulé dans une serviette mauve.

« Euh... Vincent. Le curé est là. Il souhaite te parler. »

Personne ne m'aide à finir de me sécher, à m'habiller et à me précipiter – tout est relatif – dans le couloir. « La bête à bon Dieu » est dans la cuisine, installée devant un café.

Surprise : je ne le connais pas. Depuis quand on change de curé sans me prévenir ? Que je puisse au moins me préparer à détester le nouveau.

Bao est allé chez lui voir les enfants. Il n'a pas voulu que je prenne le fusil, et il a eu raison. Même si je déteste les curés, encore plus que les agents immobiliers et les visiteurs médicaux, il est quand même plus correct de commencer à faire connaissance en échangeant quelques insultes plutôt que de sortir directement la pétoire de papa.

Il est jeune, une trentaine d'années tout au plus. Si jeune et déjà si con, j'ai presque de la peine pour lui. Comment je sais qu'il est con avant même qu'il n'ait ouvert la bouche ? Il est curé.

Il est beau gosse. Dans le genre que je n'aime pas trop : blond aux yeux bleus, grand, le cheveu court.

Il est souriant. Dans le genre sourire qui dit « toi, je vais te convertir, mon vieux, j'en ai vu d'autres, tu vas finir par aimer les curés et Dieu tout-puissant ».

Il est jeune, il est beau, il est souriant, il est curé, il est nouveau. Un sacré paquet de bonnes raisons de détester ce petit con.

« Monsieur Dolt ! Je suis ravi, ravi de vous rencontrer.

– Y a au moins une personne ravie dans cette pièce. Servez-moi un café, un grand, vous ne serez pas venu pour rien.

– Bien sûr, bien sûr. Je vous prépare ça.

– Vous faites ça tout le temps ?

– Quoi donc, monsieur Dolt ? Quoi donc ?

– Déjà, quand un curé me parle, ça me gonfle vite, mais si en plus il répète tout deux fois, ben, ça va me gonfler deux fois plus vite. Vous savez que le gros toutou qui pionce au milieu du passage a déjà bouffé les burnes d'un homme ?

– J'ai entendu parler de ça, oui, j'ai enten... Oui ! »

Il me sert mon café dans un grand bol avec une petite coupelle de sucres. Me demande si je prends de la crème. Je lui réponds « oui, pour mes pieds, j'ai la peau des pieds très sèche ». Et je bois mon café. Le bol est grand et cela me demande un certain temps. Lorsqu'il est vide, je le pose devant lui et fixe

la cafetière du regard. Il se lève, presque assez vite à mon goût, pour me resservir. Je bois mon deuxième café et je le regarde. Je sais faire ça depuis toujours, je fixe, et personne ne peut tenir aussi longtemps que moi sans cligner des yeux. On n'avait pas de console de jeux, nous. On n'avait pas de jeux, d'ailleurs. Alors je m'amusais à ça, et même le chat ne tenait pas la distance face à moi.

Alors il commence par se racler la gorge et rougir un peu. Tout ça avec un sourire idiot sur des lèvres qui semblent avoir honte de leur propriétaire.

« Monsieur Dolt, je voulais juste, euh... Vous faire savoir que vous avez tout mon soutien.

– Vous pouvez le ramener avec vous. On ne vous a pas parlé de moi au village ? Vous savez ce que j'ai fait au dernier curé qui a posé un pied chez moi ?

– En fait, j'ai eu le curé en question au téléphone ce matin même. Il a bien tenté de m'en dissuader, mais j'ai quand même tenu à vous rendre cette visite, pour... Je ne sais pas trop pourquoi pour être tout à fait honnête avec vous.

– Prendre des risques, mettre un peu de piment dans votre vie bien ennuyeuse de porte-parole de la plus grande foutaise que la planète ait jamais connue. Vous avez quel âge ?

– 32 ans.

– Vous avez en face de vous le résultat de plusieurs générations de haine du curé. À moi tout seul, c'est plus de quatre-vingts ans de molards lâchés chaque semaine au pied de ta grande baraque avec les fenêtres de toutes les couleurs. Alors quoi que tu sois venu faire chez moi, ouais je te tutoie maintenant, tu vas oublier l'idée, lever ton cul et te barrer de chez moi. Et j'espère que tu t'es bien torché ce matin, parce que si je trouve une trace de ta foi sur cette chaise, je vais la nettoyer avec l'eau bénite qui va te sortir par les trous de nez quand j'aurai frotté ta tronche dessus.

– Je suis désolé que vous le preniez comme ça, monsieur Dolt, vraiment désolé.

– Moi, ce qui me désole, c'est que tu sois encore là. Dégage ! »

Une fois le suppôt de Jésus parti, je vais rejoindre France dans le salon. Elle continue à faire du rangement et elle a l'air soucieuse.

« Quelque chose ne va pas, France ?

– Je me fais du souci pour Bao. Il essaye de faire bonne figure devant toi, mais il est furieux et ce n'est jamais bon quand Bao est furieux. Il n'était pas si en colère quand Albas est passé, mais il lui en veut. »

On frappe à la porte et Albas pointe le bout de son nez... Quand on parle du chien policier... Il vient s'installer en face de moi sur le canapé, les napperons ont disparu, sûrement partis à la poubelle ou au nettoyage pour enlever les taches de sang.

« Comment vas-tu, Vincent ? Si tu savais à quel point je suis désolé pour tout ça... »

Albas m'informe que personne ne viendra m'embêter : légitime défense,

déjà, et en plus je n'ai tué personne. Omon s'est fait un plaisir de s'en charger. Je sais que mon âge et ma réputation dans le coin sont pour beaucoup dans le fait que je ne me retrouve pas au poste pour y passer un petit séjour.

Un pas de course se fait entendre dehors, un pas de course lourd, très lourd. Rapide, très rapide. Genre King Kong après quelques mois d'entraînement avec Usain Bolt. La porte s'ouvre à la volée, restant dans ses gonds par miracle. Bao se précipite sur Albas et le soulève littéralement du canapé pour le coller contre le mur, les pieds battant l'air à une dizaine de centimètres du sol.

« Espèce de putain d'enfoiré ! Comment ce petit tas de merde a pu sortir plus tôt que ses copains de merde sans qu'on en soit avertis, sans qu'on ait pu se préparer à le recevoir. Comment, bordel ?! »

Bao hurle, je ne l'ai jamais vu comme ça : des veines qui feraient mouiller la petite culotte d'une infirmière lui sortent de sous la peau. Albas semble partagé entre se mettre en colère et mourir de peur.

« Vous savez que je pourrais vous embarquer à la caserne pour ce que vous êtes en train de faire ?

– Ah ouais ? Ben vas-y, embarque-moi. Je serais curieux de voir ça. »

Les pieds de l'adjudant-chef s'éloignent encore un peu plus du sol.

Le temps que je me lève pour essayer de calmer mon ami, France est sur lui, elle se blottit contre son dos et l'enlace affectueusement. Je ne suis pas sûr que ce soit le genre de méthode à adopter vu l'état de fureur de Bao, mais il semble pourtant se détendre. Sa respiration se calme et son étreinte sur l'uniforme anciennement impeccable du gendarme se desserre. Ses pieds touchent de nouveau le sol et le géant le lâche finalement pour se mettre à tourner dans le salon comme un lion en cage.

Albas a la bonne idée de suggérer que des excuses de sa part seraient les bienvenues, car il pourrait vraiment l'embarquer (sûrement après avoir rameuté les collègues de toutes les casernes du coin). Bao se précipite droit sur lui, poussant d'une main la table en chêne massif, mais France s'interpose et lui ordonne de se calmer et de s'asseoir. Ce qu'il fait sans poser de question. Sans, non plus, quitter Albas des yeux. Je n'aimerais pas être la cible de ce regard, vraiment pas. Le représentant de l'autorité semble avoir enfin compris que menacer cet homme n'était pas forcément la meilleure idée qu'il ait eue depuis son réveil ; il défroisse son uniforme comme il peut, une manche est déchirée, et il s'assoit à son tour. Un peu moins raide que la justice, beaucoup moins que d'habitude en tout cas.

« J'étais venu pour m'excuser auprès de Vincent. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, vraiment, j'ai essayé de donner quelques coups de fil, mais personne n'a pu me répondre, ou n'a voulu. Il est évident que si j'avais su que ce fumier sortait plus tôt, je l'aurais moi-même attendu à la sortie pour le pister et je n'aurais pas hésité à lui coller une balle dans la tête au moindre signe de violence envers Vincent. Je suis aussi venu pour le chien... »

Bao bondit de son siège. Il lui explique que si quelqu'un avait ne serait-ce

que l'idée de le lui retirer pour le faire piquer, il faudrait réussir à le piquer lui d'abord.

Albas lève les mains en signe de paix. Comme un drapeau blanc qu'on agite en désespoir de cause.

« ... mais il est évident que ce chien a disparu. Vous m'avez vous-même signalé sa disparition, n'est-ce pas ?

– Ouais, il n'est pas planqué dans notre garage.

– Espérons qu'il ne réapparaîtra pas pendant quelques jours, voire quelques semaines. Le temps que tout cela se tasse. On est dans un petit village, en pleine cambrousse, il se pourrait qu'on ne le retrouve jamais. Rien ne vous empêchera dans quelque temps d'en adopter un autre de la même race, un qui lui ressemble beaucoup pour vous rappeler Omon que vous aimiez tant. Vous voyez ? Il se pourrait que les choses se passent comme ça. »

Bao se calme et se détend, c'est visible à l'œil nu et assez impressionnant. Il redevient, presque, le sympathique voisin qui me prépare mes repas chaque jour.

« Vous avez raison, je vous dois des excuses. Les bleus et moi, on n'a jamais été très copains.

– Ouais, j'ai eu un aperçu de vos... exploits de jeunesse.

– Non, ça, ce n'est rien et c'est fini. Je parle du jour où mon père a défoncé la gueule de ma mère à coups de tête, et de pied quand elle était évanouie par terre. Le jour où ils sont venus après qu'une voisine les a appelés et qu'ils ont fini la soirée à la maison en se saoulant avec ce fumier. Ça c'était au pays, mais quand j'ai commencé à travailler aux urgences, j'ai vu toutes ces femmes arriver la gueule explosée ou la culotte en sang parce que leur cher et tendre avait décidé que ce soir il allait tirer son coup. J'ai vu des flics les interroger en essayant pratiquement de leur faire dire qu'elles avaient peut-être été un peu chiantes ce soir-là ou un peu trop légèrement vêtues. À chaque fois, je pensais à ma mère, à ma sœur violée dans une cave. À chaque fois, j'ai eu envie de leur mettre la branlée de leur vie en leur suggérant qu'ils avaient été peut-être un peu trop des enculés et qu'ils avaient peut-être mérité ma main dans leurs gueules.

– On n'est pas tous comme ça.

– Vous êtes tous habillés de la même couleur. Tous les Noirs se ressemblent, non ? Eh bien, pour moi, tous les bleus se ressemblent. Ce n'est pas une couleur que j'affectionne particulièrement.

– Je vous le redis, on n'est pas tous pareils. Je fais ce métier pour aider les autres ; il y en a qui sont médecins ou encore infirmiers et moi je suis gendarme. Si j'avais su que Benoît allait sortir plus tôt, rien de tout ceci ne serait arrivé. Nos familles se connaissent depuis toujours, vous ne pouvez pas savoir à quel point je m'en veux. »

Bao semble de plus en plus calme et moins décidé à broyer le portrait d'Albas pour le faire ressembler à un tableau de Picasso dans sa période bleue.

La chanson *Somewhere Over the Rainbow* se met à résonner dans la pièce et Albas sort son portable de sa poche. Il parle quelques secondes à voix basse et nous annonce que le devoir l'appelle mais qu'il repassera prendre des nouvelles plus tard. Il tend une carte à France en lui disant de le prévenir à la moindre chose anormale. Elle la prend en lui répondant qu'elle est flic, elle aussi. Albas a l'air surpris. Je suis étonné qu'il ne soit pas au courant, dans un village où tout se sait en quelques heures...

Bao explique qu'il a une course à faire et nous quitte aussi. France m'aide à passer dans la cuisine, je suis aussi courbaturé que si j'avais passé toute une journée sur un ring de boxe à prendre des droites-gauches de Mohamed Ali. Je me découvre de nouveaux muscles, courbaturés, dont j'ignorais l'existence.

France me sert un café, accompagné de biscuits à la cannelle puis s'installe face à moi.

« Dis-moi vraiment, Vincent, comment tu vas ? »

– Je pense que je ne suis pas encore tout à fait au fond. Je ne peux pas dire que je ne sois pas un peu traumatisé mais j'ai connu pire. Personne ne pourra me faire autant de mal que le gendarme qui m'a annoncé la mort de ma Bénédicte.

– J'ai un peu peur pour la suite, Vincent, je vais être très franche avec toi. Si Benoît a débarqué chez toi quelques heures après être sorti, j'ai bien peur que les deux autres n'en fassent autant. J'aimerais que tu viennes t'installer chez nous jusqu'à ce que tout ça soit réglé.

– Non, ma belle, je suis désolé mais je ne quitterai pas cette maison, le jour où je déménagerai ce sera pour le cimetière. Enfin, pour une urne, ce qui sera bien assez confortable pour moi.

– J'étais sûre d'obtenir ce genre de réponse. Donc, déjà, Omon reste là quelque temps, Bao viendra le sortir et on s'occupera de la nourriture et de tout ce qu'il faut, mais il est officiellement ton garde du corps, pour le moment. Bao doit avoir une idée derrière la tête aussi. Il avait prévu de s'entraîner pour se défouler aujourd'hui, pas d'aller en ville.

– Et tu n'as pas peur de cette idée qu'il aurait derrière la tête ?

– Contrairement à ce qu'a l'air de penser ton ami Albas, Bao est un garçon posé, il ne va pas faire n'importe quoi.

– L'idée qu'il puisse suivre Albas pour le déroutier un peu ne te traverse pas l'esprit ?

– Pas une seule seconde. Oui, il a eu des petits soucis étant plus jeune. Il a envoyé quelques types à l'hôpital et certains y sont restés un bon moment. Mais il a changé et aller défoncer la tronche d'un gendarme, ce n'est pas le genre de chose qu'il fait. Il est quand même marié à un flic.

– Et quel flic ! Je ne sais pas comment vous remercier, toi, Bao, et Amina. Vous avez fait plus de choses pour moi en quelques jours qu'aucune personne n'en a fait en plus de quatre-vingts ans. À part ma Bénédicte, bien entendu.

– Sur ce coup, tu devrais surtout remercier Omon, dit-elle avec un clin d'œil.

– Tu peux me rendre un service ?

– À ton avis ? »

Je fouille mes poches et finis par y trouver un billet de vingt euros que je lui tends.

« Va voir le boucher du village et achète à ce chien autant de viande qu'il pourra en avaler. Dis-lui que tu viens de ma part et tu auras du rab. C'est un vieux con qui aurait dû prendre sa retraite depuis longtemps, mais il est trop radin pour arrêter de travailler. Un jour, il y a plus de trente ans, il a botté le cul du curé, et correctement. Je ne sais pas pourquoi et je m'en fous mais depuis ce jour j'ai toujours acheté ma viande que chez lui. Ça crée des liens la religion, enfin...

– Promis, j'irai dès que j'aurai un moment, il aura droit à un festin de bidoche ce soir. »

Omon, comme s'il avait compris les paroles de France et son rôle, ne me lâche pas d'un pouce. Il s'assoit à mes côtés, me suit dès que je bouge, je l'entends même s'allonger lourdement devant la porte des toilettes quand j'y vais. Je jette un coup d'œil à la pendule : 16 h 08. France s'active toujours autour de moi. Elle n'a pas dû beaucoup se poser depuis que sa belle-mère les a appelés en catastrophe dimanche matin.

« Dites-moi, belle dame, je sais qu'il est tôt, mais en un jour pareil je me dis qu'il serait temps de commencer à boire l'apéro. Tu en as assez fait pour aujourd'hui. Tout le monde en a assez fait.

– Ouf, j'ai cru que tu allais devenir sobre juste aujourd'hui, va t'installer sur la terrasse, j'amène les munitions. »

J'aime vraiment beaucoup cette femme.

L'air du dehors me saoule comme si je n'étais pas sorti depuis des semaines. Il fait toujours très chaud, mais on respire un peu mieux que ces derniers jours et la terrasse est ombragée. Je constate ce que j'ignorais encore : avant de venir me démolir, cet enfoiré de Benoît s'en est pris à mon jardin. Au jardin de ma Bénédicte. Aux souvenirs que j'ai d'elle. Les larmes reviennent, elles ne sont pas vraiment parties depuis mon réveil. J'en garde une réserve qui forme une boule dans ma gorge. J'en libère quelques-unes. J'aperçois l'endroit où Bao a enterré mon Bill, ce bon vieux Bill. Il ne m'a pas fait l'affront de poser une croix sur le tas de terre fraîchement retournée. Il n'a pas souvent plu ces derniers temps, j'imagine à quel point il a dû être difficile de creuser un trou, mais bon, c'est Bao qui a fait ce trou. Il aurait pu creuser un trou dans le bitume avec une fourchette si l'idée lui avait traversé l'esprit.

France arrive, son regard suit le mien, elle décapsule deux bières et m'en tend une pour trinquer. À Bill ! Tchîn !

France est décidée à me changer les idées, nous parlons d'Amina. Je lui explique ma surprise en voyant cette belle femme après la description que Bao m'en avait faite. Elle me parle un peu d'elle, mais je connais ce genre de personnes, ce genre de femmes : elle a tout vu, tout traversé. Surtout niveau

souffrances. Père et mari violents, la misère, le départ du bled. L'arrivée dans le paradis qu'est notre pays puis le racisme. Ses enfants qu'on soupçonne toujours d'être ceux qui ramènent des poux à l'école. Les accusations de vol quand elle commençait à vouloir faire des ménages chez les Blancs. Elle est forte et on sait pourquoi.

France me raconte cette soirée où Amina a été violée par son propre père, plus bourré que d'habitude. Elle s'est laissée faire. Retenant ses cris de douleurs, ses nausées, elle s'est laissée faire. Supportant son souffle alcoolisé et ses gémissements. Quand il a eu fini son affaire, elle a attendu qu'il dorme puis elle est allée à la cuisine chercher le plus gros couteau qu'elle pouvait trouver. Elle a réveillé son père en le lui collant sous la gorge puis elle lui a expliqué que s'il souhaitait la violer de nouveau, il finirait toujours par s'endormir mais pas elle. Que la prochaine fois, il finirait par s'endormir mais qu'il ne se réveillerait pas. Elle avait 14 ans. Son père ne l'a plus jamais touchée. Elle n'a plus jamais eu peur de personne.

Bao revient environ une heure et demie plus tard. Il s'assoit avec nous et avale une moitié de bière en une gorgée puis sort une boîte d'un sac en papier. Il l'ouvre devant moi et en retire un appareil. Un téléphone portable comme les leurs. Un truc plat et sans âme. Il l'allume et le tourne vers moi. Les larmes me montent aux yeux, encore. En fond d'écran, il a mis une photo de ma Bénédicte, je ne sais pas comment il a fait, où il a trouvé cette photo, mais je m'en fous. Je prends l'appareil et ne le lâche plus.

« Voilà, Vincent, tu gardes ce truc sur toi H24. Au moindre problème, tu fais glisser ton doigt sur l'écran comme ça et tu appuies sur le bouton vert en forme de téléphone, ça m'appelle directement, on a tout programmé avec le vendeur. La photo, c'est juste parce que je sais que rien que pour ça tu garderas le téléphone sur toi.

– Merci B...

– On arrête les mercis, les pardons et on picole, ça te va ?

– Oui, Bao, ça me va. »

J'essuie mes yeux qui pleurent un peu, sûrement à cause des ondes qu'émet ce téléphone que je ne lâche plus.

Je ne mets pas deux heures à m'endormir ce soir-là. Dire que je suis épuisé serait un doux euphémisme. J'envoie un baiser à ma Bénédicte. À son portrait. Ce portrait présent partout dans la maison. Ce portrait qui voit ma déchéance. Me voit devenir un vieil impotent. De moins en moins important. De moins en moins imposant.

Je suis réveillé par la sonnerie du téléphone au beau milieu de la nuit. Je râle, bien sûr, mais je remercie la personne qui a fait une erreur de numéro et m'a sorti de mes cauchemars. Je n'ai pas le temps de me lever pour répondre, alors j'attends que le répondeur prenne ma place, mais on raccroche aussitôt.

Deux autres coups de fil viennent me réveiller cette nuit-là. Je finis par me lever. Un tour à la cuisine pour avaler un verre d'eau puis un tour par les toilettes et je reviens au lit, il est 4 h 45. Je me tourne et me retourne à la recherche de mon sommeil, mais rien à faire, il s'est bel et bien fait la malle.

Retour à la cuisine, mise en route de la cafetière, qui risque de beaucoup servir ce matin ; je me sens encore crevé, comme englué dans une vase noire et putride qui ralentit mes mouvements.

Je partage mes tartines avec Omon, qui ne semble pas s'étonner de mon réveil si matinal. Vu le travail de ses deux maîtres, il doit y être habitué. Je me sers un deuxième café et sors sur la terrasse. Il fait encore nuit, mais les prémices d'une nouvelle journée arrivent au loin et la chaleur est déjà bien installée. Les premiers piafs gazouillent, les criquets criquettent et moi j'enchaîne les cafés. Le vieux con vieillit, un peu plus chaque jour, de plus en plus vieux.

Vers 6 heures, Bao sort de chez lui et vient boire un café avec moi en me voyant sur ma terrasse. Il est à la bourre, mais prend tout de même le temps de demander de mes nouvelles et de m'expliquer que s'il se passe quoi que ce soit je peux quand même utiliser le téléphone. S'il ne peut pas répondre, cela basculera sur la ligne de France puis, en dernier recours, sur celle d'Amina. Il file et quelques dizaines de minutes plus tard, c'est France et les enfants qui s'en vont, j'ai droit à des « coucou » joyeux, à des baisers envoyés du bout des doigts. Je les renvoie et me retrouve seul.

Je n'ai pas franchement peur. Depuis l'attaque de l'autre décérébré, je pensais vraiment que je serais mort de trouille à la simple idée de me retrouver seul. J'ai Omon, assis à mes côtés, qui semble guetter les environs à la recherche du moindre signe d'une présence indésirable ; il ne lui manque que l'oreillette et les lunettes noires. Et puis j'ai ce téléphone qui, en cas de besoin, pourra alerter ce qui se fait de mieux en matière de garde du corps. Ça va. Je suis assez serein. Un serin en cage mais serein quand même. Oui, vivre à mon âge, c'est comme vivre en cage. Une belle cage, avec une jolie clôture en PVC blanc, décorée de jolies fleurs et tout... mais ça reste une cage. Je ne

peux pas en sortir sans être accompagné, des fois que je ne retrouve plus le chemin de ma cage. Comme si on m'accompagnait au parloir, dans la prison qu'est devenu mon corps. Je ne me plains pas, je râle, oui, ça pour râler, je râle, mais la plainte, ce n'est pas mon truc.

Je suis assez chanceux d'être vieux. Je préfère être vieux maintenant que dans trente ans, ce sera beaucoup moins simple d'être vieux à ce moment-là. J'en suis presque sûr. Je suis juste un vieux ronchon, ce qui est assez logique car j'étais un jeune ronchon. Me plaindre serait vraiment mal venu. Si ma cage est du genre dorée, j'ai pas mal de connaissances qui s'en sortent moins bien que moi. Pour pas mal d'entre eux, en déambulateur ou en fauteuil roulant, c'est leur corps qui est devenu leur cage. Moi, je suis autonome et chez moi. Alors oui, j'ai besoin d'aide pour faire pas mal de choses, comme prendre une douche, tondre ma pelouse ou tuer les fumiers qui ont pillé ma femme et son corps, mais pour le reste ça va encore à peu près. Ma prison est belle, mon corps est une prison. Mon cœur est en prison.

Il est environ 10 heures du matin lorsque le téléphone sonne. Ma ligne fixe. Je sors des toilettes. Emplacement stratégique, je n'ai que quelques pas à faire pour me rendre n'importe où dans la maison. Par exemple pour aller répondre au téléphone.

« Allô ? »

D'abord, je ne comprends rien, je perçois une voix lointaine, comme étouffée. Des craquements, d'autres bruits indéfinissables. Et puis la voix se rapproche mais toujours étouffée, comme trafiquée :

« Tu devrais te méfier de tes nouveaux voisins.

– Qui êtes-vous ?

– Cela n'a aucune espèce d'importance. Juste, méfie-toi de tes voisins. »

Je réponds par quelques noms d'oiseaux de ma création ou que j'emprunte à d'autres avant de réaliser que je parle tout seul. L'autre a raccroché. J'essaye de penser à autre chose en allant me servir un énième café, mais j'ai toujours cette phrase qui me revient :

Tu devrais te méfier de tes nouveaux voisins.

Mon impasse deviendrait-elle ma prison ?

J'appelle aussi sec ma nouvelle voisine. Je n'utilise pas la ligne d'urgence. J'ai sa carte pro et je compose son numéro sur le combiné. Un de ses collègues m'explique qu'elle est partie sur le terrain mais qu'il lui passe le message immédiatement. Je lui assure qu'il n'y a pas d'urgence, ce à quoi il répond aussi sec « le capitaine a laissé des consignes, monsieur Dolt, si vous appelez, on doit la prévenir ». Le type semble être jeune et doit vouloir éviter toute connerie qui pourrait desservir sa future carrière, alors je le remercie et après avoir jeté un coup d'œil à la pendule, je vais me servir un petit verre de rouge en guise d'apéritif. Il n'est pas encore 11 heures, mais il n'est jamais trop tôt pour un bon malbec.

Quelques minutes plus tard je reçois le premier SMS de ma vie. Bao m'a expliqué comment les lire et comment y répondre. J'ai bien compris comment les lire, c'est déjà un bon début.

Vincent, on est sur un gros truc là, si c'est urgent utilise l'appareil que Bao t'a donné ou rappelle mon collègue. Je t'appelle dès que possible.

Comme je ne sais pas franchement répondre, je me ressers un petit verre. Afin de patienter. Mon père disait « quand tu commences à être impatient, sers-toi un verre, ça n'accélère rien mais ça rend l'impatience plus supportable ». Et ça marche, mon père disait souvent qu'il avait toujours raison. Ce n'était pas tout à fait vrai mais pour ce coup et le pinard, il avait raison. J'ai à peine le temps d'entamer mon verre que le téléphone d'urgence sonne. Je réponds. C'est Bao, un peu affolé :

« Vincent, tout va bien ?

– Ça pourrait être pire mais ça pourrait être mieux, j'ai juste appelé France, car j'ai eu plusieurs coups de fil au milieu de la nuit et un ce matin qui me disait de me méfier de vous.

– Une idée de qui ça pourrait être ?

– Aucune, la voix était très étouffée et quand j'ai voulu causer ça a raccroché.

– Je te rappelle dans moins de dix minutes. »

Moins de dix minutes, le temps de m'enfiler quelques petits canons.

Les moins de dix minutes se transforment en moins de cinq minutes. Nouvel appel de Bao, je n'ai même pas eu le temps d'entamer mon troisième apéritif.

« Vincent, France envoie un collègue chez toi. Un cador de l'informatique, il pense pouvoir retrouver qui a passé ces appels.

– Ah bon ? Ils peuvent faire ça ?

– Oui et plein d'autres trucs que tu n'imagines même pas, moi non plus

d'ailleurs. Je prendrai de tes nouvelles pendant ma pause repas. »

Trois verres de rouge plus tard, une voiture de police se gare devant chez moi. J'ai été éduqué comme ça, moi : la police, les curés, les agents immobiliers, les assureurs, les témoins de Jehova, c'est l'ennemi, mais j'ai rencontré France et mon opinion sur la police a commencé à changer. En voyant cette femme descendre de la voiture, mon opinion a fait un salto arrière remarquable. Une beauté ? Non. Bien plus que ça. Le genre de femmes qu'on voit en couverture des magazines, le genre de femmes que l'on voit à la télé. Le genre de femmes que l'on voit sur les grandes affiches en villes, dénudées et superbes. Celle-ci n'est pas dénudée, mais son uniforme est le plus beau que j'ai jamais vu. C'est une merveille. Si je croyais en Dieu et toutes ces conneries que l'homme a créées pour justifier ses massacres un peu partout dans le monde, je pourrais dire que c'est un ange. En mieux.

Elle sort des trucs de son coffre, se dirige vers moi, me parle, mais elle est trop belle pour que j'écoute ce qu'elle me dit. Si Julianne Moore était experte dans la police dans le Lot, je l'aurais su, donc ce n'est pas elle, mais elle est presque aussi belle.

Elle me salue, boit un café, et branche des trucs. C'est beau une femme qui branche des câbles. Elle branche un ordinateur, me demande si j'ai le Wi-Fi. Le quoi ? Pas de souci, elle a une clé 4G. Tout ça pour dire que je ne comprends rien à ce qu'elle raconte ni à ce qu'elle fait, mais c'est tellement agréable de la voir faire que ça pourrait presque me passionner. La vitesse à laquelle elle tape sur son clavier est effrayante, surtout quand je compare ça avec le temps que je mets à composer un numéro de téléphone sur mon appareil à grosses touches. Elle enfle un casque sur ses jolies oreilles, ça lui va bien, et se remet à taper ; vu la dextérité dont elle fait preuve, elle devrait jouer du piano. Jerry Lee Lewis en crèverait de jalousie. Elle s'arrête, écoute un truc, tape encore, passe un coup de fil en prononçant des mots dont j'ignorais l'existence, raccroche et se tourne vers moi.

« Le nom de Caïx vous dit quelque chose ?

– Oui, c'est un enculé.

– Un enculé qui passe des coups de fil à un adorable vieux monsieur en plein milieu de la nuit.

– Il s'est fait embarquer par la gendarmerie et connaissant Albas, ça m'étonnerait qu'il soit déjà rentré chez lui.

– En tout cas c'est de chez lui que les coups de fil ont été passés. »

Une cascade glacée me coule le long de l'échine. Mes mains se mettent à trembler. J'ai besoin d'un remontant, là, maintenant, tout de suite.

La flic file vers la cuisine et revient avec un verre bien rempli, elle est belle et douée de sixième sens apparemment. Je m'en enfle la moitié et comme l'autre moitié me fait de la peine je l'avale aussi.

« Qu'est-ce qui vous met dans cet état, monsieur Dolt ?

– Vincent.

– Qu'est-ce qui vous met dans cet état, Vincent ?

– Le fils de l’enculé fait partie de ceux qui ont massacré ma femme, il devrait être encore en prison. Je ne vois pas qui a pu appeler de chez son père à part lui.

– C’est facile à vérifier. »

Elle revient sur son ordinateur et la symphonie silencieuse reprend à une vitesse encore plus folle.

« Son fils est toujours en taule. Cet Albas, il est gendarme où ?

– Luzech.

– Je l’appelle. »

À ce moment-là, Bao fait son apparition. Il a quitté son boulot plus tôt, inquiet pour moi. Il me salue et demande à la flic informaticienne ou je ne sais quoi de le suivre dans la cuisine. Je les entends qui marmonnent, et Bao élève la voix :

« Laisse tomber Albas, donne-moi l’adresse !

– Non, Bao, faut faire ça dans les règles.

– Avec vos putains de règles, mon ami serait déjà mort à l’heure qu’il est. File-moi sa putain d’adresse !

– Bao, calme-toi et écoute-moi. »

J’appelle Bao. Il débarque dans le salon et je vois à quoi pourrait ressembler la furie, la rage, la colère et la folie si tout ça se mélangeait. Je lui donne l’adresse de Caïx. Il part en courant et j’entends sa voiture démarrer en trombe. La flic revient dans le salon.

« Vous n’auriez pas dû lui dire, il va faire une connerie. J’appelle France. »

Elle sort de la maison, le téléphone déjà collé à l’oreille.

Je me retrouve seul. On s’habitue à être seul. On pense que non, au début. Quand la femme qui t’accompagne depuis toujours meurt, on pense que la solitude va devenir notre pire ennemi, qu’elle va nous tuer, mais non. Le pire ennemi, c’est le manque, le manque d’elle, de ses bruits, de son odeur, de sa peau, de la vie joyeuse qu’elle répandait autour d’elle à chaque seconde. C’est lui l’ennemi. La solitude devient une amie. Quand tu en as ras le bol que tout le monde vienne sonner à ta porte pour s’apitoyer sur ton triste sort.

Le manque est l’ennemi.

La solitude est une amie.

Enfin, je crois.

Je ne sais pas si c’est l’alcool, la fatigue ou une envie subite de fuir toute cette merde, mais je m’assoupis un moment.

Une main me réveille en me secouant doucement l'épaule. J'ouvre un œil, la main est celle de Bao. Il me tend un café, j'en avale une gorgée, le café est allongé et ça me requinque assez rapidement. Bao s'installe en face de moi. Silencieux, tendu, ses poings serrés ne peuvent pas me tromper malgré le sourire que ses lèvres essaient de réveiller.

« Le nom de Fabrice Girard te dit quelque chose, Vincent ?

– Que dalle, pourquoi ?

– J'ai débarqué chez Caïx, et au moment où je me garais devant, j'ai aperçu un type qui sautait par une fenêtre pour s'enfuir dans la forêt derrière. Je n'ai pas mis longtemps à le rattraper. Je suis lourd mais quand j'étais gamin on m'appelait trois poumons. Je cours vite et je suis increvable. Je l'ai un peu amoché quand je l'ai plaqué ; je ne sais pas ce que ce chêne foutait au milieu du bois, bref, il était mal placé et la tête du type a un peu frotté dessus. L'arbre n'a rien, rassure-toi.

– C'est tellement beau un chêne.

– Ouais, et le mec est particulièrement laid, du genre... vraiment très laid. Ce n'est pas une petite cicatrice de six ou sept centimètres qui le rendra plus moche qu'il ne l'est déjà.

– Attends, tu veux dire vraiment, vraiment très laid ?

– Un peu comme si le Baron Samedi avait fait un gosse à la fée Carabosse. Ouais, vraiment moche. Et il pue en plus. Je ne sais pas comment décrire ça. J'en ai vu passer des mecs qui puaien à l'hosto mais lui c'est... une putain d'infection.

– Caïx a eu un fils d'un premier mariage, à sa naissance ils ont failli faire évacuer la maternité tellement le gosse était vilain. L'odeur est venue plus tard, un problème hormonal ou je ne sais quoi. Il s'entendait très bien avec son demi-frère, Benoît, celui que Omon a bouffé. Il y a même eu des rumeurs dans le village à une époque qui disait que ces deux-là étaient tellement vilains qu'ils devaient s'envoyer en l'air ensemble, car aucune fille ne voulait les approcher à moins de cinquante mètres.

– Et il s'appelait comment ce Quasimodo ?

– Fabrice, Fabrice Caïx. Il est où ?

– Dans mon coffre. Je vais devoir payer le nettoyage de la voiture pour me débarrasser de l'odeur, mais je ne pouvais quand même pas l'attacher au pare-chocs et le traîner sur dix kilomètres.

– Bof, ça aurait peut-être arrangé sa gueule. Il a quitté la région il y a pas mal de temps, bien avant que son frère et ses sacs à merde de copains ne s'en prennent à ma femme. Quand les rumeurs sur lui et son demi-frère disant qu'ils s'enfilaient dans des granges ont commencé à courir, il a disparu de la circulation, mais ils ont pu rester en contact. Tu vas en faire quoi ?

– J’hésite, c’est l’heure du repas de Omon, mais s’il bouffe ça il va puer de la gueule jusqu’à la fin de ses jours. Je vais l’amener à Albas, il se débrouillera avec cette merde. Après, je dois passer récupérer les enfants et on revient te voir. Les gosses t’adorent, ils vont être contents. »

Bao me quitte, je sors sur la terrasse, une bière à la main. Je regarde la maison de mes voisins et amis et là je me dis qu’il faut arrêter tout ça. Je ne peux pas mettre ces enfants en danger. Je ne peux pas être égoïste à ce point. Je me fous de mon prochain, d’une manière générale, mais ces enfants ont encore toute la vie devant eux. Ils vont devenir beaux et bons. Bien élevés et réussir leurs études, leurs parents vont leur donner de bonnes valeurs.

Je pose la bière sur la table de la terrasse, elle est à peine entamée, c’est du gâchis, mais il faut savoir se poser des priorités dans la vie.

Je fouille l’armoire de la chambre et y dégotte un vieux sac à dos, vieux et solide. Je descends à la cave et fouille dans une malle, celle qui contient les rares souvenirs qu’il me reste de mes parents. Je récupère la tenue de chasse de mon père et l’enfile. De retour à la cuisine, je remplis le sac à dos de quelques bouteilles d’eau, de canettes de bière et de quoi me préparer quelques sandwichs. On pourrait croire que je fais ça dans l’urgence, à toute vitesse comme les héros gonflés aux hormones des films d’action, à la Jason Momoa, mais à mon âge on ne fait plus rien à toute vitesse. Je récupère deux des fusils de chasse de papa, les passe en bandoulière dans mon dos. Il me faut du temps pour retrouver les munitions de ces armes. Je dois fouiller une armoire, trouver les cartons, les poser au sol, les ouvrir et vider les boîtes de cartouches dans mes poches. Les tenues de chasse sont pleines de grandes poches, j’ai de quoi supprimer la moitié du village de la surface de la terre.

J’étais plutôt bon tireur, à 12 ans, j’y voyais clair et ne tremblais pas. Papa me laissait tirer les rats et les lapins quand ils commençaient à envahir son potager.

Je sors sur la terrasse et vérifie mon attirail, je ne crois pas avoir oublié quoi que ce soit. Je vide la bière cul sec, elle est chaude et c’est assez dégoûtant pour me réveiller et me remonter à bloc.

Je ferme la maison à clé et me dirige vers la forêt. Je me retourne. Jette un dernier regard à ce qui fut le refuge de notre amour à ma Bénédicte et moi. Une larme s’échappe, pas le moment de s’apitoyer sur le sort de qui que ce soit. Je regarde la forêt, immense, majestueuse, protectrice et commence mon excursion.

Papa me demandait souvent de l'accompagner à la chasse. Il ne me confiait pas de fusil, il voulait attendre que j'aie au moins 16 ans pour m'enseigner les rudiments de cette pratique que, sans jamais oser lui avouer, j'avais toujours trouvée un peu barbare. À part les quelques rats et lapins du potager, je n'ai jamais tiré sur un animal. « Les bois sont dangereux, me disait mon père, et avant de tirer sur quoi que ce soit, il faut être sacrément sûr de son coup. »

Je ne veux ni fuir, ni trop m'éloigner de la maison. Mon but est de trouver un abri assez proche et bien situé pour la surveiller à distance. Je souffle, trébuche et m'arrête souvent pour boire un coup. Je me contente de l'eau, encore un peu fraîche, pour garder les idées claires et ne pas me perdre. Je ne sais pas trop pourquoi mais l'idée de me retrouver en tête à tête avec un sanglier ne m'excite que moyennement.

Au bout d'environ une heure de marche à tourner autour de la maison à bonne distance, je trouve mon bonheur. Enfin, mon bonheur, il faut le dire vite. Un mirador de chasseur. Ces trucs en bois que l'on peut apercevoir au bord des routes ou dans les bois. Celui-ci fait environ un mètre soixante-dix de haut et les marches sont solides. Disons que je trouve le point de guet idéal. Je n'aurais pas besoin de grimper à un arbre.

Je me dis qu'une bière me donnera un peu de courage et m'en enfile deux, ça me tourne un peu la tête. J'aurais pu aller me planquer dans mon cabanon, mais vu que Caïx l'a squatté plusieurs jours, je me doute bien que ce sera le premier endroit où mes amis ou ennemis iront chercher.

Je bois une autre bière, pas parce que j'ai soif, pas parce que j'ai peur, juste pour alléger un peu le sac à dos. Non, en fait je la bois juste parce que j'ai peur et elle n'en est que meilleure.

J'attaque mon ascension en fredonnant une chanson de Chuck Berry, *Wonderful Woman* : « *Oh well, look at here now, this just makes my day, yes a wonderful woman...* »

Je me retrouve en haut en beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je me débarrasse du sac à dos et des deux fusils, histoire de me sentir plus léger puis j'épaule celui qui est muni de la lunette de visée. Là, maintenant, tout de suite, je pourrais me mettre à croire en Dieu, car j'ai une vue splendide sur l'avant et le côté de ma maison. Mon problème, ce n'est pas vraiment Dieu. Je me fous de Dieu et de toutes ces conneries. Moi, ce sont les curés que je déteste. J'ai l'impression qu'ils ont passé leur temps, depuis ma naissance, à essayer de me convaincre que j'avais tort de refuser de m'agenouiller dans un temple pour prier une création de l'homme. Pourquoi ne pas élever des temples aux aspirateurs, aux machines à laver ou aux frigidaires ? Eux au moins on a la preuve qu'ils existent et ils servent à quelque chose.

Mon père, ce héros, avait pour habitude de s'équiper de ce qu'il se faisait de mieux en guise de matériel. La lunette est dotée d'une vision nocturne, ce qui me permettra de surveiller les environs de jour comme de nuit.

Bao rentre un moment plus tard avec les enfants. J'ai fermé les rideaux avant de partir comme quand je fais ma sieste. Les voir gambader jusqu'à leur maison me conforte dans ma décision. Je les vois rire et se chamailler alors que Bao fait semblant de leur courir après. Comment ai-je pu être assez égoïste pour les impliquer dans tout ça. Je sais que leurs parents sont forts, courageux et qu'on pourrait penser que rien ne peut les atteindre... Mais je pensais aussi que je coulerais mes vieux jours avec mon épouse, dans notre jolie maison et que Bill nous survivrait, que rien ne pourrait nous arriver dans notre campagne.

Tout le monde finit par rentrer. J'imagine les enfants prendre leur goûter tout en se chamaillant, Bao en train de faire des crêpes avec son tablier et des couettes sur la tête car il est ce genre de papa. Une demi-heure plus tard, Makan et Adama sortent jouer dans le jardin. Je les observe un moment, puis fais un petit tour du panorama. Un homme est planqué à l'orée du bois et épie les enfants.

Mon premier réflexe est de partir en courant, ça dure à peine une seconde avant que je ne me rappelle le temps qu'il m'a fallu pour arriver ici. Je fouille mes poches : le téléphone d'urgence a dû rester sur la table de la cuisine, là où je l'ai posé pour remplir mon sac à dos de bières. Je crie, mais ils sont trop loin pour m'entendre. La puissance de la lunette me donne l'impression d'être à leurs côtés, mais je suis loin, trop loin. Je vois bien le guetteur, mais je ne le reconnais pas, il me tourne le dos, comme s'il savait que j'étais là à le surveiller.

Makan rentre en courant dans la maison, l'homme se précipite sur Adama. Je tire mais trop tard, je n'ai plus les réflexes de mes 12 ans. Il la prend sous un bras et plaque une main sur sa bouche. Je me dis qu'il va repartir dans la même direction et que je vais voir son visage, mais il trace tout droit et je ne vois que son dos et les pieds de la petite qui s'agitent.

L'homme s'éloigne à toute vitesse, il saute la haie comme Forrest Towns lorsqu'il a tombé le record du monde du 110 mètres haies sous les 14 secondes. Mais Adama continue de bouger, le manteau que porte le bonhomme s'écarte, de peu, mais si je suis un vieux con avec de l'arthrose partout, ma vue est parfaite. J'ai le temps d'apercevoir un truc auquel je ne m'attendais pas : une partie d'un uniforme de gendarme.

Bao sort en courant et regarde autour de lui, puis part dans la bonne direction. Je dois descendre et le rejoindre, en tout cas rejoindre Makan.

J'ai l'impression que cela me prend des heures ; descendre, déjà, me demande un certain temps. Je me dirige d'un pas décidé, mais atrocement lent, vers nos maisons. Lorsque j'atteins enfin celle de mes voisins, le gamin se précipite vers moi. Je lui dis de rentrer et de s'enfermer à clé. Je retourne chez moi et récupère le portable. France me répond en quelques secondes.

Mes explications sont brouillonnes, mais elle comprend l'urgence de la situation : elle arrive au plus vite. Je la rassure en lui disant que je rejoins tout de suite le petit en gardant le téléphone sur moi.

Le gamin surveille par une fenêtre et la porte s'ouvre dès que je m'approche. Il referme aussitôt derrière moi.

L'homme cagoulé fait de nouveau son apparition dans le jardin et file à toute vitesse vers la route. Il n'a plus Adama avec lui. Bao arrive en portant sa fille d'un bras, il saute par-dessus la haie puis vient déposer la petite devant la porte-fenêtre ; je l'ouvre, il me tend la gamine et me demande de les emmener dans leurs chambres à l'étage. Je n'ai pas le temps de me retourner que les gosses sont déjà en train de monter les marches.

Je regarde à nouveau par la vitre : l'homme est en mauvaise posture, son manteau s'est pris dans le portillon et il est encore en train de tirer dessus lorsque Bao le plaque au sol. La violence du choc est impressionnante. Mais elle n'est rien comparée à celle que Bao déchaîne contre son opposant. Bien que celui-ci soit de bonne stature, le premier coup de poing de mon voisin le laisse sur place. Il tombe au sol, sa jambe droite est prise de tremblements. Il est K.-O., aucun doute possible, mais Bao se jette sur lui et continue de le frapper. Au visage, dans les côtes, il frappe de toutes ses forces. Je sors et lui crie d'arrêter, qu'il va le tuer, mais rien ne peut stopper cette rage.

Une voiture de police arrive à toute allure, sirène hurlante et gyrophare allumé. France en descend et court droit sur Bao. Lorsqu'il la voit et la sent collée contre lui, le géant se calme d'un seul coup. L'homme au sol ne bouge pas plus qu'un tas de vêtements abandonnés là.

Je m'approche alors qu'un policier se penche sur lui et lui retire sa cagoule. Le visage de l'homme n'est plus qu'un puzzle ensanglanté. Une bulle de sang qui se gonfle et se dégonfle au rythme de sa respiration est le seul signe qu'il est encore en vie. Je ne suis pas sûr de moi mais il me semble connaître ce visage : l'autre fils caché de Caïx, gendarme de son état, le collègue et meilleur ami d'Albas.

« C'est Franck, le fils du docteur Crayssac mais tout le monde dans le village sait qu'il est le fils de Caïx. »

Bénédicte faisait partie des rares femmes qui avaient résisté aux avances de ce coureur de jupons. C'est une des raisons pour lesquelles ce fumier nous haïssait. Il me détestait et m'avait même dit un jour qu'il me ferait payer la honte que je lui avais mise le jour où j'avais débarqué au bistrot pour lui coller une raclée. Tout cela me revient d'un coup... Et si Caïx avait réuni tous ses bâtards et leurs copains pour se venger de ma Bénédicte et moi ? S'il ne s'agissait pas simplement de trois jeunes mâles en rut trop alcoolisés pour garder les idées claires mais d'un règlement de compte ? D'une vengeance de Caïx ? S'il avait mis tout ça au point vingt ans auparavant ?

Je me sers de la ligne fixe pour appeler Gaspard Albas, qui me promet d'être là dans les dix minutes.

Il arrive huit minutes plus tard, accompagné de deux de ses collègues. Bao

se lève et se précipite vers lui. France s'interpose et mon ami se rassoit sur le muret. Je me sens soudain très fatigué ; comme ils disent souvent dans les films, je suis vraiment trop vieux pour ces conneries.

Après une longue discussion entre mes voisins et les gendarmes, Albas vient vers moi. Je lui explique avoir vu cet homme essayer d'enlever la gamine, ce qui semble confirmer les dires de Bao. Un signe de tête d'Albas et ses collègues relèvent le blessé et le menottent sans ménagement. Il les rejoint et après quelques minutes de discussion avec mes voisins, les gendarmes repartent en embarquant le coupable-victime.

France et Bao reviennent vers la maison, et les yeux de France m'observent des pieds à la tête. Je sens que je vais devoir leur donner des explications, sur ma tenue de camouflage, sur le fusil que je porte en bandoulière, l'autre étant resté sur le mirador avec mon sac à dos et mes bières.

Je rêve d'une bouteille bien fraîche qui me tomberait du ciel quand Bao arrive et m'en colle une sous le nez, décapsulée et bien fraîche. J'en avale la moitié d'une gorgée, Bao descend la sienne d'une seule et en ouvre deux autres. Les enfants sont redescendus, Adama pleure sur les genoux de sa mère. Makan se met en sécurité sur ceux de son père.

Je sens que je vais encore avoir une longue histoire à raconter. Celle de Caïx et de ses conquêtes. Celle d'un homme puissant dans un petit village éloigné de tout. Un homme que tout le monde respectait et craignait.

Sauf moi.

Nous n'étions qu'un petit village. Deux cent cinquante, voire trois cents habitants, sur une commune très étendue. Caïx, le maire de l'époque, régnait sur son petit territoire en despote. Que l'on ait besoin de quoi que ce soit, il fallait passer par lui. Si on avait besoin d'un permis de construire, d'une autorisation pour agrandir une grange ou quoi que ce soit d'autre, il fallait passer par lui. Et si la femme du demandeur était d'accord pour passer sous le bureau, ou dessus, les détails étaient réglés beaucoup plus rapidement. La plupart des gens le savaient, mais à cette époque le maire n'était pas la bonne personne à se mettre à dos. Surtout celui-ci. La première caserne de gendarmerie étant à trente bonnes minutes de route, lorsqu'il y avait un problème au village, les habitants faisaient appel au maire plutôt qu'aux bleus. Les choses se passaient comme ça dans les campagnes à l'époque, dans notre campagne en tout cas. Caïx avait rendu bien des services et profité des faveurs de bien des femmes du coin... Mais jamais de celles de Bénédicte. Elle avait son caractère ma Bénédicte et n'était pas du genre à se laisser monter dessus par un minable petit tyran. La première fois que Caïx a laissé ses mains se promener un peu trop bas dans le dos de mon épouse, elle lui a fracassé un vase sur la tête. La deuxième fois, un coup de genou bien placé a calmé aussi sec les ardeurs du petit dictateur. La troisième fois, je ne sais plus ce qu'elle lui a fait, mais il lui a promis qu'un jour où l'autre elle paierait cet affront. J'avais personnellement rendu visite à Caïx pour lui expliquer ma vision des choses. Le médecin du village avait passé une bonne heure à lui suturer la joue que mon Opinel avait malencontreusement caressée d'un peu trop près.

Ce jour-là, il a promis qu'il finirait par me tuer.

Je commence à me dire que la première partie de sa vengeance a été accomplie il y a vingt ans et que la deuxième partie de son plan est déjà mise en place. Mais il n'avait pas prévu ça : les deux personnes qui se tiennent en face de moi, Bao et France. Mes nouveaux voisins. Mes nouveaux anges gardiens.

France étire son dos douloureux, la journée a été longue et les tensions doivent commencer à se relâcher. Elle s'installe en face de moi.

« Et ce Caïx, il en a combien de garçons illégitimes ?... »

Le portable de France sonne à l'autre bout de la pièce. Elle se précipite pour répondre et entre dans la cuisine tout en discutant.

Je regarde Bao :

« Je suis désolé, tout cela est de ma faute. J'ai voulu m'éloigner pour éviter de vous mettre en danger vous et les enfants. Si j'avais été en face en train de picoler sur ma terrasse comme tous les jours, j'aurais pu intervenir plus vite.

– Tu ne me dois aucune excuse, Vincent. Même si ton idée était assez, euh... comment dire ?

– Nulle à chier ?

– Quelque chose dans le genre, oui. Même si ton idée était assez nulle à chier donc, tu n'es pas responsable des actes de ces fumiers. Ils sont à la gendarmerie et ne vont pas nous poser de problèmes de sitôt. Et lorsque l'autre va sortir de prison, je vais faire en sorte qu'il n'ait même pas le temps de traverser la route. Je sais encore voler une voiture. Et je sais quand il doit sortir. Je vais régler le problème à ma façon. »

À ce moment, France sort de la cuisine. Elle tapote sa cuisse avec son téléphone d'un air nerveux. Ses traits sont tirés.

« Caïx et son bâtard puant se sont fait la malle. Albas pense que le fumier qui a débarqué chez nous tout à l'heure les a libérés avant de venir ici. »

Bao se lève et se dirige vers sa femme. Il la prend dans ses bras et, à ma grande surprise, elle éclate en sanglots. Le géant la réconforte en lui frottant le dos et en murmurant à son oreille, puis sa voix résonne, encore plus grave que d'habitude.

« Mon amour, on va faire les choses à ma façon cette fois-ci. Je vais retrouver ces fumiers et je vais m'en occuper. Je te demande juste de ne pas essayer de m'en dissuader.

– Ils ont tenté de s'en prendre à ma fille, ces ordures, à la chair de ma chair. Retrouve-les et tue-les. »

Bao embrasse son épouse sur le front et se tourne vers moi :

« Vincent, j'imagine que tu veux me suivre ?

– Je suis déjà en tenue de combat. Je ne voudrais pas te retarder, je suis vieux, mon corps n'est plus aussi obéissant qu'avant mais...

– Mais tu es motivé et en colère, hein ?

– Je ferai tout ce que tu me demanderas de faire, Bao.

– Un vieil homme en colère est aussi dangereux qu'un jeune qui n'en a rien à foutre de rien. Il commence à se faire tard. On va manger et se reposer. Tu dors ici, Vincent. France et moi on prendra la chambre d'amis et toi la nôtre, le lit est meilleur. Omon dormira en bas des escaliers, et si quelqu'un entre dans la maison cette nuit, sans notre autorisation, il est mort. »

Deuxième partie :

Le pire reste à venir

Même les restes réchauffés à la va-vite sont succulents. On boit pas mal aussi, surtout Bao et moi. France veut garder les idées claires pour donner le bain aux enfants et les mettre au lit. Adama a pleuré longtemps, dans les bras de sa maman, dans les miens puis dans ceux de son père. Il lui a longuement parlé à l'oreille tout en lui caressant les cheveux.

À la fin du repas, France monte avec les enfants, et je me retrouve seul avec Bao.

« Ce Caïx-là, tu m'as dit qu'il s'était planqué quelques jours dans un cabanon qui t'appartient, c'est bien cela ?

– Oui, c'est à quelques minutes de marche d'ici.

– On commencera par là demain matin. Le mec n'a pas l'air futé, je ne pense pas qu'il y soit retourné, mais on ne sait jamais avec ce genre de type.

– Et s'ils y sont ? N'oublions pas qu'ils sont deux à s'être barrés.

– Je les tue. D'une manière ou d'une autre. Deux, ce n'est rien. Ils seraient quatre, je les tuerais aussi.

– Et s'ils n'y sont pas ?

– On devra aller faire un tour dans le bourg et discuter avec quelques personnes.

– J'ai plus d'ennemis dans le village que cet enfoiré de Caïx malgré le nombre de cocus qu'il a fabriqués et le nombre de femmes qui n'étaient pas franchement d'accord pour recevoir ses faveurs mais qui y ont eu droit quand même.

– Oui, mais maintenant tu as un nouvel ami, moi. Sans vouloir me vanter, avec un ami comme moi, tes ennemis vont vite vouloir devenir tes alliés.

– Vu sous cet angle, il est possible que les langues se délient assez vite, en effet. En revanche tu sais, Bao, tu es...

– Ouais, je suis le mec le plus noir qu'ils aient jamais vu dans ce trou. L'avantage c'est que le premier qui va me voir en colère suffira à convaincre tous les autres qu'il vaut mieux répondre à mes questions sans faire d'histoire.

– Déjà que tous ces imbéciles avaient peur de moi il n'y a pas si longtemps, c'est sûr que quand ils vont te voir débarquer... »

Bao se lève et se dirige vers le bar qui sépare la cuisine de la salle à manger. Il sort une bouteille et la tient comme s'il s'agissait du Graal. Le mot « saint » ne fait pas partie de mon vocabulaire.

« Cette bouteille, Vincent, je la garde depuis longtemps pour une grande occasion. Alors ce soir, on va l'entamer. Un cognac Petite Champagne Baron Otard 1972. »

Il sort deux verres ayant une forme bizarre, sûrement des verres à cognac. J'ai toujours été nul en matière de verres. Je pouvais servir un grand vin dans des verres à moutarde, cela avait le don d'exaspérer ma Bénédicte, mais moi,

c'est surtout le contenu qui m'intéresse ; le contenant, je dois bien avouer que je m'en suis toujours moqué. Et là, en l'occurrence, le contenu est divin. Le genre de nectar que l'on ne boit que quelques fois dans sa vie. Les doses de Bao sont généreuses et la fatigue aidant, nous nous retrouvons vite un peu saouls. Cette ivresse qui après une dure journée t'enveloppe comme un plaid chaud et moelleux. L'ivresse qui reconforte. L'ivresse qu'on partage avec un ami. L'ivresse d'un vin chaud en décembre. L'ivresse qui t'empêche de réaliser qu'un truc étrange se passe. L'ivresse qui fait que la baie vitrée vole en éclats comme au ralenti.

Deux hommes surgissent dans le salon : le bâtard puant de Caïx et le curé ! Non contents d'avoir mis Bao hors de lui, ils trouvent le moyen de débarquer chez lui.

Mais que fout le cureton ici ? Un autre des bâtards de l'ancien maire ?

Ils devaient surveiller la maison et nous voyant boire en nous affalant peu à peu sur le canapé, ils ont pensé que nous étions ivres et que le moment d'accomplir leur vengeance était venu.

Mais pourquoi cet enfoiré de curé ?

Seulement, voilà, Bao n'a ni mon âge ni mon gabarit et il lui faut plus que quelques bières, quelques verres de vin et trois cognacs pour le saouler. Il bondit du canapé à une vitesse fulgurante et chope le bâtard à la gorge pour le projeter contre un mur. Le bâtard, celui qui pue la mort, doit bien peser dans les quatre-vingts kilos et il vole comme un coussin lors d'une bataille de polochons.

Un coup de feu résonne, ou plutôt devrais-je dire, inonde la pièce. Du sang gicle de l'épaule de Bao, ce qui ne l'empêche pas de se jeter sur le deuxième intrus : le putain de nouveau curé.

Un bruit à l'étage.

L'homme de Dieu lève le bras vers les escaliers, comme pour faire un doigt d'honneur à son maître et père, et fait feu à trois reprises.

J'aperçois Makan, qui a juste le temps de reculer, et de repartir en courant.

La colère de Bao est décuplée. Il plaque le crapaud de bénitier au sol et se met à frapper en grondant « Tu as tiré sur mon fils ! ». À cheval sur la crevure, il frappe de toutes ses forces, comme une machine, il frappe, frappe et frappe encore.

France arrive en haut des escaliers et lui crie d'arrêter...

Mais Bao n'est plus là : il est avec sa sœur violée, avec sa mère maltraitée, il est le vengeur. Il est la vengeance, son bras armé. Il démolit méthodiquement la face du cureton qui ne ressemble plus vraiment à ce à quoi il ressemblait en déboulant dans le salon, tout fier et victorieux.

L'autre se redresse et se jette sur le dos de Bao pour lui planter un couteau dans l'épaule.

Bao se relève, mais ce n'est plus tout à fait Bao.

C'est un animal.

Blessé.

Une bête.

Sauvage.

Qui protège sa meute.

Il crie, hurle sa colère et sa haine en se jetant sur le puant.

Mais ce n'est plus de la colère, ce n'est plus de la violence, ce n'est plus de la rage. Bao est une huile essentielle de haine pure. Comme s'il ne venait pas de recevoir un coup de feu. Comme s'il ne venait pas de recevoir un coup de couteau.

Il avance vers l'ennemi. Sa respiration est un orage qui gronde. Son corps, un volcan qui se réveille.

France qui hurle « Bao, non !!! ».

Mais la colère est sourde, c'est bien connu. Il chope l'ennemi à la gorge de son bras valide et le colle au mur.

France qui hurle encore.

Les enfants qui crient et pleurent.

L'agonisant qui agonise, tousse, crache du sang, vomit.

Et Bao qui serre.

Serre.

Le visage du puant passe du rouge au bleu, il perd connaissance et Bao serre.

Serre encore.

Makan qui crie « Papa, arrête ! Arrête ! ».

France qui retient les enfants pour qu'ils ne voient pas leur père fou de rage, blessé, ensanglanté, en train de tuer deux hommes, un couteau fiché dans l'épaule.

Le sang.

Partout.

La fureur qui brille dans la pièce comme un orage.

Ça sent presque l'ozone.

Ça sent le sang.

La sueur.

La mort qui approche.

Le cri de Makan agit sur moi comme un coup de fouet. Je m'approche de Bao et me glisse entre lui et sa victime, et le prends dans mes bras puis pose ma tête sur son torse. C'est comme câliner un immeuble. Je sens le souffle du géant qui s'apaise, la pression de son bras se relâche. Je recule vers un fauteuil. Bao me suit. Je m'assois et Bao tombe à genoux devant moi, laisse aller sa tête sur mes jambes et se met à pleurer. Comme un gamin qui ne comprend pas sa propre colère. Ma gorge se serre et les larmes me montent aux yeux, brouillant ma vue.

Le putois est immobile mais il respire encore, on se demande comment vu l'état de sa gorge mais il respire.

Le curé tousse, maintenant. Il tousse et se met à rire. Alors que Bao semble se calmer et se relâcher, le cureton commence à parler. Sa diction est difficile,

mais il se fait parfaitement comprendre :

« Tu aurais dû me finir, négro, je vais me remettre et je vais revenir. Je tuerai tes gosses de mes mains, je violerai ta femme et je te tuerai pour finir. Tu ne sais pas qui je suis. Je vous tuerai tous, et le vieux avec. »

Bao se lève, attrape la bouteille de cognac et en boit une grande gorgée à même le goulot.

Trois mètres environ, peut-être quatre, le séparent de sa cible. Il est calme maintenant.

« Tu vas revenir me tuer, hein ? C'est ça, mon père ?

– VOUS ! Je vais tous vous tuer. Tous ! Je commencerai par tes petits chimpanzés.

– Un homme de Dieu.

– J'emmerde Dieu, je ne suis pas plus curé que le beau cul de négresse de ta femme. Je n'ai qu'une parole : je reviendrai vous tuer. Et toi, le vieux, là, on te crèvera aussi, comme on a crevé ta vieille salope. Tu crois encore qu'ils n'étaient que trois ? On était tous présents à la petite fête. Benoît, Hugo et son pote mais lui aussi était là, dit-il en montrant le puant du doigt, et papa, et moi. Tu imagines ce qu'on a pu lui faire subir quand on était tous les six ? »

Il crache du sang et tousse. C'est joli, lorsqu'il tousse, ça fait des gerbes de sang. Après le sang, il se remet à cracher sa haine :

« Elle était bonne, faut dire. Tu as dû t'amuser avec une bonasse comme ça dans ton lit pendant combien ? Quarante ans ? Cinquante ? Tous, on vous tuera tous. Les négros, vous n'auriez pas dû vous mêler de ça. Je crèverai ta femme personnellement. Je vais la souiller avant de la tuer, je te préviens. »

Bao prononce deux mots et je comprends, en effet, qu'il est...

« Trop tard. »

Puis il fonce comme une flèche, comme un joueur de foot qui tire un penalty, et frappe le curé en pleine tête, de toutes ses forces. Je pense un moment qu'elle va se décrocher des épaules et aller fracasser le mur à cinq mètres de là, mais non, elle reste accrochée. Elle ne ressemble plus vraiment à une tête, à un visage, à un être humain. Elle ne ressemble même plus au visage d'un curé, c'est dire.

Le puant se met aussi à tousser, de l'autre côté de la pièce ; il commence même à se relever, prenant appui sur ce qu'il peut.

Bao se jette sur lui : au dernier moment, il lève le coude et frappe en plein menton. La nuque du putois prend un angle étrange. Le genre d'angle qui ne peut pas permettre de respirer, boire, manger et tout ça. Il s'effondre, mort, mais Bao est déjà au-dessus de lui, une chaise entre les mains. Une simple chaise. Dont deux pieds vont se ficher dans le corps à l'odeur néfaste. Le premier au niveau de la gorge, le deuxième traverse le sternum avant de venir se ficher dans le parquet flottant.

Puis le silence. Froid, glacial même. Un silence de mort. Le puant et le curé sont morts.

Bao me tourne le dos. Des sanglots secouent ses épaules. Il ne bouge pas et

pleure en silence.

Je monte à l'étage, prends les petits par la main et les entraîne dans une chambre, la première qui se présente. Celle d'Adama sûrement, à moins que Makan ne soit passionné par les licornes et les princesses. Je m'assois sur le lit, et les deux bambins viennent se lover contre moi. France me remercie et se précipite en bas.

« Il a quoi papa ? »

« C'était quoi tout ce bruit ? »

« Pourquoi maman elle pleure ? »

« C'est qui les méchants messieurs ? »

Et moi je ne réponds rien. Je suis aussi choqué qu'eux. Alors je les prends contre moi et les serre fort en les berçant. Nous restons comme ça je ne sais combien de temps, jusqu'à ce que France remonte et me demande si je connais le numéro d'Albas. Je le connais ; en temps normal, je le connais. Je hoche la tête de droite à gauche puis sors de ma poche le téléphone d'urgence où Bao me l'a enregistré. Je le tends à France. Elle trouve le numéro et me demande si je peux appeler l'adjudant-chef pour qu'il rapplique fissa. Il répond après trois sonneries.

« Albas. Un problème, Vincent ?

– Le sang, Gaspard, il y a eu tellement de sang.

– Comment ça du sang ? Tu es chez toi ?

– France, Bao. »

Je me sens tomber en arrière et puis plus rien. Comme si je faisais une petite sieste avec mes petits-enfants. Albas parle encore un peu, dans le vide, je n'entends pas son :

« J'arrive. »

Je sens Bao venir chercher les enfants. Je ne dors pas tout à fait, je suis juste déconnecté. Je sens Bao me porter, me mettre en pyjama et me déposer dans mon lit. J'ouvre un œil et regarde vers la gauche, ils ont déposé la photo de ma Bénédicte sur la table de nuit.

Ce ne sont pas les chants des oiseaux qui me réveillent ce matin, mais les rires des enfants et les « chut !!! » de Bao qui donnent l'impression de faire trembler les murs de la maison. Hier soir j'ai entendu France et Bao parler longuement à leurs enfants. Apparemment, ils ont su trouver les mots pour les rassurer. En bas ça rigole, ça chante et ça court. Ici ça cour... bature. Je paye mes élans d'aventurier à avoir voulu courir dans les bois hier. Mes lombaires semblent aussi dures que les biceps de Bao et me balancent des coups dans le dos dès que je veux me lever. Mes cuisses et mes mollets me font subir la même punition une fois debout. J'ignorais qu'on pouvait avoir des courbatures derrière les cuisses. Faudra que je demande à Bao comment se nomme ce muscle. Il doit connaître tous les muscles du corps humain sur le bout des doigts, des deltoïdes au sphincter.

J'ai l'impression de mettre environ trois jours pour me diriger vers la salle de bains parentale et me donner un air présentable avant de descendre rejoindre mes hôtes. Je pense arriver à la cuisine d'ici une semaine. En enfilant ma robe de chambre, je me dis que ce n'est pas si désagréable que ça d'avoir des courbatures. On sent son corps et, de fil en aiguille, on se sent un peu plus vivant, un peu plus fort. Il n'empêche qu'une fois arrivé devant les escaliers et après avoir descendu deux marches et demie, j'appelle Bao pour qu'il vienne me chercher, mes cuisses refusant de me tenir. Bao déboule en débardeur, un tablier, trop petit pour lui, attaché autour des hanches, et il tient dans sa main droite une poêle qui diffuse des odeurs à m'en faire gargouiller le bide. Bao monte les escaliers, m'attrape d'un bras par la taille et me fait descendre comme une marionnette. Il me dépose à côté de la table de la cuisine, laisse la poêle puis me soulève par les aisselles pour m'asseoir délicatement sur la chaise de bar, un peu haute pour moi. Il pose un verre devant moi, ça ressemble à ce que les Américains appellent le milk-shake, je crois.

« Avant le café, tu m'avales tout ça, ça va te requinquer.

– C'est quoi, en fait ?

– Une recette de grand-mère de ma famille, à base de peau de crapaud ou je ne sais quoi. »

Devant mon air déconfit, il éclate de rire.

« Ce sont des protéines, j'en ai avalé quatre comme ça depuis que je suis levé. Tant que tu es là, chez nous, tu vas faire une petite cure, alors j'espère

que tu vas aimer, j'ai pris goût banane. »

Je prends le gobelet et me vois soudain en James Dean accoudé à son bolide au drive-in du coin. Je l'imagine boire ça avec un air sexy, avec...

« Euh...

– Ce n'est pas bon, Vincent ?

– Si, en fait, je me demandais si je pourrais avoir une paille.

– On doit pouvoir te trouver ça. »

Alors, ça ne vaut pas un Château Eugénie Haute Collection mais c'est bon, et le goût de banane semble vraiment naturel. Bao me regarde en souriant.

« Ouais, les bananes, ce n'est pas de la poudre, ce sont des vraies, je ne sais pas où ma mère les trouve, mais elles sont délicieuses. Alors, O.K. pour la cure ? »

Je lève mon gobelet vers lui.

« Tchîn !

– Bon, je suis de repos aujourd'hui, mon Vincent, alors on passe la journée ensemble. Déjà on va essayer de démêler cette famille Caix et faire les comptes. Faudra aussi qu'on aille faire un tour en ville, je dois récupérer du CBD.

– Du quoi ?

– Du Cannabidiol. Du cannabis sans THC, c'est légal et ça va te faire un bien fou.

– Euh... J'ai bu à peu près tout ce qu'il est possible de boire, même du liquide vaisselle une fois. D'ailleurs je fais une parenthèse pour te donner un conseil, ne parie jamais quand tu es bourré. C'est vraiment dégueulasse, le liquide vaisselle. Mais je n'ai jamais pris du cannabis, moi, c'est de la drogue ça, c'est grave.

– C'est légal, je te dis, c'est vendu dans des boutiques qui ont pignon sur rue. Tu sais que, les courbatures, le pire ce n'est pas le lendemain, c'est le surlendemain. Donc demain.

– Bon, O.K., fais-moi picoler et fumer tout ce que tu veux. Parce que pire qu'aujourd'hui, j'ai connu, mais j'étais plus jeune.

– Mais d'abord, je prépare la marmaille pour les emmener chez ma mère et je suis tout à toi. Tu voudras un coup de main pour te préparer ?

– Non, Bao, merci infiniment pour tout ça. Je vais me débrouiller. »

Alors que Bao installe les enfants dans la voiture, je l'entends qui parle à quelqu'un. Deux minutes plus tard, on frappe à la porte. Je fais la sourde oreille puis j'entends cet accent chantant plein de soleil. Magali.

Let the sunshine,

Let the sunshine in...

Lorsque Bao revient, je suis frais et dispos, souriant et prêt.

Magali n'a pas posé de questions. Face à mes douleurs et quelques bleus, elle est restée très pro et a attendu que je commence à me livrer.

Discuter avec elle m'a fait un bien fou. Je n'ai pas parlé de mes envies de vengeance, de meurtre, de torture. J'ai juste soulagé un peu ma conscience.

Un peu. Elle a su trouver les mots et je me sens bien mieux. Apaisé.

Je suis Bao dans le garage, après que Omon m'a fait la fête. Je constate que le garage est en fait une salle de gym. Appareils de musculation, fonte, rameur, tout le nécessaire pour se sculpter un corps de rêve. Bao commence par s'échauffer sur un vélo d'appartement ultra-sophistiqué.

Pendant qu'il pédale, nous faisons le point.

Il reste les deux crétins qui doivent sortir de prison après-demain. Et surtout, il reste Caïx. Je veux me retrouver en face de lui et causer d'homme à homme. Enfin d'homme à sous-merde.

Bao m'expose son plan de la journée. Après sa petite séance de deux heures de muscu, nous irons au village causer de la pluie et du beau temps avec les anciens que nous rencontrerons.

Je sais que ce sera un moment difficile pour moi. Je ne suis pas allé au village depuis des mois. Peut-être que la plupart des habitants me pensent mort, m'espèrent mort.

J'assiste à la séance de Bao, une séance de torture plus que d'entraînement de ce que j'en vois. La puissance de mon voisin est impressionnante : il pousse cent trente kilos en développé couché comme je soulève une canette de bière. Il termine à cent quatre-vingt-dix kilos et semble déçu par ses performances. Ensuite, il enlève des poids et me demande de l'assurer au cas où. Il reste vingt kilos qui font trente avec le poids de la barre. Bao s'allonge sur le banc, sort la barre de son support et commence à pomper. Après trente répétitions, il repose la barre. Ses muscles sont plus impressionnants que jamais, gorgés de sang et gonflés comme des ballons de baudruches. Sa séance dure presque deux heures, le temps pour moi d'avaler quelques canettes de bière.

Caïx n'est pas l'urgence. Comme moi, il n'est plus tout jeune. Comme moi, il n'ira pas bien vite s'il veut s'échapper. Les deux qui sortent après-demain sont l'urgence. Et faire le point au village aussi. Combien de bâtards le Caïx a-t-il mis au monde ? Ceux que l'on a déjà rencontrés ? Une armée ? L'armée des douze mongoles ?

Dans un petit bled comme le nôtre, le meilleur endroit pour rencontrer du monde en fin de matinée, c'est le bistrot. Je constate, lorsque Bao se gare, que le troquet s'appelle toujours Au Cadurcien. Avec un peu de chance, c'est toujours le gros Norbert le patron, une des rares personnes avec qui je ne me suis jamais fâché dans ce village. Se fâcher avec le patron du seul bistrot à vingt kilomètres à la ronde aurait été la plus mauvaise idée que j'aurais pu avoir.

La terrasse est bondée et quand je dis bondée cela veut dire que les cinq tables sont occupées.

Lorsque je sors de la voiture, les seules personnes qui ne se taisent pas d'un seul coup en se tournant vers moi sont les trois touristes occupant une table. L'ancien épicier se lève aussi vite que son âge aussi avancé que le mien le lui permet, déjà rouge de colère...

Puis Bao sort du véhicule. Dire qu'il se déplie serait plus juste. Il vient à côté de moi et me prend par le bras pour m'aider à marcher. Je suis toujours perclus de douleurs en tous genres, à des endroits auxquels je ne savais même pas que l'on pouvait avoir mal. Du coup, l'épicier, Juillac de son nom, se rassoit et retourne à son ballon de rouge qu'il vide d'un trait. Un silence s'est installé. Les regards sont hostiles. Les verres se vident et se remplissent... et une voix résonne, forte, presque autant que celle de Bao lorsqu'il chuchote : celle de Norbert.

« Putain de Dieu ! Merde alors, mon Vince ! »

Oui, Norbert m'a toujours appelé Vince. Les rares fois où nous nous sommes chamaillés étaient pour savoir qui de Bill Haley ou de Vince Taylor était le plus grand. Norbert n'est pas vraiment gros, il tire plus du côté obèse que de la force. Son mètre quatre-vingts supporte encore bien ses cent trente kilos, mais lorsqu'il s'approche à grands pas vers moi pour me serrer dans ses bras et se retrouve donc à côté de Bao, il ressemble soudain à un vulgaire nabot.

« Tu veux une place en terrasse, mon Vince ? »

– J'aimerais autant si tu n'as toujours pas fait installer la clim dans ton rade, mais il n'y a plus de place.

– T'occupe, je vais sortir les poubelles et il y aura de la place. »

Sur ce, il se retourne et sa voix tonne de nouveau :

« Juillac, bouge ton vieux cul d'ici, t'en as assez avalé pour ce matin.

– Dis donc, Norbert, tu vas me causer sur un autre ton, sinon tu vas perdre un foutrement bon client.

– Ouais, bien sûr. Le prochain bistrot est à quinze kilomètres d'ici, tu iras à pied, ça te laissera du temps pour réfléchir à ta vie de merde ! »

Si Juillac était déjà rouge de colère, il vire au bordeaux en se levant et par

chez nous le bordeaux c'est plutôt mal vu. Le regard qu'il me lance est assassin ; lorsque ce regard croise celui de Bao il l'est beaucoup moins. Alors il s'en va.

Nous nous installons donc en terrasse et Norbert file nous chercher deux grandes bières avant de venir s'installer avec nous, afin de prendre de mes nouvelles.

« Nono, je te présente Bao, mon nouveau voisin et ami.

– Enchanté, m'sieur Bao !

– De même, Norbert, si je peux me permettre de vous appeler Norbert.

– Tu peux, mon gars, mais je ne te serre pas la main, ce n'est pas que je sois raciste, mais j'ai encore besoin de mes doigts pour la machine à pression. Les amis de mon Vince sont mes amis. Les autres, ce sont mes clients, rien de plus. Tu sais, mon Vince, je pense souvent à toi, je prends des nouvelles comme je peux, par le doc, la petite Magali quand elle passe dans le coin, mais tu connais ma passion pour le téléphone et je connais la tienne. Mon permis, je lui ai dit au revoir la dernière fois qu'Albas m'a fait souffler.

– T'inquiète pas pour ça, mon Nono, moi aussi je pense souvent à toi. J'aurais aimé que ce soit juste une visite de courtoisie mais ce n'est pas le cas et je m'en excuse...

– Stop, y a pas d'excuse entre nous, dis-moi ce que tu veux.

– J'ai les bâtards de Caïx au cul et je réalise qu'il y en a plus que ce que je croyais. Ces fumiers ont déjà essayé de me faire la peau. Y en a deux de moins depuis hier soir : le putois et le faux curé. Reste celui qui est encore en taule et qui sort après-demain avec son acolyte, et le gendarme qui ne l'est plus depuis hier. Mais je dois savoir combien Caïx en a encore semé parce qu'apparemment ils veulent la guerre et on ne sait pas à quoi on doit faire face.

– Je connais tout le monde ici, mon Vince, tu me dis le curé, le putois, l'autre enfoiré qui devrait rester en taule mais qui va sortir avec son pote, le gendarme qui m'a fait souffler la première fois, on a fait le tour je pense. S'il en a fait d'autres, ce n'était pas dans les environs, sinon je le saurais. »

Bao, qui avait gardé le silence jusque-là, prend soudain la parole :

« Dis-moi, Norbert, cet enfoiré de Caïx qui semble avoir cocufié la moitié du village est populaire tandis que personne ne semble pouvoir blairer Vincent. Je ne comprends pas.

– Tu es aussi intelligent que costaud, mon gars ? Alors tu vas comprendre : Caïx était maire, Vincent était une grande gueule avec un caractère de chien enragé. Ici, ce qui compte c'est les vignes et les propriétés. Caïx pouvait sauter la femme de n'importe qui, s'il accordait un permis de construire ça passait comme une levrette à la poste. Et comme sa bite ne doit pas être beaucoup plus épaisse qu'une enveloppe... Vincent, c'était pas la même. Quand il a demandé un permis pour agrandir sa maison et que le Caïx a commencé à faire des avances à Bénédicte, mon Vince a débarqué dans le bureau du maire après avoir mis un coup de tête à l'adjoint qui essayait de

l'en empêcher. Il a sorti le Caïx de son bureau par la peau du cul, il lui a collé quelques claques dans la tronche et il l'a balancé dans le Lot. L'autre est ressorti de l'eau furax en disant qu'il allait lui faire payer ça très cher et tout le tralala. Vince a pris le truc le plus lourd qu'il a pu trouver et a démoli méthodiquement sa bagnole. Il l'avait depuis deux jours. Les amis de Vincent sont mes amis mais les ennemis de Caïx sont les ennemis de tout le village. Même s'il n'est plus maire, je pense que les gens continuent à le respecter par habitude et Vince a distribué quelques branlées mémorables à pas mal de connards du coin, donc... Le Vince s'est peut-être adouci avec les années, mais Caïx reste la pire des ordures, il est rancunier comme... je ne sais pas ce qui peut être aussi rancunier que ce fils de chien. Faites bien attention à vous, les gars.

– Moi, mon Nono, si je m'étais adouci, comme tu dis, cet enfoiré a réveillé la bête et niveau rancune, on doit être à égalité aujourd'hui.

– Fais quand même gaffe, son fiston est du genre vicelard, je sais que je ne t'apprends rien, mon pauvre... Remarque, avec un ami aussi balèze, il ramènera peut-être moins sa sale gueule.

– J'en suis pas sûr, mon Nono, j'en suis pas sûr du tout. Merci pour tout et je te promets qu'un jour je demanderai à la petite Magali de m'amener boire un coup avec toi. »

Bao et moi, nous nous levons, enfin Bao se lève et m'aide à en faire autant. Tous les regards se tournent vers nous, les conversations qui avaient repris cessent de nouveau ou continuent sous forme de chuchotements. Alors que nous partons, Norbert se précipite vers nous et nous suit ; lorsque nous sommes assez loin des oreilles qui traînent un peu partout, il reprend la parole :

« Écoute, mon Vince, ça me fait un peu mal de te dire ça, mais tu devrais te méfier d'Albas. Son père était une enflure lorsqu'il portait son uniforme mais au fond ce n'était pas un mauvais gars. Le Gaspard par contre, je ne le sens pas et de ce que tu m'as dit, je sais pas, y a un truc qui me chiffonne.

– Quel truc, Nono ?

– Le Caïx, il est pas au trou, je l'ai croisé ce matin en venant ouvrir mon rade. Il essayait de se faire discret, mais je sais que c'était lui. Cette gendarmerie à l'air d'être plus ouverte que l'église du coin.

– Tu penses qu'Albas serait un des...

– Oh non, connaissant son père et sa mère, il n'y a pas de risque. Mais tu sais comme c'est ici, tous ces mômes ont grandi ensemble et se connaissent depuis toujours. Même s'ils ne peuvent pas se sentir pour la plupart... Disons que ça reste des gars du coin. Alors restez sur vos gardes avec lui. »

À mes côtés, je sens le corps de Bao se tendre, comme si la colère en lui dégageait une énergie, une vibration. Ses mâchoires sont crispées, ses poings serrés et ce n'est que lorsque je pousse un petit cri que sa prise sur mon bras se relâche. Je donne une tape sur l'épaule de mon pote Nono et nous nous dirigeons vers la voiture. Bao m'aide à m'installer puis il fait le tour par-

devant pour passer au volant. Il s'arrête pile au milieu du capot et le fixe avec haine.

Un rire éclate sur la terrasse, je tourne la tête et aperçois quatre jeunes qui ne le sont plus vraiment mais le sont beaucoup plus que moi. Ils sont assis à une table et rigolent comme des hyènes en nous défiant du regard. Je sors de la voiture comme je peux et observe le capot. Dessus, des rayures qui forment des lettres, faites avec une clé ou un tournevis : « **Le Dolt se tappe des négresse de 120 kilo** », avec les fautes et tout.

L'un des moyens jeunes sort un tournevis d'une ceinture de travail et le fait tourner entre ses doigts sans arthrose en riant encore plus fort.

Bao part comme une flèche. Les autres sont alcoolisés et beaucoup moins sportifs que mon ami. Le premier se prend les pieds dans sa chaise et s'étale par terre. Bao passe devant en lui marchant à peine sur la main, ce qui provoque un cri de douleur du maladroit. Il tombe sur l'homme au tournevis, le soulève d'une main par le col de sa chemise de travail et le traîne jusqu'à la voiture.

Il n'y a plus de rire.

Il y a le silence.

Il y a ceux qui sortent du bar.

Assister au spectacle.

Bouche bée.

« Je vais te montrer comment on abîme une caisse, connard. »

De sa main libre, il lui saisit la ceinture et le balance sur le capot. D'une droite en plein visage, il le sèche littéralement et le chope par les cheveux pour lui frapper la tête à plusieurs reprises contre la tôle. L'autre reprend connaissance et se met à hurler d'une voix de fillette. À chaque impact la voiture rebondit et tremble.

Nono arrive en courant aussi vite qu'il le peut, tirant le jeune qui s'est vautré en se levant et qui se tient toujours la main. Il parvient à calmer Bao en lui expliquant que l'éclopé est le carrossier du village et qu'il se fera un plaisir de réparer ça rapidement. L'autre lui répond d'aller se faire foutre. Nono lui colle une gifle qui envoie sa tête valdinguer comme s'il disait finalement « oui, O.K., je vais réparer tout ça ».

Bao, presque calme, soulève l'autre et le balance dans une benne à ordures, puis se dirige vers celui que Nono tient toujours par l'oreille.

« J'ai rendez-vous quand ? »

– Cet après-midi ! Venez à 14 heures, je vous prêterai une voiture. »

Bao donne une tape sur l'épaule de Nono et vient s'installer au volant avant de démarrer sur les chapeaux de roues.

Lorsque nous arrivons, France a mis la table et une succulente odeur envahit la maison. Elle nous accueille d'un grand sourire et nous sert deux grands verres de bière en nous invitant à nous asseoir. La vaisselle dans l'évier suggère que les enfants sont revenus et ont déjà mangé, je les entends jouer à l'étage. Bao embrasse son épouse en la prenant dans ses bras.

« J'ai un rendez-vous à 14 heures, j'ai un peu abîmé la voiture ce matin.

– Et tu as déjà rendez-vous ?

– Oh, c'est un petit village, tu sais, les mécanos ne sont pas débordés par ici. »

Nous résumons à France ce que nous avons appris. Elle appelle aussi sec un de ses collègues pour qu'il se renseigne sur Gaspard Albas. Lorsque nous lui racontons l'histoire de la voiture, elle éclate de rire.

« Ce qui t'a le plus vexé, en fait, ce sont les cent vingt kilos.

– Ouais, je faisais cent trente-trois ce matin, grogne Bao. Non seulement ce connard est nul en orthographe mais en plus il n'a pas le compas dans l'œil. »

Et je me ressers un énième verre de vin en rigolant.

Après manger, Bao monte se changer, un peu de sang a giclé sur le T-shirt qu'il portait ce matin. Il redescend en arborant son débardeur le plus moult et un short, fin prêt pour son rendez-vous. La vue des bras et des cuisses de mon ami devrait donner l'envie au carrossier d'en finir au plus vite avec ce capot et de bien s'appliquer.

France appelle les enfants et leur annonce qu'ils peuvent sortir jouer car l'arrière de la maison est à présent à l'ombre. Ils passent et sortent en courant et en riant, non sans prendre la peine de m'embrasser au passage.

France nous ouvre deux bières et nous allons nous installer sur la terrasse, pour avoir un œil sur les enfants. Nous les regardons en souriant et en tétant nos binouzes. Seuls les rires des deux bambins brisent le calme. Puis France parle :

« Leurs sourires donnent des couleurs au noir et blanc, tu ne trouves pas, Vincent ? »

Cette phrase me laisse sur le cul, heureusement que je suis déjà assis dessus. J'ai déjà entendu cette phrase il y a bien longtemps. Lors de mon premier séjour au Sénégal, avant de rencontrer ma Bénédicte. J'y avais fait la connaissance d'une femme superbe à la peau d'ébène. Nous avons vécu une histoire passionnée pendant une semaine avant que je ne rentre au pays. À mon départ, elle avait refusé que nous restions en contact car cela lui aurait fait trop de mal. Lorsque j'y suis retourné plusieurs mois plus tard, j'étais accompagné de ma Bénédicte et je n'ai jamais revu cette beauté. Elle avait l'habitude de prononcer cette phrase en regardant les enfants jouer dehors dans son quartier pauvre.

« Tu as déjà entendu cette phrase n'est-ce pas, Vincent ? »

Je me tourne vers elle. Elle fixe ses enfants sourire aux lèvres. J'ai les larmes aux yeux.

« Comment... Comment peux-tu savoir ça ?

– Ma grand-mère est morte il y a deux ans, elle m'a parlé de toi avant de nous quitter. Ma mère, votre fille, est une femme magnifique et très intelligente. Elle n'était pas trop d'accord pour que je parte à ta recherche mais je suis une vraie tête de mule. Dès que je suis rentrée en France après les obsèques de ma grand-mère, j'ai tout de suite commencé à te chercher, grand-père. »

Des mots que je n'aurais jamais cru entendre un jour, « grand-père ». Ces mots qui veulent dire que je suis papa, grand-père et arrière-grand-père.

Je lève les yeux vers les enfants alors que des larmes coulent sur mon visage, en suivant les sillons de mes rides. France se lève et vient me prendre dans ses bras.

« Ils donnent des couleurs à leur misère. C'est ce que je lui répondais toujours.

– Je le sais, Vincent, je le sais. »

Elle me serre plus fort. Et nous pleurons de joie au rythme des éclats de rire de mes deux magnifiques arrière-petits-enfants.

« Ils sont au courant les petits ?... Et Bao ?

– Pas encore. Je vais lui en parler ce soir et on l'expliquera aux enfants demain en ta présence, si tu le veux bien.

– Tu m'étonnes que je le veux. Ils sont tellement beaux et adorables.

– La journée de demain risque d'être dure pour toi, je me suis dit que cela pourrait la sauver un peu.

– Merci, France, merci pour tout ça. Merci de m'avoir cherché, de m'avoir trouvé. De me faire ce cadeau. Et ta mère, est-ce qu'elle sait que tu m'as retrouvé ?

– Oui, je le lui ai dit. Elle viendra, Vincent. Elle doit se préparer et encaisser un peu tout ça, mais elle viendra. »

Bao revient du garage et nous trouve sur la terrasse, toujours émus. Il vient vers nous et nous prend dans ses bras. C'est à la fois effrayant et rassurant. Cette puissance, cet homme pourrait me broyer sans s'en rendre compte, mais il est mon ami. Et même un peu plus que cela, maintenant.

« Alors, tu lui as dit finalement, ma chérie ? »

Étonné, je regarde France, et réalise qu'elle l'est encore plus que moi. Elle fixe son homme, bouche bée.

« Mais comment tu... Qu'est-ce que... Tu... ? »

Bao éclate de rire.

« Je suis peut-être un fondu de musculation mais je ne suis pas un crétin. Ton entêtement pour venir nous installer ici. Pour louer cette maison alors que nous en avons vu une dix fois plus belle à dix kilomètres de la ville. Et puis il

y a un truc qui ne trompe pas.

– Ah bon, et on peut savoir lequel ?

– Votre caractère de cochon ! »

Son éclat de rire fait vibrer le sol de la terrasse en bois. J'éclate de rire à mon tour. France, ma petite-fille, rit elle aussi. Puis son téléphone sonne, elle se précipite. Son collègue la rappelle pour lui dire ce qu'il a trouvé sur Albas.

Dire qu'elle tournait dans la pièce comme une lionne en cage aurait été un doux euphémisme. Je ne suis pas un jeune et suivre une conversation en ne saisissant que la moitié est assez compliqué pour moi. Parfois, ça l'est déjà assez quand les deux parties sont en ma présence et pourtant mon ouïe est impeccable. Je captais des « merde », « putain », « c'est-pas possible, ça » mais rien de plus. France était dans tous ses états et je la trouvais encore plus belle depuis que je savais qu'elle était ma petite-fille. Heureusement, à mon âge, même la masturbation reste un fantasme sinon, avant d'apprendre la nouvelle, j'aurais pu commettre l'irréparable. Un truc digne du curé du village.

Elle raccroche et balance le téléphone à l'autre bout de la pièce.

« Gaspard Albas n'existe pas ! »

Bien que je sois déjà assis, j'en reste sur le cul.

« Pardon ? »

– Rien, que dalle, et mon collègue est un cador dans le genre. Il n'a rien trouvé. Entre les prouesses de l'informatique et les mystères de ces campagnes, apparemment il y a un gouffre. Ce type n'apparaît nulle part, bordel !

– Ben, il existe à la gendarmerie en tout cas, moi je n'y comprends rien à vos grades, mais il est adjudant-chef, il doit bien ressortir quelque part, non ?

– On a un Gaspard, mais pas Albas. On a un Gaspard Caïx qui est entré dans les forces de l'ordre il y a vingt ans.

– Oh putain ! »

Ça, c'est moi.

« Putain ! L'enculé. »

Ça, c'est Bao.

« Je vais me le faire. »

Ça, c'est toujours Bao, parce que moi, même bien énervé, avec le Albas, je ne ferais pas le poids.

« Tout le monde se calme, j'ai mis deux de mes meilleurs gars sur le coup, alors apéro, un bon repas et une bonne nuit de sommeil. Demain, on verra. Bao, mon ange, allume le barbecue, je m'occupe des bières. »

Ça, c'est France, toujours la parole la plus sage.

« Moi, je m'occupe du pinard, je vais aller faire un tour dans ma cave, j'emmène Omon avec moi, prendre l'air ne lui fera pas de mal. »

Arrivé chez moi, je file vers l'armoire à fusils de mon père. Je prépare les munitions. Trois fusils, trois types de punitions différentes. Il est évident que dans ce village tout le monde me prend pour un con depuis pas mal d'années. Il est temps de leur montrer qu'ils ne se trompaient pas. Quand je décide d'être con, je suis con. Omon est assis à côté de moi et son regard passe de la

porte d'entrée aux fenêtres.

Être pris pour un con ne m'a jamais posé de problème et ce n'est pas à mon âge que cela va commencer. Et, là, pour le coup, ils vont voir à quel point je peux être con. Le vieux con du village va vraiment le devenir. Un vieux con en colère et assoiffé de vengeance.

Je vais passer une bonne soirée avec ma toute nouvelle famille et après je me casse. Je ne veux plus qu'ils soient mêlés à ça. Je ne veux pas mettre mes arrière-petits-enfants en danger, ils en ont assez vu comme ça hier. Je vais régler ça à la Dolt, comme disait mon grand-père. Lui, c'était plutôt à la barre à mine qu'il se mettait d'accord avec ses ennemis, mais à mon âge il vaut mieux sortir les fusils, c'est moins lourd et ça permet de rester à distance.

Une fois les fusils chargés et rangés, avant de retourner chez mes voisins, je fais un petit tour à la cave, choisis mes trois meilleures bouteilles tout en espérant que ma bonne vieille R12 va démarrer au quart de tour. Même pas neuf mille kilomètres au compteur, état impeccable. Au dernier contrôle technique, le mec voulait me la racheter deux mille euros, il m'a bien fait marrer. Je lui ai donné rendez-vous le premier avril 2029 en exigeant des billets de 6 euros. Le gars n'avait aucun humour et il se trouve que je n'aime pas trop qu'on me prenne pour un con. C'est une Gordini quand même, et dans l'état où elle est, un vrai collectionneur m'offrirait sa paire de couilles pour l'avoir. Elle date d'une époque où quand tu achetais une voiture neuve, tu n'avais pas à la ramener au garage quinze jours plus tard pour mettre à jour le GPS pour la modique somme de 200 euros.

C'est ce putain d'Albas-Caix qui va prendre la première décharge. Supprimer un gendarme qui n'existe pas ne devrait pas poser de problème. Ensuite, les deux enfoirés vont sortir de taule pour rentrer dans leurs tombes et je me garde le vieux Caix pour la fin. J'ai jamais tué un ancien maire. J'ai jamais tué un maire, d'ailleurs. Et, si ma mémoire est encore bonne, je n'ai jamais tué personne, même à la guerre. Il faut bien un début à tout. Ne pas mourir idiot. Ne pas mourir innocent. Si je me suis trompé et que le dernier jour je me retrouve devant saint Pierre, je vais avoir l'air fin. Je préfère saint Patrick, au moins, chez lui, on boit des bières.

Le repas est délicieux, le vin aussi. On parle de tout sauf de choses qui fâchent, mais, je ne sais pas, Bao a une façon de me regarder qui me fait penser qu'il se doute d'un truc. On a beau dire, ces mecs super balèzes ne sont pas toujours totalement cons. Bao en est la preuve : deux trois fois, je l'ai aperçu sur sa terrasse à bouquiner des livres tellement gros que je ne suis même pas sûr que je pourrais les soulever. Et ce n'étaient pas des annuaires. De toute façon, l'annuaire de la région est aussi épais que la cervelle du pape, et quand je dis « cervelle », c'est pour ne pas être censuré au montage.

Bref, Bao sent venir un truc et son flair est aussi sûr que celui de Omon. La preuve, il ne bouge pas de sous ma chaise.

Omon, pas Bao.

Il essaye de me saouler.

Bao, pas Omon.

Il doit sentir que je prépare un coup pour cette nuit, genre une petite fuite en solitaire. Pas le genre de fuite que l'on peut avoir à mon âge, celle qui laisse une trace sur le slip et une odeur désagréable. Le genre de fuite qui laisse des traces de sang un peu partout et une odeur de mort.

Les enfants sont au lit, je suis monté les embrasser. J'ai un peu moins mal partout, alors je peux monter et descendre les escaliers tout seul et en profiter pour repérer les marches qui craquent afin de faire le moins de bruit possible. France est sous la douche et Bao m'offre un digestif.

« Alors, Vincent, tu penses te faire la malle vers quelle heure cette nuit ? »

Merde ! En plus de ne pas être con le type a de l'intuition.

« Pourquoi ? Je ne vois pas ce que tu veux dire, Bao, ce serait suicidaire de ma part, non ? »

– Tu as graissé tes fusils quand tu es allé chercher du vin tout à l'heure, ou en tout cas tu les as manipulés. Tu en avais plein les doigts en rentrant et je connais cette odeur. Je viens avec toi !

– Non, c'est hors de question ! Si je veux faire ça, c'est justement pour vous, pour épargner votre famille. S'il arrivait quoi que ce soit à l'un d'entre vous, je ne le supporterai pas.

– Je viens avec toi, Vincent, et Omon aussi. France est déjà au courant. Vu son job, elle ne peut pas prendre le risque d'être mêlée à ça et il faut quelqu'un pour les enfants. »

J'avale mon cognac cul sec et lui lance un regard furax.

« Comme je viens de te le dire, c'est hors de question, je prends le chien si ça peut te rassurer mais toi tu restes là. »

– On commence par qui ? J'avais pensé à Albas, se faire un gendarme qui bosse sous une fausse identité, ça me paraît assez simple.

– Merde ! Quelle putain de tête de mule ! En plus c'est exactement ce que je

pensais faire.

– Tu vois, on est faits pour faire équipe. »

Bao sourit, c'est toujours un peu effrayant de le voir sourire. Surtout quand il y a autant de rage dans son regard que de bonté sur ses lèvres. Il pose une main sur mon genou et je me dis que finalement avoir cet ami auprès de moi pourrait effectivement être un petit plus. Un petit plus de cent trente kilos.

« Albas ne travaille pas cette nuit, j'ai trouvé son numéro perso. Tu l'appelleras avec le téléphone qu'on t'a fourni, il est intraçable, et tu le feras venir au cabanon. On trouvera un truc en chemin : tu es en danger, ou n'importe quoi d'autre, et on lui fera un comité d'accueil aux petits oignons. Tu veux le faire ou tu préfères que je m'en charge ? »

La question est plus délicate que prévu. Si j'avais été seul, est-ce que j'aurais eu le courage de vraiment le faire ? Le premier ne m'a pas laissé le choix et Omon m'a bien aidé... mais tuer un homme de sang-froid même en sachant que c'est la dernière des raclures ?

Et puis je jette un œil au téléphone que ma nouvelle famille m'a donné. D'un coup de pouce, je le débloque et le visage de ma Bénédicte apparaît. Tout sourire, superbe, ses longs cheveux au vent... Et je les imagine, tous, les Caïx, lui passant dessus les uns après les autres, lui écrasant leurs cigarettes dans les yeux, se servant d'elle comme d'un urinoir. C'est à tout cela que je penserai quand je me retrouverai en face de chacun d'eux. C'est à ça que je penserai quand j'enfoncerai le canon de mon fusil dans la bouche de Caïx père, ancien maire, actuel enfoiré. C'est à tout ça que je penserai quand j'appuierai sur la détente du fusil pour les gros gibiers, un sourire aux lèvres quand son sang éclaboussera mon visage.

« Je te laisse Albas, je ne savais pas tout ça sur lui et je l'ai toujours apprécié. Mais le maire, il est pour moi. Tu as une idée pour les deux qui vont sortir de taule ?

– Elle marine, t'inquiète pas pour ça. Elle sera prête à temps. Alors, on se les fait ensemble ?

– Merci, merci, Bao. »

À 3 heures du matin, à mon âge, on dort ou alors on se lève pour aller pisser. À mon âge, à 3 heures du matin on chiale, on chiale celle qui est partie trop tôt, on chiale les douleurs, on chiale la solitude. À mon âge, à 3 heures du matin, on ne charge pas ses fusils, dans un garage, avec un type qui ferait passer Woody Strode pour un enfant de 12 ans. On n'a rien à foutre dans un garage avec un chien de près de cent kilos qui bouffe des paires de couilles comme des coquillettes.

Je réalise que ce chien est plus intelligent que moi, il sent venir la guerre. Il sent venir la mort. S'il pouvait parler et nous dire de qui il sent la mort, ce serait chouette, mais il ne fait que tourner en rond et faire des allers-retours entre la porte de sortie et Bao et moi, ou tourner en rond autour de moi. Donc, soit il a choisi de me protéger moi, soit c'est moi qui vais mourir cette nuit. Ce n'est pas que ça me dérangerait de mourir, mais mourir cette nuit, alors que je viens de trouver une famille, ma famille, ce serait con. Très con. Depuis le temps que je l'attends cette vieille garce de faucheuse. À une époque où j'y allais encore plus fort que maintenant sur la bibine, j'ai même failli la convoquer plusieurs fois. Mais j'ai toujours eu ce défaut d'hésiter. Bénédicte me disait déjà que je réfléchissais trop, tout le temps. Mais moi, quand je bricole ou quoi que je fasse, je réfléchis avant d'agir. Ce n'est pas le cas de tout le monde : alors que j'ai la tenue de chasse de mon père sur le dos, Bao, lui, est en débardeur et en jogging, un peu comme si aller tuer un gendarme était une activité sportive comme une autre. Briser une nuque comme on lève un haltère. Albas est du genre costaud mais comparé à Bao, c'est une fillette. Quarante kilos doivent les séparer, et quarante kilos, je pense que Bao les utilise pour travailler ses biceps.

France m'a appris en fin de soirée que sa mère serait bientôt là. La maman de Bao est partie sur Toulouse pour aller l'accueillir à l'aéroport où elle doit arriver demain matin. Sa mère, ma fille. Elle m'a montré quelques photos, une femme superbe. À croire que les seules belles choses dans ma vie ont été les femmes qui m'ont entouré. Je ne peux pas dire que j'étais vilain, j'ai toujours eu un certain succès auprès de la gent féminine. Jusqu'à ce que je rencontre ma Bénédicte. Après ça, la concurrence a laissé tomber. Bénédicte était tellement parfaite.

En fait, je me force à penser à elle. Ça me fait monter l'adrénaline. Ce truc que mon corps ne produisait plus depuis longtemps. Ce truc qui te fait trembler les cervicales et gonfler les veines. Ce truc qui te fait sentir assez fort pour aller botter les fesses de King Kong en haut de sa tour. L'adrénaline, ce truc qui fait que tu te sens comme un jeune de 50 ans, en pleine force de l'âge, quand l'arthrose commence à peine son travail de sape. Que tu peux encore couper du bois en un coup de hache à la Charles Ingalls et avec le sourire en

prime, sans verser une goutte de sueur. Les dents blanches et tout. Maintenant, mes dents blanches sont en céramique ou en je ne sais quoi, et mes muscles sont dans les bras de Bao. Il est là, près de moi, prêt au combat.

Et c'est parti, Vincent Dolt s'en va-t-en guerre. Armé de trois fusils, d'un chien aussi gros qu'un poney mais bien plus agressif, et d'un voisin grand comme une montagne mais beaucoup plus rapide.

Direction mon cabanon.

Les fusils sont chargés et prêts à faire feu. Omon nous précède flair en avant, et Bao reste près de moi et me file un coup de main quand le terrain est un peu trop difficile à parcourir pour le vieux guerrier que je ne suis pas. Je suis vieux, certes, mais je ne suis pas un guerrier.

Lorsque nous approchons du cabanon, le comportement de Omon change : il ne se met pas à grogner mais il nous fait comprendre qu'un danger est proche, il tourne sur lui-même, approche Bao comme pour venir le chercher, il y un truc qui cloche.

Effectivement, lorsque nous sommes assez près, nous pouvons constater que l'intérieur du cabanon est éclairé.

Je me tourne vers Bao pour mettre au point un plan d'attaque, mais à peine mes vieilles hanches m'ont-elles permis de faire une rotation digne de ce nom, que Bao est déjà devant la porte, qu'il enfonce d'un coup de pied. Si elle avait été plus solide, je pense que tout le cabanon aurait valdingué d'au moins dix mètres avec un coup de pied pareil.

J'arrive enfin, et Bao est là, dressé de toute sa hauteur, un fusil braqué sur le front du vieux Caïx. L'ancien maire a l'air beaucoup moins sûr de lui. Il devait être derrière la porte car son nez pisse le sang et son front est salement amoché. Je réalise que je ne me suis même pas aperçu que Bao avait eu le temps de me piquer un fusil avant de courir vers la porte pour la défoncer. Dire qu'il l'a enfoncé serait réducteur, il n'en reste plus grand-chose.

Bao se tourne vers moi, un sourire aux lèvres. Je ne suis pas sûr que ce soit le moment de sourire mais ce n'est pas le regard du Bao que je connais. Il y a une étincelle dans ce regard qui ne me dit rien qui vaille.

« C'est le moment, Vincent. Le moment que tu attends depuis si longtemps. »

Il me tend le fusil. Mes mains tremblent lorsque je m'en saisis. Je ne suis pas un tueur.

« Alors, vieux con, tu vas te dégonfler maintenant ? hurle Caïx. Si tu savais ce que je lui ai fait à ta Béné, tu n'hésiterais pas une seconde. »

Mon doigt se colle sur la détente, il tremble, tout mon corps tremble. Autant de fureur que de peur. L'autre continue sa litanie d'insanités :

« Je suis sûr qu'elle a aimé ça quand je l'ai sodomisée la première fois. Je ne sais plus trop mais je crois que c'était avec une bouteille de soda. »

Bao me prend le fusil des mains et enfonce le canon dans la bouche de l'ancien maire. Plusieurs dents sautent au passage et du sang gicle un peu partout. Puis il me colle la crosse dans les mains et pose mes doigts sur la

détente.

« C'est maintenant, Vincent. Cette ordure a fait souffrir ta femme plus que de raison, tu as l'occasion de mettre fin à ses jours. »

Je me mets à chialer.

« Je ne sais pas, Bao, je ne sais pas, vraiment. Je... Je n'ai jamais fait ça, moi.

– Combien de fois tu as rêvé de ce moment, Vincent ? C'est maintenant, Vince ! Maintenant ! Tue-le ! Tue cet enfoiré ! »

Ses cris résonnent dans le cabanon, dans le bois, dans ma tête.

« Tue-le ! Tue-le ! Tue-le ! » Bao est comme exalté. Il voit sûrement en Caïx un des hommes qui a fait du mal à sa sœur. Il sait ce que cela fait de vivre en n'ayant jamais eu une occasion de se venger.

« Tue-le ! Tue-le ! Tue-le ! »

Caïx est pathétique, il supplie comme il peut. Avec le canon dans la bouche et les dents qui lui manquent. La douleur, sûrement terrible.

« Si tu ne le fais pas, Vincent, je le ferai. Mais tu le regretteras vite. Tue ce fils de pute, pense à ta belle Bénédicte. À tous ces moments de bonheur que vous avez passés ensemble. Pense à tout ce que cet enfoiré et ces bâtards t'ont enlevé. »

Ce ne sont plus des larmes, je chiale comme un gosse avec de gros sanglots qui me secouent les épaules... Et soudain, je vois Bao tomber.

Et je me retourne pour me retrouver face à Albas. Il braque une arme sur moi. Un flingue énorme.

« Non, tu n'auras pas les couilles, Vincent, je vais commencer par le négro. Tu vas juste me regarder le descendre en chialant comme une mauviette. »

Il se tourne vers Bao, qui commence juste à se relever, du sang coule à flots de son crâne... mais combien de litres de sang une carcasse comme la sienne peut-elle contenir ? Bêtement, mon regard se fixe sur les doigts d'Albas : les siens ne tremblent pas.

Je tourne le fusil vers lui et au moment où je vais presser la détente – j'allais vraiment le faire –, Omon lui saute à la gorge. Albas est plutôt du genre costaud, ce n'était pas le dernier à péter des clavicules en plaquant des mecs sur les terrains de rugby lorsqu'il était plus jeune, mais Omon est un peu plus qu'un chien. Ses crocs déchirent la gorge du « gendarme » pour s'y plonger de nouveau. Du sang asperge mon visage. Bao est debout et ordonne à Omon de lâcher. Le chien lâche et s'assoit. Albas est sûrement déjà mort mais Bao s'en assure à coups de pied dans la tête.

Caïx se met à crier. Je l'avais oublié celui-là. Je ne sais pas si ce sont les scènes de violence que je viens de voir, on dit bien que les genres de jeux vidéo gore peuvent rendre les jeunes fous, mais je ne pleure plus quand j'abats la crosse du fusil sur son crâne pour la première fois.

Ni la deuxième.

Ni quand j'arrête de compter avant de retourner le fusil et de lui loger une balle entre les jambes.

On périt par où on pêche, paraît-il. Vu ce à quoi ressemble son visage, il devait être mort avant que ses parties n'exploient. Mais c'est toujours ça.

Et le silence.

Nos respirations, essoufflées.

Omon qui se lèche les babines.

Et le silence.

Il en reste deux qui doivent sortir demain.

Bao se met à fouiller les poches d'Albas, j'en fais autant avec celles de Caïx en essayant de ne pas regarder son visage. En essayant de ne pas lui gerber dessus.

Bao trouve un téléphone dernier cri sur Albas, mais il est bloqué par un système de reconnaissance d'empreinte digitale. Il le démonte, retire la carte « je ne sais plus quoi » et écrase l'appareil à coups de pied. Je ne trouve rien sur l'ancien maire si ce n'est un papier avec la date d'hier notée dessus et une heure, 15 h 30, de son écriture d'ancien maire devenu trop vieux pour qu'elle soit encore jolie. Je le tends à Bao.

« Ça ne va pas nous aider beaucoup, ça pourrait être n'importe quoi, un rendez-vous chez l'urologue ou chez le dentiste. »

Je jette un œil au visage du cadavre et je me mets à rire, je n'en ai pas franchement envie mais parfois le rire vient tout seul, même dans les pires moments.

« Si c'est ça, il va avoir plus de boulot que prévu l'estourbisseur de chicots. »

Bao se met à se marrer aussi, le rire se transforme en fou rire, on en pleure et ça fait un bien fou. Nous sortons du cabanon rire à l'air libre, pour que ce rire s'envole et ne reste pas cloîtré dans ce gourbi de l'horreur.

Quelques minutes plus tard Bao s'est remis au boulot. Il sort une bâche de son sac et y dépose Albas. Il leste le corps et quand Bao leste, il leste. Les grosses pierres que je ramène ressemblent à du gravier comparées à celles que le géant éparpille autour du cadavre de l'ancien gendarme. Ensuite on l'enroule et on attache le tout solidement avec des sangles que j'avais dans mes outils, plus solides que la corde que Bao avait prévue. Le Lot n'est pas loin, mais traîner le corps jusqu'à la flotte ne va pas être une mince affaire. Gaspard n'était pas du genre gringalet et avec ce qu'on a mis comme caillasses, le paquet doit bien faire cent trente ou cent quarante kilos. Bao s'accroupit, le prend dans ses bras et se relève. Un problème de réglé.

« C'est par où la flotte ? »

– Juste derrière toi à une vingtaine de mètres, tu veux un coup de main ? »

Il sourit et part en direction de la rivière.

Pendant ce temps je reviens dans le cabanon et me mets à la recherche d'une deuxième bâche. Nous n'avions pas prévu de faire d'une pierre deux coups. J'en trouve une que Caïx a dû utiliser comme couverture. Je l'étends à côté du corps de l'autre enfoiré et parviens à le faire rouler jusqu'au milieu. Je siffote, pas comme Hannibal Lecter qui emballe les cadavres ou comme la boulangère des baguettes de pain, juste pour moins entendre les bruits dégueulasses qui émanent du corps.

Un grand plouf... et quelques minutes plus tard Bao revient, trempé

jusqu'au milieu du torse.

On recommence l'opération, moi avec mes graviers, Bao avec ses rochers. Il teste la résistance de la bâche en tirant dessus de toutes ses forces, ça tient le coup. On enroule, on sangle et Bao repart vers le Lot.

Il doit être quelque chose comme 5 ou 6 heures du matin. Je n'en peux plus. C'est cette envie de chialer qui me le fait remarquer. Il n'y a plus d'adrénaline dans le vieux bonhomme. À ce rythme, Bao va devoir me porter pour rentrer. Mes jambes me tiennent encore pour me faire plaisir mais c'est à peu près tout. Ma tête se met à tourner et ça tape fort dans ma poitrine. Un vertige m'oblige à m'appuyer contre un arbre. Bao arrive en courant, me soulève comme si j'étais un poupon plein de billes de polystyrène et il me couche par terre. Il prend mon pouls, compte mes respirations.

« Ça va aller, Vincent, rien de bien méchant. Je vais te porter jusqu'à la maison et tu vas te reposer.

– Je peux marcher.

– Moi, je peux couper ce gros chêne à la hache, mais ce n'est pas pour ça que je vais le faire, je te porte, tu te tais, point barre. »

C'est assez réconfortant et rassurant de se retrouver dans les bras de Bao. Je sens son énorme biceps sous ma tête et je pense que je pourrais m'y endormir. C'est un peu plus dur que mes oreillers habituels mais presque aussi gros. Mon ami n'est même pas essoufflé, moi qui me croyais costaud quand j'avais son âge alors que je n'étais qu'un gringalet de quatre-vingt-dix kilos. Ouais, « réconfortant » c'est le mot. Je pense que c'est à ce moment-là que je me suis endormi.

Le cri qui me réveille aurait pu me faire plaisir dans d'autres circonstances. Un « VINCENT » mi-crié, mi-hurlé.

Je suis toujours dans les bras de Bao. Nous sommes au seuil de la porte de leur maison. Je sens le souffle de Bao qui s'accélère. Son poulx qui monte en flèche. France est ligotée sur le canapé avec ses enfants. Juste en face de la porte d'entrée, la mère de France, attachée sur une chaise. Deux types sont aussi présents dans la pièce : les deux qui devaient sortir de prison demain. Ils ont toujours leurs sales gueules. Des sales gueules amplifiées par vingt ans de taule, ce n'est pas beau à voir. Surtout quand la gueule n'est pas belle à voir au départ. Le plus vilain des deux – ne me demandez pas son prénom, j'ai plus de 85 ans – braque un flingue sur sa tempe. La tempe de la femme qui a donné naissance à ma petite-fille. Ma fille, venue me faire une surprise.

Donc, la date sur le papier de Caïx, c'était ça : la date de sortie de ces deux enfoirés.

Bao me pose au sol et je me précipite vers elle. Tombe à genoux. Ma fille. Je la prends dans mes bras au moment où sa cervelle explose. Ce sera mon seul souvenir d'elle : sa cervelle sur mon visage.

Je n'ai plus 86 ans. Je n'ai plus d'âge.

Je suis la colère pure. Celle que mon père ressentait envers les curés.

Je suis la rage.

Je suis la haine.

Je suis l'ivresse quand plus aucun danger n'existe.

Je n'ai plus de douleur. Envolée l'arthrose ou je ne sais quoi.

Je ne vois que ce visage.

Je ne vois que ce sourire.

Je ne vois que cette main qui tient l'arme qui vient d'enlever la vie à ma fille. Cette fille que je n'ai pas eu le temps de connaître.

Non, il ne sourit pas. Il rit. À gorge déployée. Il rit comme on rit d'une bonne blague quand on a bu un coup de trop. Il rit des hurlements de France. Il rit de ma souffrance. Il rit de nous avoir tout enlevé. D'un doigt, ce fumier nous a tout enlevé.

À tous. Les enfants, ligotés sur le canapé, qui viennent de voir la tête de leur grand-mère exploser comme un fruit trop mûr. France qui n'a plus de mère. Moi qui n'ai plus de fille. Cet espoir de la retrouver qui a duré à peine quelques heures.

L'index de cet enfoiré nous a tout enlevé. C'est ce que je lui enlève en premier. Avec l'Opinel qui ne quitte jamais ma poche, je le coupe littéralement. Il hurle. J'entends des coups de feu mais plus rien ne compte que la mort de ce type. Il a été surpris par la vitesse de ma réaction : il croyait avoir affaire à un vieillard, mais il a en face de lui un homme qui attend sa

vengeance depuis vingt ans. Qui l'économise en regardant de la merde à la télé et en entretenant son jardin. En passant l'aspirateur jusque sur les rideaux. Je ne nettoiais pas la maison, j'économisais ma rage. Et la voilà qui sort. Enfin. Vingt ans de rage qui marine, ça fait mal, c'est comme la gnôle.

Il essaye de changer son arme de main, mais il n'en a pas le temps. Je charcute l'autre bras. Je découpe sa chair, seuls ses cris m'orientent. Plus il crie fort, plus je lui fais mal. Je suis un animal, je suis Omon, mon seul but est de tuer. Sauf que moi, je veux faire mal avant. Omon se fout de ça, il veut tuer. Moi, je veux faire souffrir avant de tuer. Je suis un chien, un vieux pitbull qui ne sait pas s'il aura encore l'occasion de tuer, alors je profite. Je n'ai plus les crocs assez solides, alors je les remplace par un couteau, presque aussi vieux que moi et sacrément aiguisé. À la meuleuse, chaque semaine.

Lorsque je le plante dans sa gorge et que le sang gicle, des larmes coulent sur mon visage et un rire fou s'échappe de ma gorge. Je n'ai plus de raison. Je n'ai qu'une seule raison de vivre : tuer.

Il en reste un. Je me retourne, je ne sais pas ce qui s'est passé pendant que je tuais l'autre. Du sang brouille ma vue. D'une main, je l'efface : Bao et les enfants ne sont plus là. L'autre viole France, ou s'apprête à le faire. Il défait la ceinture de son jean devant le cul dénudé de ma petite-fille.

Je me jette sur lui, Opinel brandi...

Mais avant que je n'aie le temps de parcourir les deux mètres qui nous séparent, Bao lui tombe dessus. Le vicelard prend cent trente-trois kilos sur le coin de la gueule... J'entends deux coups de feu dans le même temps.

Bao, la poitrine couverte de sang, se déchaîne. C'est un animal en furie. Une bête sauvage. Il frappe, mord, frappe encore.

Je profite de cet instant de rage pour détacher France, qui, après avoir remonté son pantalon, se jette sur Bao pour l'arrêter. Elle veut le soigner. L'autre est mort depuis longtemps, la nuque brisée par la chute du géant. Bao veut venger sa sœur. Expulser sa rage, sa haine de ces hommes qui prennent les femmes pour des trous. Venger sa belle-mère, innocente et morte devant ses yeux.

La porte d'entrée explose littéralement...

... et Nono, mon Nono, ami de toujours, débarque. Un fusil presque aussi gros que lui entre les mains. Mon barman préféré.

« Alors, les amis, comment ça va ? Besoin d'un coup de main ? »

« Tu arrives un peu tard, Nono.

– Ah oui ? Dis-moi, mon Vince, lequel d’entre vous a tué mon frère ?

– Ton frère ?

– Ouais, mon frère, ce bon vieux Caïx est mon frère. Demi-frère pour être exact. Papa avait la même sale manie que lui, sauter tout ce qui bouge et faire des gamins un peu partout. »

Bao se lève, la quantité de sang qui coule de son torse est impressionnante. Il se dirige pourtant d’un pas sûr vers Nono. Tout en le pointant du doigt.

« Et c’est quoi ton intention, Nono, venger ton frère ou nous aider ?

– Toi, le négro, tu restes où tu es. »

Nono braque le fusil en direction de Bao. Ses intentions sont maintenant claires.

Je me jette sur Nono.

Bao se jette sur Nono.

France se jette sur Nono.

Nono commet une erreur : il braque son arme vers celui qui a l’air le plus dangereux des trois.

Épilogue

La tête du chien est coincée entre mes genoux et je pose mes pouces sur ses yeux. Je pensais ne jamais avoir eu d'enfant et je n'en ai plus, alors je donne le peu d'amour qu'il reste en moi à cette bête. Cette bête de quasi cent kilos qui m'a sauvé la vie plusieurs fois. Cette bête de cent kilos qui a sauté sur Nono au moment où il allait tirer sur Bao. Sa jambe droite est dans un sale état, celle de Bao. Nono s'est vidé de son sang avant que l'on ne se décide à appeler les secours.

Ma fille est morte, je n'ai pas eu le temps de la connaître.

France est forte, elle fait semblant mais elle le fait bien.

Les enfants voient une psy chaque semaine mais dans l'ensemble, ils vont bien.

Bao boitera toute sa vie ; lors de ma dernière visite à l'hôpital, il expliquait au kiné comment remuscler une jambe blessée.

Je masse les yeux du chien en regardant une photo de ma Bénédicte. Ma vengeance est accomplie. Ils sont morts, tous. Le doc a plaidé en ma faveur en présentant au tribunal les documents prouvant que j'allais bientôt mourir d'un cancer. Ce même cancer qui m'a laissé tomber.

Je prends le fusil et glisse le canon dans ma bouche.

J'ai tellement envie de te rejoindre, ma Bénédicte, mais je sais qu'il n'y a rien là-haut. Tu ne seras pas là pour m'accueillir. Ma fille ne sera pas là non plus. Nous n'aurons pas une belle vie, vautrés dans les nuages. Et la taille des crocs de Omon, qui apparaissent à chaque fois que je fais ce geste, me dissuade, une fois de plus. Comme chaque jour. Je ne vais pas me tuer.

Magali se gare devant chez moi. Elle sourit, comme toujours.

Let the sunshine,

Let the sunshine in...

Je planque le fusil et décapsule une bouteille de bière.

Remerciements de l'auteur

Une fois de plus je remercie ma famille et mes ami(e)s. Ma petite femme Magali, ma fille Maëlie.

Joël et Patricia Maïssa, pour leur patience et leur compréhension. De m'avoir de nouveau fait confiance.

Merci aussi à toutes les personnes âgées avec qui je travaille. Même celles qui ont un mauvais caractère, surtout elles.

Celles et ceux qui m'ont donné leur avis et m'ont poussé, guidé : David Fournier, Pascal Carlier, Clarence Pitz, Isabelle Villain, Seve Clement Gilberti.

Un grand merci à l'adorable Djibril Sangare pour les infos sur le Sénégal et à Laurent Guillaume de nous avoir mis en relation.

Et merci aussi, bien sûr, aux blogueurs et blogueuses qui continuent de faire vivre mes deux romans précédents.

Sans vous tous et toutes ce troisième roman n'aurait pas vu le jour.

À propos de l'auteur

Noël Boudou est né à Toulouse en 1974. Chanteur dans divers groupes allant du hard-rock au death metal, écrire ses textes de chansons lui donne un jour l'envie de s'essayer à raconter des histoires. Fan de Jim Thompson, Joe R. Lansdale et David Peace, c'est tout naturellement qu'il se tourne vers le roman noir. Son premier livre, « Elijah » (éd. Flamant Noir), remporte en 2017 le Prix des Bibliothèques & des Médiathèques de Grand Cognac. « Et pour le pire » est son troisième roman.

Du même auteur

Elijah (Éd. Flamant Noir, 2017)

Benzos (Taurnada Éd., 2019)



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales

Image couverture : © Shutterstock/arzush

© 2021, Taurnada Éditions – Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37258-085-4

ISSN : 2276-0717